







BIBLIOTECA DELLA R. CASA
IN NAPOLI

N.° d'inventario 3177
Sala Grande
Scansia 148 Palchetto
N.° d'ord. 9

Palat. XXXVIII - 49

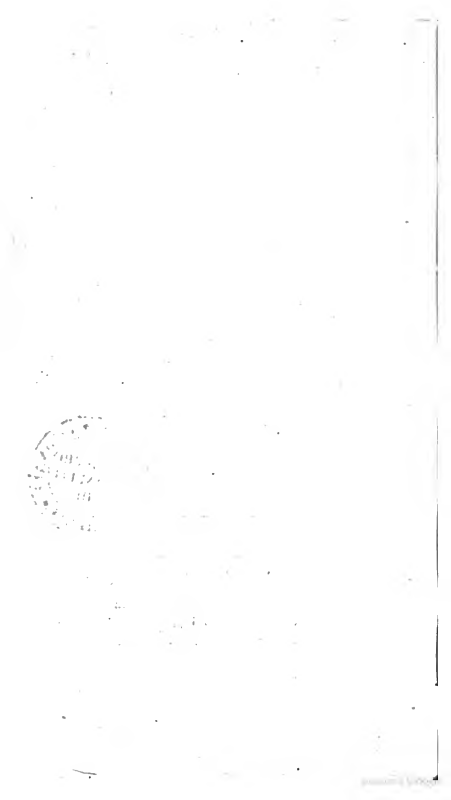
RETRAITE SPIRITUELLE A L'USAGE DES COMMUNAUTÉS RELIGIEUSES,

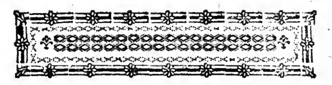
Par le Pere BOURDALOUE, *de la Compagnie de* JESUS.



A PARIS,
Du Fonds de MM. ANISSON,
Chez les LIBRAIRES ASSOCIÉS.

M. DCCLIII.
Avec Approbations & Privilége du Roi.





AVERTISSEMENT.

L'EXPÉRIENCE a fait assez connoître jusques à présent quelle est l'importance & l'utilité de la Retraite spirituelle, pour maintenir la régularité dans les Communautés religieuses, ou pour l'y rétablir. On en a vû les fruits les plus sensibles, & on les voit encore dans les maisons les mieux réglées, & où cette sainte pratique est plus en usage.

De-là vient que dans la plûpart des Ordres religieux, on s'est fait une coutume, & dans plusieurs même une obligation expresse & une régle, de vacquer une fois chaque année, pendant un certain nombre de jours, aux exercices de la Retraite. Afin de s'y laisser moins distraire, on s'interdit tout entretien & tout commerce, non seulement au-dehors, mais dans l'intérieur de la Communauté. On inter-

rompt ſes emplois ordinaires, & l'on ne ſe réſerve d'autre ſoin que de s'occuper de Dieu & de ſoi-même.

C'eſt dans ce ſilence & ce dégagement entier de toutes les occupations humaines, que l'Ame comme rendue à elle-même, peut avec plus de liberté s'élever à Dieu, & qu'elle ſe trouve en état de méditer avec plus de réflexion les vérités éternelles. Elle rappelle en la préſence du Seigneur toutes ſes années. Elle reconnoît devant lui ſes égaremens, elle en découvre les principes, elle y cherche les remédes; & après avoir pleuré ſes lâchetés & ſes tiédeurs paſſées, elle forme des réſolutions, & prend de ſolides meſures pour l'avenir.

Dieu de ſa part ne lui manque pas: dès qu'avec le ſecours de ſa grace une ame s'eſt miſe en diſpoſition de l'écouter & de lui répondre, c'eſt alors qu'il ſe fait entendre & ſe fait ſentir à elle par des plus intimes communications. Lumiéres, inſpirations, attraits,

goûts ſpirituels, il n'y épargne rien. Il lui repréſente ſes devoirs, il lui reproche ſes infidélités. Il lui donne des vûes de perfection toutes nouvelles, il l'encourage à les ſuivre, lui en ſuggère les moyens, & par l'ardeur dont il l'anime, lui en adoucit toutes les difficultés.

Il eſt rare avec cela qu'une Communauté vienne à dégénérer de ſon premier eſprit, & à le perdre : car la Retraite eſt un des préſervatifs les plus aſſûrés contre les abus qui s'y pourroient gliſſer. Ou ſi peut-être la fragilité humaine, dont on n'eſt exempt nulle part, y ouvre l'entrée à quelque relâchement, du moins n'eſt-il pas aiſé qu'ils y faſſent beaucoup de progrès, ni qu'ils y paſſent en habitude, parce que la Retraite eſt une des reſſources les plus infaillibles pour en arrêter le cours & en empêcher la preſcription.

Et il faut auſſi convenir qu'il n'eſt rien de plus touchant, ni rien de plus propre à faire impreſſion, ſoit ſur l'eſ-

prit, soit sur le cœur, que les grands sujets dont on s'entretient dans une Retraite. Ce qui doit même leur donner une force & une vertu toute particuliére, c'est l'enchaînement & l'ordre des méditations. L'une conduit à l'autre, & celle-ci soutient celle qui la suit. Ainsi après une mûre considération de notre derniére fin dans l'éternité, qui est Dieu, & de notre fin prochaine en ce monde, qui est la sanctification de notre ame selon l'état où Dieu nous a appellés : on comprend sans peine les dommages infinis que le péché nous cause en nous éloignant de ces deux termes. On l'envisage comme le souverain mal, puisqu'il s'attaque au souverain Etre, & qu'il nous prive de notre souverain bien. On en conçoit de l'horreur; & de quelque maniére qu'on le regarde, ou dans sa nature, ou dans ses circonstances, ou dans ses effets, il paroît également difforme & digne de haine.

De cette vûe du péché naissent les sentimens de componction & de re-

pentir. Dans le regret qui la presse, l'ame s'humilie, se confond, a recours à Dieu, & pense à se rapprocher de lui par un prompt retour. Pour s'exciter de plus en plus à la pénitence, elle ajoûte aux puissans motifs dont elle est déja touchée, les idées effrayantes de la mort, du jugement, de l'enfer. Enfin, l'exemple de l'enfant prodigue, qu'elle se remet devant les yeux, achéve de la déterminer; & le voyant si favorablement reçû de son Pere, elle en tire tout à la fois une double leçon, & de ce qu'elle doit faire pour trouver grace auprès de Dieu, & de ce qu'elle peut espérer d'un si bon maître & de son infinie miséricorde.

Ce ne sont là néanmoins encore que les premiéres démarches; & ce seroit peu de revenir à Dieu, ou ce seroit n'y revenir qu'imparfaitement, si ce n'étoit dans le dessein de s'adonner à la pratique des vertus, & de tendre à toute la perfection que Dieu demande de nous. Voilà pourquoi l'on se propose ensuite Jesus-Christ pour gui-

de & pour modéle. Après avoir trop long-tems vécu sous l'esclavage des sens, on se range, pour ainsi parler, sous l'étendart & sous l'empire de cet Homme-Dieu. Car toute notre sainteté consiste à le suivre; & nous ne sommes parfaits, qu'autant que nous marchons sur ses traces, & que nous portons ses livrées & son image.

L'Ame donc n'est plus désormais attentive qu'à le contempler & qu'à l'étudier. Depuis le moment de son Incarnation divine, elle le suit dans les principaux mystères de sa vie cachée, de sa vie agissante, de sa vie souffrante, de sa vie glorieuse; & dans chacun de ces mystères elle trouve de quoi s'instruire, & sur quoi se former. De l'un elle apprend l'humilité, de l'autre la pauvreté, d'un autre l'obéissance, de celui-là le mépris & la fuite du monde, de celui-ci l'amour du prochain & la charité. Tellement que de vertu en vertu, comme de dégré en dégré, elle s'avance jusqu'à ce pur amour de Dieu par où elle finit, & qui est l'ac-

complissement de toute justice.

Voilà le plan de cette Retraite, & la liaison des sujets qui la composent. C'est à S. Ignace, fondateur de la Compagnie de Jesus, que nous sommes redevables de cette excellente méthode ; ou plûtôt c'est à Dieu que nous la devons, puisque c'est de Dieu qu'il l'avoit reçûe lui-même. Les personnes religieuses trouveront ici cet avantage, que chaque sujet y est traité d'une maniére conforme à leur état. Ce n'est pas que les autres Retraites qui ont paru jusques à présent & qui n'ont rien de particulier à l'état religieux, ne puissent d'ailleurs leur être utiles : mais après tout, comme la Religion leur impose des devoirs propres, & les engage à des observances plus étroites & plus parfaites, on ne peut douter qu'une Retraite & des méditations spécialement à leur usage, ne leur soient encore beaucoup plus convenables & plus profitables.

Ce n'est pas non plus que les personnes engagées dans le monde ne puis-

ſent tirer du fruit de ces méditations ; ni que cette Retraite ne leur convienne en aucune ſorte. Les vérités du Chriſtianiſme ſont toujours les mêmes dans le fonds & pour tous les états. Il n'y a de différence que dans l'application, & chacun peut ſe la faire à ſoi-même ſelon la ſituation préſente & la diſpoſition de ſa vie. A quoi l'on peut ajoûter, qu'au milieu même du monde il y a un grand nombre d'ames vertueuſes, qui plus réguliéres & plus ferventes que le commun des Chrétiens, pratiquent la plûpart des exercices de la profeſſion religieuſe, & ſe propoſent d'en acquérir, autant qu'il leur eſt poſſible, ou d'en imiter la perfection.

Mais malgré les avantages de la Retraite, on eſt du reſte obligé de reconnoître qu'elle devient quelquefois aſſez infructueuſe, & qu'on n'en voit pas tous les bons effets qu'elle eſt capable de produire. La raiſon eſt que nous n'y apportons pas toute la préparation néceſſaire, ou de l'eſprit, ou du cœur. Car ſuivant les régles or-

dinaires, Dieu n'agit en nous qu'autant que le cœur & l'eſprit ſont bien diſpoſés; & c'eſt pour cela que l'Ecriture nous avertit, avant que d'aller à l'oraiſon, de rentrer en nous-mêmes & de préparer notre ame.

Le point le plus eſſentiel de cette préparation, & celui qui renferme tous les autres ou dont ils dépendent, eſt une intention droite & une vraie volonté d'apprendre à ſe bien connoître, & de travailler de bonne foi à ſe renouveller ſelon Dieu, & à ſe perfectionner. Sans cela, il y a peu à compter ſur une retraite; & hors quelques mouvemens de dévotion qui paſſent & qui ne vont à rien, on en ſort tel qu'on y eſt entré. *Si vous cherchez le Seigneur, cherchez-le.* Cette expreſſion du Prophéte nous donne aſſez à entendre, combien nous devons nous défier de nos prétendues bonnes volontés, & que rien n'eſt plus ſujet à l'illuſion. Souvent on cherche Dieu, ou l'on ſe flatte de le chercher, quoique l'on ne le cherche pas véritablement;

& ſouvent on penſe vouloir être à lui, lorſqu'en effet on ne le veut pas.

Cet avis eſt général : mais il ne faut point craindre de dire que là-deſſus on eſt encore plus expoſé à ſe tromper ſoi-même dans les maiſons religieuſes, que parmi les gens du monde. Car quand un homme, une femme du monde ſe dérobent à leurs affaires temporelles, & viennent à certains tems ſe retirer dans la ſolitude, il n'y a guère lieu de croire qu'ils n'y ſoient pas conduits par l'Eſprit de Dieu & par la ſeule vûe de leur ſalut, puiſqu'ils n'ont ni régle, ni devoir indiſpenſable, ni aucune conſidération humaine qui les y obligent. Mais il n'en eſt pas de même à l'egard d'une Communauté religieuſe, où l'uſage de la Retraite eſt établi. C'eſt une obſervance dont on n'eſt pas maître de s'exempter, ou c'eſt au moins une coutume à laquelle on ne ſçauroit manquer ſans une eſpéce de ſcandale. D'où il arrive plus aiſément, que le motif des retraites qu'on fait, ſoit autant la né-

ceſſité, la bienſéance, l'exemple ; qu'un déſir ſincère de changer & de ſe réformer.

On ne peut donc trop s'éprouver avant la Retraite, ni trop s'exciter à ce déſir ſolide d'un ſaint renouvellement de ſoi-même. Aſſez de réflexions ſe préſentent, dont chacune eſt capable de l'allumer. Le peu de bien qu'on a fait, celui qu'il y a dans la ſuite à faire, l'excellence de ſa vocation, le danger d'une vie toujours lâche & imparfaite, un âge peut-être avancé & où il faut ſonger à mourir : toutes ces penſées & d'autres que Dieu inſpire, ſont de fortes raiſons pour ſe réveiller de l'aſſoupiſſement où l'on eſt, & pour entreprendre les exercices ſpirituels dans un ferme deſſein de ſe les rendre auſſi ſalutaires qu'ils le peuvent être.

C'eſt de cette premiére diſpoſition que ſuivront toutes les autres. Touché de ce ſentiment, on n'omettra aucune des pratiques, ni aucun des réglemens qui ſont marqués. On gardera un ſilence exact. On éloignera de ſon

esprit tous les objets qui le pourroient dissiper, & l'on en détournera ses sens. On donnera à chaque exercice, son heure, sa place, tout le soin & toute l'application qu'il requiert. On s'abandonnera à la grace, & l'on ne refusera rien à Dieu, quoi que ce puisse être, & quelque effort qu'il en doive coûter.

Ce ne sera pas en vain. Dieu recherche même ceux qui le fuient : que fera-t-il pour une ame qui le désire & qui vient à lui ? Il pourra peut-être la faire passer d'abord par quelque épreuve, & la laisser pour quelque tems dans une sécheresse de cœur, où elle demeurera sans goût & sans onction. Rien ne l'attachera, ni ne l'affectionnera. Au contraire, elle tombera dans l'abattement & dans un ennui qui la rebuttera. C'est sans doute un état pénible, & l'on a besoin alors de courage pour se soutenir. Mais quand on sçait persévérer, & que sans se relâcher un seul moment, on attend en patience la rosée du ciel, Dieu

ſouvent la fait deſcendre avec une telle abondance, qu'on en eſt tout pénétré. Les nuages peu à peu ſe diſſipent, & les plus pures clartés ſuccédent aux plus épaiſſes ténébres. On en peut croire une infinité de perſonnes qui l'ont expérimenté, & qui en portent témoignage. Combien ont commencé la retraite avec une froideur & une indifférence qui les affligeoit & les déſoloit; mais l'ont finie dans des tranſports de dévotion qui les raviſſoient, & y ont goûté les plus ſenſibles conſolations?

Ce qui eſt d'autre part à craindre, & de quoi l'on doit ſe garantir comme du piége le plus ſubtil, c'eſt de faire trop de fond ſur ces ſortes de ſenſibilités, & de meſurer par-là le fruit de la Retraite. Les plus tendres affections & les mouvemens les plus animés dans la méditation, ſont peu de choſe, ſi l'on ne va pas plus loin & qu'on ne les réduiſe pas à la pratique. Car c'eſt la pratique qui ſanctifie, & tous les Maîtres de la vie intérieure n'ont ja-

mais beaucoup eſtimé de ſimples ſentimens, quelque relevés & quelque dévots qu'ils fuſſent, à moins qu'on ne les accompagnât de ſaintes & de fortes réſolutions. Ils ne ſe contentent pas même de cela : mais dans les réſolutions qu'on prend, ils veulent que ſans ſe borner à des propoſitions vagues & indéterminées, on en vienne au détail : par exemple, qu'on s'applique à tel défaut, où l'on ſe reconnoît plus ſujet ; & que pour le corriger, on ſe propoſe d'uſer de tel moyen qu'on ſçait être plus sûr & plus efficace. Quelques-uns encore conſeillent de marquer ſur le papier ce qu'on a ainſi réſolu & promis à Dieu, afin de ſe le repréſenter de tems en tems, & de ſe l'oppoſer à ſoi-même, comme la condamnation de ſes infidélités & de ſes rechûtes.

Ceci ſuffit pour concevoir quelque idée de la Retraite, & de la conduite qu'on y doit tenir : mais pour en être mieux inſtruit, il n'y a qu'à voir la premiére méditation qui eſt à la tête de

cette Retraite & qui y ſert comme d'entrée. Quoi qu'il en ſoit, on en apprendra plus par l'uſage que par toutes les inſtructions. Car voilà ſurtout le caractère des choſes de Dieu: on en connoît plus par ſoi-même dans l'exercice, que les paroles des plus grands Maîtres n'en peuvent enſeigner.

Le Pere Bourdaloue étant accoutumé à parler ſolidement ſur toutes les matiéres qu'il traitoit, & à les développer dans toute leur étendue, on ne ſera point ſurpris que la plûpart de ces méditations & des conſidérations qu'il y a jointes, ſoient un peu longues: mais chacun pourra choiſir ce qui lui ſera propre, & s'y arrêter. Outre qu'il y a pluſieurs perſonnes, qui, pour fixer leur imagination naturellement vive & prompte à s'échapper, ſont bien-aiſes d'avoir un livre dont la ſeule lecture, avec quelques retours ſur eux-mêmes, puiſſe utilement les occuper pendant tout le tems de l'oraiſon.

De plus, comme le Pere Bourda-

loue étoit fait aux maniéres de la Chaire, il a mis au commencement de chaque méditation un texte de l'Ecriture, qui en exprime le ſujet. Enfin, s'il conſerve toujours ſon eſprit de Prédicateur; qu'il s'explique avec toute la liberté de l'Evangile ſur les manquemens & les imperfections ordinaires dans les Communautés religieuſes, les gens du monde ne peuvent raiſonnablement s'en prévaloir contre l'état religieux. On ſe porte par-tout ſoi-même & l'on a par-tout ſes foibleſſes; mais avec cette différence entre le Religieux & l'homme du ſiécle, que les foibleſſes de l'un ne vont point à beaucoup près aux déſordres & aux excès de l'autre. Ce qui paroît répréhenſible dans un Religieux, ſeroit à peine remarqué dans un ſéculier. On lui en feroit même quelquefois une vertu; & tel paſſeroit dans le monde pour un Saint, s'il vouloit ſeulement s'aſſujettir à vivre dans ſa condition, autant qu'elle le lui permet, comme vit dans le cloître le religieux le moins fervent,

Approbation de M. l'Abbé ROBUSTE, *Docteur de la Société de Sorbonne, & Censeur Royal des Livres.*

J'AI lû par ordre de Monseigneur le Chancelier, un Ouvrage intitulé: *Exhortations & Retraite spirituelle à l'usage des Communautés Religieuses, du Pere Bourdaloue, de la Compagnie de Jesus.* On y trouvera cette profondeur & cette force de raisonnement, qui forment le caractère de l'éloquence mâle du Pere Bourdaloue. Quelque rebelle & quelque opiniâtre qu'on puisse être, il faut se rendre & s'avoüer absolument convaincu. Ce grand homme ne connoît d'autres beautés, que celles qui naissent de la vérité. Le vrai seul, habilement développé & fidélement mis dans son jour; voilà ses charmes qui enlévent & qui soumettent. Toutefois l'autorité du vrai présenté parfaitement, ne lui donne rien d'impérieux. Ce qu'il expose est accompagné d'autant de simplicité, que de solidité. Son exactitude est encore admirable : cette éloquence si vive, si sublime, si rapide est toujours jointe à la précision la plus scrupuleuse de l'Ecole. C'est de quoi on aura une nouvelle preuve dans ces Exhortations & dans cette Retraite spirituelle du Pere Bour-

daloue. Le nom ſeul de leur Auteur ſuffit pour faire leur éloge, & elles ſeules ſuffiroient pour faire l'éloge de leur Auteur. A Paris, le 15 Octobre 1721.

ROBUSTE.

Permiſſion du R. P. Provincial.

JE ſouſſigné Provincial de la Compagnie de Jeſus, dans la Province de France, permets au Pere François Bretonneau de la même Compagnie, de faire imprimer un Livre qu'il a revû, & qui a pour titre : *Retraite ſpirituelle, à l'uſage des Communautés Religieuſes, par le Pere Bourdaloue, de la Compagnie de Jeſus* : lequel Livre a été lû & approuvé par trois Théologiens de notre Compagnie. En foi de quoi j'ai ſigné la préſente permiſſion. A Paris, ce premier Décembre 1720.

XAVIER DE LA GRANDVILLE.

RETRAITE



RETRAITE SPIRITUELLE.

MEDITATION POUR LA VEILLE DE LA RETRAITE.

Ducam eam in ſolitudinem, & loquar ad cor ejus. *Oſe.c.2.*

Je la conduirai dans la ſolitude, & là je lui parlerai au cœur.

PREMIER POINT.

C'EST Dieu qui m'appelle à cette Retraite : c'eſt lui qui m'en à inſpiré le deſſein ; & la réſolution que j'ai priſe de m'éloigner pour quelque tems de tout commerce, & de me tenir dans

la ſolitude, n'a pû être qu'un effet de ſa grace. Je dois donc ſuivre le mouvement de cette grace, & en faire tout l'uſage que Dieu veut que j'en faſſe pour ma converſion.

C'eſt une grace de prédilection par rapport à moi : car Dieu ne la fait pas à tout le monde. Combien de mondains & de mondaines vivent dans le déſordre du péché, & dans un profond oubli de Dieu, ſans penſer jamais à rentrer ſérieuſement en eux-mêmes : ce qui ſeroit néanmoins le ſouverain reméde de leurs maux, & peut-être l'unique reſſource de leur ſalut ? Dieu uſe envers moi d'une miſéricorde toute ſpéciale. Avec quelle attention & quel ſoin dois-je ménager une grace ſi précieuſe ?

C'eſt peut-être la derniére retraite de ma vie, que je vais commencer. Si je le ſçavois, quel zéle, quelle ferveur, y apporterois-je ! Combien en ai-je fait d'inutiles, & qui n'ont produit en moi aucun changement ! Mais il faut que celle-ci répare les défauts de toutes les autres, & qu'elle achéve dans mon ame l'œuvre de Dieu. Enfin, c'eſt Dieu lui-même qui m'y conduit, & qui veut m'y ſervir de guide. Jeſus-Chriſt qui étoit le Saint des Saints, fut conduit par l'Eſprit

de Dieu dans le désert : voilà le modéle que je dois me proposer dans ma retraite, si je veux que ce soit pour moi une retraite salutaire, une retraite dont le succès réponde au besoin que j'en ai, & à ce que Dieu attend de moi. La faire par coutume, la faire parce que c'est dans mon état un devoir commun dont je ne puis me dispenser, c'est ce qui m'est arrivé plus d'une fois, & de-là vient que j'en ai si peu profité. Il faut que j'y entre par le même esprit, & dans le même esprit que Jesus-Christ y entra.

SECOND POINT. Dieu qui veut me sanctifier, m'appelle à la solitude intérieure, encore plus qu'à la solitude extérieure. Car l'extérieure sans l'intérieure n'est de nul effet. Ainsi je dois, pendant ces saints jours, me séparer absolument d'esprit & de cœur, de tout ce qui pourroit me distraire & me détourner de Dieu. Je dois me comporter comme s'il n'y avoit dans le monde que Dieu & moi : en sorte que je m'occupe uniquement de lui, & que je puisse m'écrier avec l'Epouse des Cantiques : *Mon bien-aimé est à moi, & je suis à lui.* Loin de moi toute autre pensée, quelque bonne qu'elle fût d'ailleurs, & quelque apparence de

Cant. c. 2.

bien que je cruſſe y appercevoir. Ce bien qui me partageroit, ceſſeroit pour moi d'être bien.

Dieu veut être ſeul avec moi, parce qu'il veut me parler au cœur; & par conſéquent il faut que mon cœur ſoit vuide du monde. Non pas ſeulement de ce grand monde qui eſt hors de moi, & avec lequel je n'ai preſque nul rapport; car à peine le connois-je depuis que je l'ai quitté, & à peine me connoît-il; mais de ce petit monde qui m'environne, & qui ſe trouve même dans la religion; de ce petit monde qui eſt en moi, & qui fait partie de moi-même; de ce petit monde qui ſont mes paſſions, mes inquiétudes, mes curioſités, mes attaches. Tant que mon cœur ſera plein de ce petit monde, ni Dieu ne me parlera point, ni je ne ſerai point dans la diſpoſition de l'écouter.

Malheur à moi ſi je portois ce petit monde juſques dans le ſanctuaire de la ſolitude; c'eſt-à-dire, ſi j'entrois dans la retraite avec un eſprit diſſipé, ou un cœur immortifié! Or il ne faut pour cela qu'un vain déſir, qu'un chagrin, qu'une averſion, qu'une jalouſie ſecrette, qu'une amitié trop humaine. Malheur à moi, ſi par-là je me rendois incapable des com-

munications & des entretiens que je dois avoir avec mon divin Epoux! Car dès-là, quelque édifiante que parût ma retraite, je n'y trouverois pas Dieu, parce que Dieu ne m'y trouveroit pas dans ce parfait recueillement où doit être une ame qui veut converser avec lui. Puisqu'il se dispose à me parler, & à me parler au cœur, je dois de ma part me mettre en état de lui pouvoir dire : ou comme David, *J'écouterai*, mais avec réflexion & *Psalm.*
avec respect, *ce que le Seigneur me dira*, *84.*
ce qu'il m'inspirera, ce qu'il me reprochera; ou comme Samuel : *Parlez, Sei-* *1. Reg.*
gneur, parce que mon ame est attentive à *c. 3.*
vous écouter. Je dois, à l'exemple de Marie sa sainte Mere, recueillir & conserver dans mon cœur toutes les paroles par où il me fera entendre intérieurement ses intentions.

TROISIÉME POINT. La fin de ma retraite, ne doit pas être de goûter le repos de la solitude. Ce repos est saint : mais ce n'est pas assez, & il y a un avantage plus solide qu'il y faut chercher. Il m'est permis de dire dans le même sentiment que le Prophéte Royal : *Qui me* *Psalm.*
donnera des aîles comme celles de la colom- *54.*
be, afin que je prenne mon vol, & que

je me repose dans le sein de Dieu! Mais il ne m'est pas permis de borner là mes vûes & mes désirs. Je dois envisager dans ce repos quelque chose de meilleur & de plus nécessaire que ce repos même. La fin de ma retraite ne doit pas non plus être d'y employer plus de tems à l'oraison, d'y faire plus de communions, plus de lectures, plus d'austérités. Tout cela, ce sont d'excellens moyens, dont je puis, & dont je dois me servir; mais ce n'est pas la fin que je me dois proposer. Mon erreur a souvent été de confondre en ceci les moyens avec la fin, & de m'imaginer que j'avois fait une bonne retraite, parce que je m'étois réguliérement acquitté de ces exercices.

Mais la fin de ma retraite doit être de réformer ma vie; de me bien connoître moi-même, & les desseins de Dieu sur moi; de découvrir une bonne fois le fond de mes dispositions, de mes imperfections, de mes mauvaises habitudes; de régler toute ma conduite, toutes mes actions, tous mes devoirs; de me renouveller dans l'esprit de ma vocation; en un mot, de me changer, & de devenir, comme dit saint Paul, *une nouvelle créature de Jesus-Christ.* Car si la retraite que j'entreprends n'aboutit là,

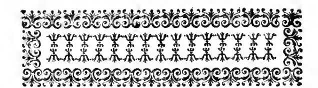
2. Cor. c. 5.

& si j'en sors sans avoir rien corrigé de mes défauts ordinaires, en vain y aurois-je eu tous les sentimens de la dévotion la plus affectueuse, ce ne seroit qu'une illusion pure. Il s'agit de me convertir, & non de raisonner, ni de contempler. Cependant cette fin conçue de la sorte, est encore trop générale & trop vague. Il faut, afin qu'elle soit plus efficace, qu'elle soit déterminée à quelque chose de plus marqué ; & c'est à moi d'examiner devant Dieu, quelle doit être pour moi la fin particuliére de cette retraite : par exemple de me réformer dans l'observation de mes régles ; de me réformer en ce qui regarde la charité, l'humilité, la mortification. Ainsi du reste.

CONCLUSION. Eclairez-moi, mon Dieu, dans le choix que je dois faire de cette fin ; & donnez-moi tous les secours néceſſaires pour y parvenir. Puisque c'est vous qui m'attirez dans la solitude, faites-moi connoître la perfection où vous m'appellez, & les voies que j'ai à prendre pour y arriver. Ne permettez pas que cette retraite, qui a été pour tant de pécheurs un moyen de conversion, devienne pour moi, si je n'en retirois aucun fruit, un sujet de condamnation.

Que voulez-vous que je faſſe, ô mon Dieu ? Car c'eſt à vous de me preſcrire à quoi je dois ſpécialement travailler durant ces jours de retraite, qui ſont des jours de ſalut : & c'eſt à moi, quoi qu'il m'en coûte, de retrancher tous les obſtacles qui pourroient m'empêcher d'accomplir vos ordres & de ſeconder vos adorables deſſeins, quand je les aurai connus. Il me ſemble, Seigneur, que mon cœur y eſt diſpoſé; & qu'en commençant cette retraite, je pourrai avec une humble confiance, me rendre devant vous le même témoignage que votre Prophéte : *Mon cœur eſt prêt, mon Dieu, mon cœur eſt prêt.* Mais peut-être que je me flatte, & qu'il y a encore dans mon cœur de ſecrets replis d'amour-propre & d'attachement à moi-même. Aidez-moi, Seigneur, à les développer. Achevez de préparer ce cœur qui veut vous être ſoumis, & qui ne ſe ſépare aujourd'hui du commerce des créatures, que pour mieux recevoir les impreſſions de votre grace & de votre eſprit.

Pſalm. 56.



PREMIER JOUR.

PREMIÉRE MÉDITATION.

De la fin de l'Homme.

Notum fac mihi, Domine, finem meum. *Pſalm. 38.*

Seigneur, faites-moi connoître ma fin.

PREMIER POINT. POURQUOI Dieu m'a-t-il créé ? pour le connoître, pour l'aimer, pour le glorifier en cette vie, & pour le poſſéder en l'autre. Voilà ma fin. Je ne ſuis point dans le monde, pour y établir une fortune temporelle. Je n'y ſuis point, pour y acquérir de la réputation & de l'eſtime. Je n'y ſuis point, pour y vivre agréablement & à mon aiſe. Tout cela n'eſt point ma fin, ni ne le peut être. J'y ſuis pour y chercher Dieu, pour y ſervir Dieu, pour y accomplir les volontés de Dieu. *En cela,* dit le Sage, *conſiſte l'homme, & tout l'homme.* *Eccleſ. c. 12.*

Grande vérité, ſur laquelle roulent toutes les autres vérités ! C'eſt néanmoins cette vérité, que je n'ai pas connue juſques à préſent, ou du moins que je n'ai jamais bien approfondie. Tellement que j'ai vécu comme ſi je ne la connoiſſois pas. Car au lieu que j'étois créé pour Dieu, par un abus énorme de ma raiſon, je n'ai vécu que pour moi-même, je n'ai penſé qu'à moi-même, je n'ai été occupé que de moi-même, j'ai rapporté tout à moi-même : en un mot, je me ſuis regardé, comme ſi j'euſſe été moi-même ma fin. Ne ſuis-je pas obligé d'en convenir ? Tel eſt donc l'affreux aveuglement dans lequel j'ai paſſé ma vie, ou la meilleure partie de ma vie. Si j'avois bien connu ma fin, & ſi je l'avois toujours eue devant les yeux, toute ma vie auroit été ſainte. D'où ſont venus mes égaremens, mes relâchemens, mes déréglemens ? de ce que j'ai oublié cette fin. De ce que mille fois & dans des occaſions eſſentielles, j'ai négligé de faire cette réflexion ſi ſalutaire, quelle eſt ma fin ? De ce que dans les affaires capitales, où la ſageſſe chrétienne me devoit conduire, je n'ai pas enviſagé ma fin. C'eſt-là ce qui m'a perdu.

Non-ſeulement Dieu eſt la fin de ma

création & de mon être en général, mais de toutes mes actions en particulier. Car il n'y en a pas une, qui par la raison que j'ai été créé pour Dieu, ne doive aussi être pour Dieu. Saint Paul n'en a pas excepté les actions mêmes les plus indifférentes & les plus basses. *Soit que vous mangiez*, dit-il, *soit que vous bûviez, faites tout pour Dieu.* Que s'ensuit-il de là ? Que tout ce que j'ai fait dans ma vie pour une autre fin que pour Dieu, sans parler du désordre & du péché qui s'y rencontroit, n'a été pour moi devant Dieu de nul mérite. Quand j'aurois fait les actions les plus éclatantes, quand j'aurois fait des miracles, Dieu n'en ayant point été la fin, tout cela n'est que vanité, & que vanité des vanités. *Ils se sont détournés de leur fin*, disoit le Prophéte, *& dès-là ils sont devenus inutiles*, ou plutôt, tout leur est devenu inutile. N'est-ce pas là mon état, & puis-je assez le déplorer ?

1. Cor. c. 10.

Psalm. 52.

SECOND POINT. Ce qui doit fortement m'exciter à tendre sans cesse vers ma fin, c'est qu'il n'en est point de plus excellente. Dieu lui-même n'en a pas une plus noble, puisqu'il est lui-même sa fin. De toute éternité il se connoît,

il s'aime, il forme des desseins pour sa gloire, & il les exécute dans le tems. Or en cela il m'a créé à son image & à sa ressemblance: car il m'a donné un entendement pour le connoître, une volonté pour l'aimer, un corps & une ame pour le glorifier. J'ai donc, en vertu de ma création, une fin aussi sublime que
Job. c. 7. Dieu. *O Seigneur*, s'écrioit le saint patriarche Job, *qu'est-ce que l'homme, pour mériter que vous l'ayez exalté de la sorte?* Reconnois, mon ame, reconnois ta dignité, non pas pour en concevoir un vain orgueil, mais pour rendre à Dieu l'hommage d'une profonde adoration, & pour lui offrir le juste tribut de tes loüanges. Au contraire, quand j'agis pour une autre fin que pour Dieu, je m'avilis, je me dégrade, je renonce à l'honneur que j'avois d'être fait pour Dieu, & pour Dieu seul. Quand je me recherche moi-même, par une juste punition de Dieu, je me trouve moi-même, & en me trouvant moi-même, je
Psalm. 48. ne trouve que le néant. *L'homme a oublié Dieu, & en l'oubliant il s'est méconnu, & par-là il est devenu non-seulement semblable aux bêtes*, mais de pire condition que les bêtes. Car au moins les bêtes, quoique privées de raison, agissent-

elles conformément à leur fin, & Dieu eſt toujours leur fin; au lieu qu'il n'eſt plus la mienne, quand je ſuis aſſez aveugle & aſſez inſenſé, pour m'en propoſer une autre que lui.

Point encore de fin plus néceſſaire, ſoit par rapport à Dieu, ſoit par rapport à moi. Néceſſaire par rapport à Dieu: car Dieu ne ſeroit pas Dieu, s'il m'étoit permis d'agir pour une autre fin que pour lui. Il ceſſeroit d'être Dieu, ſi je pouvois avoir droit de former la moindre penſée, de dire la moindre parole, de faire la moindre action, ſans la rapporter à lui. Cependant il ne ſuffit pas qu'il ſoit ma fin par la néceſſité de ſon être: il faut qu'il le ſoit, & il veut l'être par mon choix. Voilà ce qui fait ſa gloire. Voudrois-je la lui diſputer? Néceſſaire par rapport à moi: car il n'y a que Dieu qui puiſſe me rendre heureux, & par conſéquent qui puiſſe être ma fin. *Vous m'avez fait pour vous, Seigneur*, diſoit ſaint Auguſtin, *& mon cœur ſera toujours dans l'agitation & dans le trouble, juſqu'à ce qu'il ſe repoſe en vous.* Quoi que le monde faſſe pour moi, il ne me contentera jamais. Je ne l'ai que trop éprouvé, pour n'en être pas convaincu. Il me faut quelque choſe de plus que le monde, & Auguſt.

je ne ferai rassasié que lorsque je posséderai mon Dieu.

TROISIEME POINT. Tout, hors le péché, peut me conduire à ma fin. Il n'y a point de créature dans l'univers, qui ne m'aide à connoître Dieu, qui ne me découvre quelque perfection de Dieu, & qui ne doive m'inspirer de l'amour pour Dieu. Il n'y en a donc pas une qui ne puisse être, & qui ne soit actuellement un moyen pour m'élever à Dieu. Les cieux, les astres, les élemens, tout m'annonce un Dieu; ensorte que je suis inexcusable, si le connoissant, je ne réponds pas à l'obligation étroite où je me trouve de le glorifier comme Dieu. Est-il possible, Seigneur, qu'il y ait eu des mondains assez infidéles, pour ne vouloir pas écouter cette voix de toute la nature ? Votre Apôtre néanmoins me l'apprend : mais aussi m'assûre-t-il, que par un juste jugement vous les avez tous livrés à leur sens réprouvé. Que seroit-ce de moi, si jamais vous veniez à m'abandonner ainsi moi-même ?

Quoi qu'il en soit, je dois, dans l'ordre de la providence, regarder tout ce qui m'arrive, comme un moyen, dont Dieu veut que je me serve, pour arriver

à la fin qu'il m'a marquée : prospérité, adversité, santé, maladie, pauvreté, commodité, mépris, honneur, joie, affliction : *Car nous sçavons*, dit saint Paul, *que tout cela contribue au bien de ceux qui aiment Dieu* : parce qu'il est vrai que tout cela, si je suis fidéle à la grace, me porte à Dieu, m'attache à Dieu, me soumet à Dieu, me force de recourir à Dieu. Et en effet, Dieu a conduit ses élûs par toutes ces différentes voies ; & toutes ces voies différentes, dans l'usage qu'en ont fait les Saints, ont également servi à leur prédestination. Dans tous ces événemens, quoique contraires, ils ont trouvé le Royaume de Dieu, qui étoit leur fin.

Rom. c. 8.

Or voilà ce que je n'ai point assez connu : l'utilité de tout cela, & les desseins de Dieu en tout cela. Ou si je l'ai connu d'une connoissance stérile & de spéculation, voilà ce que j'ai pleinement ignoré dans la pratique. Car malgré les desseins de Dieu, j'ai abusé de tout cela : de la santé, pour vivre au gré de mes passions ; de l'infirmité, pour mener une vie lâche ; des afflictions, pour murmurer ; de la joie, pour me dissiper ; de la prospérité, pour m'énorgueillir ; de l'adversité, pour m'abbattre. Quel renversement de l'ordre de Dieu ! Quelle infidélité à

ſa providence ! Quel oubli de mes propres intérêts ! Je ne dois donc déſormais uſer des créatures, que pour arriver à ma fin : c'eſt-à-dire, que je ne dois les eſtimer, les déſirer, les rechercher, qu'autant qu'elles peuvent m'approcher de Dieu, & me tenir uni à Dieu. Si je les regarde autrement, elles ſe tournent contre moi; & pour venger à mes dépens le Dieu qui les a créées, bien loin de m'être utiles & profitables, elles me deviennent pernicieuſes & dommageables.

CONCLUSION. Il n'y a que votre grace, ô mon Dieu, qui puiſſe me tirer du déplorable aveuglement où je vis depuis tant d'années. Faites-moi connoître ce que je ſuis, & pourquoi je le ſuis. Donnez-moi une idée vive de la fin où je dois aſpirer; une idée qui me faſſe agir, qui m'anime, qui me ſoutienne. Qu'il paroiſſe dans ma conduite que je ſuis en effet, non-ſeulement perſuadé, mais touché de cette fin. Que mon unique ſoin ſoit de la chercher par tout & en tout ; d'en renouveller tous les jours l'intention & le déſir, & de me faire inceſſamment à moi-même le reproche que Jeſus-Chriſt faiſoit à Marthe : *Vous vous embarraſſez de bien des choſes, & il n'y en a*

Luc. c. 10.

qu'une seule de nécessaire. Or cette seule chose nécessaire, c'est ma fin.

Quant aux moyens, Seigneur, je vous demande cette sainte indifférence, où vous voulez que je sois à l'égard de tout ce qu'il y a dans le monde : biens ou maux, grandeurs ou humiliations, plaisirs ou afflictions. Et que m'importe d'être riche ou pauvre, d'être sain ou malade, d'être méprisé ou honoré, pourvû que je sois à vous, & que vous soyez éternellement à moi ? Que m'importe par quelle voie je parvienne à ma fin, pourvû que j'y parvienne ? Sainte indifférence, qui me délivreroit de tous les troubles, de tous les chagrins, de toutes les inquiétudes, de toutes les craintes, dont mon attachement aux créatures est la source. Sainte indifférence, qui banniroit de mon cœur toutes les passions dont il est continuellement agité. Sainte indifférence, qui mettroit le calme dans mon ame, & qui seroit déja pour moi une béatitude anticipée.

Ajoûtez, mon Dieu, à cette indifférence une disposition encore plus sainte ; de préférer entre les choses du monde celles que je connoîtrois m'être plus utiles pour m'avancer vers ma fin, à celles que je sçaurai me l'être moins. Car

quoique toutes soient des moyens pour aller à vous, il y en a qui m'y conduisent bien plus sûrement & plus infailliblement; & quelque horreur naturelle que je puisse avoir de celles-ci, je ne dois pas hésiter à leur donner la préférence sur les autres, qui me seroient plus agréables, mais dont il me seroit plus facile & plus dangereux d'abuser. Sur-tout aidez-moi à m'établir & à me fortifier dans la sainte résolution où je dois être, d'embrasser généralement & sans réserve tous les moyens, par où vous voulez que j'arrive à cet unique nécessaire, qui est ma fin. Car s'il y a un seul de ces moyens que j'excepte, quand je prendrois tous les autres, dès-là je ne voudrois plus sincérement ni efficacement ma fin; & la volonté que j'aurois d'atteindre à cette fin, ne seroit plus qu'une velléité & qu'une erreur. Point de restriction, ô mon Dieu, point de limitation ni de bornes, quand il s'agit d'une fin aussi essentielle que celle-là. Examen de mon cœur sur ces trois dispositions. Suis-je dans cette indifférence parfaite pour tout ce qui n'est pas Dieu? Suis-je déterminé à choisir, quoi qu'il m'en coûte, les moyens les plus sûrs & les plus propres pour me conduire à Dieu? Veux-je les employer tous, & le veux-je bien?

SECONDE MÉDITATION.

De la Fin du Chrétien.

Si quis vult venire poſt me, abneget ſemetipſum. *Matth. c.16.*

Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il renonce à ſoi-même.

PREMIER POINT. POurquoi ſuis-je Chrétien? Pour ſervir & honorer Dieu ; non plus ſelon les ſimples vûes de ma raiſon, puiſque ma raiſon étant auſſi foible, auſſi bornée, & auſſi obſcurcie qu'elle l'eſt par le péché, elle ne me donneroit pas d'aſſez hautes idées de Dieu ; non plus ſelon les maximes générales de la Religion : car Dieu demande de moi, comme Chrétien, quelque choſe de plus parfait que ce que la Religion en général preſcrit à tout homme qui connoîtroit Dieu, & n'auroit que la Foi d'un Dieu. Mais je ſuis Chrétien, pour ſervir Dieu, & pour le glorifier ſelon les régles particuliéres, & ſelon l'eſprit de la Loi de Jeſus-Chriſt. Dieu ne veut plus que je vive ſelon d'autres régles que celles-là ; & tout ce qui n'eſt pas ſelon ces régles, n'eſt plus ſelon le cœur de Dieu.

En effet, Jesus-Christ n'est venu au monde que pour me faire connoître Dieu, & que pour m'apprendre à honorer Dieu, comme Dieu mérite d'être honoré. C'est pour cela qu'il disoit :
Joan. ℣. 17. *Mon Pere, j'ai fait connoître aux hommes votre nom.* Moyse avoit appris aux Juifs à honorer Dieu par des sacrifices & des victimes ; mais ces sacrifices où l'on n'immoloit que des animaux, n'étoient que l'ombre & la figure du vrai culte que Dieu attendoit de moi. Ces sacrifices étoient infiniment au-dessous de ce que Dieu méritoit. Jesus-Christ est donc venu pour m'enseigner à honorer Dieu en esprit, c'est à-dire, par le sacrifice de moi-même, & par le renoncement à moi-même.

Divine leçon que cet Homme-Dieu, comme Législateur & comme Maître, m'a faite dans sa propre personne.
Hebr. ℣. 10. *Entrant dans le monde, il dit à Dieu : Vous n'avez plus voulu, Seigneur, d'oblation étrangère ; mais vous m'avez formé un corps. Les Holocaustes de l'ancienne Loi ont cessé de vous agréer ; c'est pourquoi j'ai dit : Me voici, je viens, je m'offre, je me livre à vous.* En un mot, il s'est immolé lui-même, il s'est anéanti lui-même, & cela pour honorer Dieu; mais en même-

tems, pour avoir droit de me dire : *Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il renonce & qu'il meure à ſoi-même.* Matth. c. 16.

Voilà, dis-je, pourquoi je ſuis Chrétien, & c'eſt uniquement par-là que je me mets en état de rendre à Dieu le véritable hommage que je lui dois. Il faut donc conclure, que ſi je ne renonce à moi-même, je ne ſuis Chrétien que de nom ; que ſi je ne renonce à moi-même, je ne porte le nom de Chrétien que pour ma confuſion ; que quoi que je faſſe d'ailleurs, ſi je ne renonce à moi-même, je ne connois pas Dieu, je n'aime pas Dieu, je ſuis incapable de glorifier Dieu, de la maniére que je le dois connoître, que je le dois aimer, & que je le dois glorifier. C'eſt dans ce renoncement à moi-même, & dans ce ſacrifice de moi-même, que conſiſte pour moi la religion. Les Juifs pouvoient l'ignorer : mais après la révélation expreſſe qu'il a plû à Dieu d'en faire au monde par Jeſus-Chriſt, mon ignorance ſur ce point ſeroit mon crime. Ce renoncement eſt difficile, mais il eſt néceſſaire. Se quitter ſoi-même, ſe dépouiller de ſoi-même, c'eſt une parole bien dure, ſelon les ſens & ſelon les inclinations naturelles ; mais c'eſt une

parole de ſalut, une parole de vie & de la vie éternelle.

SECOND POINT. En qualité de Chrétien, je dois être conforme à Jeſus-Chriſt. Car c'eſt dans cette vûe, dit ſaint Pàul, que Dieu a choiſi ſes élûs, les ayant tous prédeſtinés ſur le modéle de ſon Fils. Y a-t-il entre Jeſus-Chriſt & moi de la conformité? j'ai droit d'eſpérer en Dieu, & de faire fond ſur ſes miſéricordes. Mais n'y a-t il dans moi nul trait de reſſemblance avec Jeſus-Chriſt? quand j'aurois d'ailleurs toutes les perfections des Anges, Dieu ne me reconnoît point, ni ne me compte point au nombre des ſiens. Quoi qu'il en ſoit, voilà ma fin, & à quoi je dois travailler comme Chrétien : à me faire une copie vivante de Jeſus-Chriſt ; à enviſager Jeſus-Chriſt comme l'excellent original ſur lequel je dois me former ; à me dire ſans ceſſe en le contemplant, ce que Dieu
Exod. c. 25. dit à Moyſe : *Voyez, & faites ſelon le divin exemplaire que vous avez devant les yeux.*

En qualité de Chrétien, je dois être revêtu de Jeſus-Chriſt. C'eſt l'expreſ-
Galat. c. 3. ſion dont s'eſt ſervi l'Apôtre : *Vous tous qui avez été baptiſés en Jeſus-Chriſt,*

vous êtes revêtus de Jesus-Christ. Quel honneur pour moi, en me dépouillant du vieil homme, de m'être revêtu du nouveau! Mais quelle honte aussi pour moi, si je n'en suis revêtu qu'extérieurement,& si,faisant profession d'être Chrétien, je n'en ai pas intérieurement l'esprit! Quelle contradiction si, portant le caractère & la marque du sacrement de Jesus-Christ, je n'en ai pas la sainteté, & si dans la pratique je sépare l'un de l'autre! Quelle monstrueuse hypocrisie, si je ne suis Chrétien qu'en apparence, & si devant Dieu j'ai un esprit & un cœur tout payen.

En qualité de Chrétien, je dois être incorporé à Jesus-Christ comme un de ses membres; je dois lui être uni comme à mon chef. C'est encore la doctrine du saint Apôtre: *Ne sçavez-vous pas que vos corps sont les membres de Jesus-Christ?* 1. Cor. c. 6.
Or entre le chef & les membres il doit y avoir de la proportion; & s'il n'y en a point entre Jesus-Christ & moi, je n'ai plus avec lui cette liaison, qui fait selon Dieu tout mon bonheur & toute ma gloire. Ou si je suis, comme chrétien, un des membres de Jesus-Christ, je ne suis, comme indigne chrétien, qu'un de ces membres gâtés, qui ne servent qu'à

déshonorer ſon corps myſtique.

Enfin je dois, en qualité de chrétien, vivre de la vie même de Jeſus-Chriſt: de
2. Cor. ſorte que *la vie de Jeſus-Chriſt doit pa-*
v. 4. *roître* dans toute ma conduite, & même, ainſi que me l'enſeigne le Maître des nations, *dans ma chair mortelle*. Je ſuis chrétien, pour pouvoir dire comme ce
Galat. grand Saint : *Je vis, ou plutôt ce n'eſt plus*
v. 2. *moi qui vis, c'eſt Jeſus-Chriſt qui vit en moi*, & par conſéquent qui penſe en moi, qui parle en moi, qui agit en moi. Puis-je en la préſence de Dieu, ſans me tromper, ſans me flatter, me rendre à moi-même ce témoignage? Voilà toutefois à quoi Dieu m'appelle.

TROISIÉME POINT. Ce n'eſt point aſſez pour être parfaitement chrétien, que je ſois dans une ſainte indifférence à l'égard de tout ce qui n'eſt pas Dieu : il faut que je m'attache expreſſément & déterminément aux moyens que Jeſus-Chriſt m'a lui-même marqués, comme les plus efficaces, les plus infaillibles, & ſuppoſé le choix qu'il en a fait, les plus indiſpenſables, & même les ſeuls ſuffiſans pour acquérir la perfection où le caractère de Chrétien m'engage, & où eſt renfermée ma fin. Or ſuivant ce principe,

je dois donc sans balancer, préférer la pauvreté, j'entends la pauvreté de cœur, aux biens de ce monde : c'est-à-dire, que je dois m'estimer plus heureux d'être détaché des biens de ce monde, que de les posséder ; plus heureux de les mépriser, que d'en joüir, parce que le détachement & le mépris des biens de ce monde, est le premier moyen que Jesus-Christ m'a proposé pour honorer Dieu.

Suivant ce principe, je dois préférer la vie austère & pénitente à la vie douce & commode ; parce que c'est ainsi que Jesus-Christ l'a jugé lui-même, & qu'il l'a pratiqué. *Au lieu du bonheur même temporel, & de la joie qui lui étoit dûe, il a pris la Croix pour son partage.* (*Heb. c. 12.*) Car il venoit, comme Sauveur, établir une religion d'hommes pécheurs, à qui la pénitence étoit nécessaire pour appaiser la justice de Dieu. Il venoit, comme réformateur du monde, en corriger les désordres ; & il sçavoit que la vie douce & commode étoit la source empoisonnée de toute la corruption du monde, & qu'au contraire la vie austère & pénitente en étoit le reméde souverain.

Suivant ce principe, je dois être persuadé de ces maximes si communes dans l'Evangile & si familiéres aux Apôtres :

qu'il ne ſuffit pas que je porte ma croix, mais qu'il faut que ce ſoit moi-même qui m'en charge, & qui me l'impoſe. Qu'il ne ſuffit pas que je m'y ſoumette, mais qu'il faut que je l'aime, qu'il faut que je m'en glorifie. Que ſans cela je ne puis honorer Dieu, comme Jeſus-Chriſt m'a fait connoître que Dieu veut être honoré. Que ſi je ne crucifie ma chair, je ne puis appartenir à Jeſus-Chriſt, ni par conſéquent à Dieu. Que pour être enfin revêtu de Jeſus-Chriſt, il faut que je ſois revêtu de la mortification de Jeſus-Chriſt.

Suivant ce principe, bien loin de fuir l'abjection & l'humiliation, je dois l'accepter, la ſouhaiter, la demander plus que toutes les grandeurs & que tous les honneurs du monde; puiſque c'eſt le grand moyen que Jeſus-Chriſt a mis en œuvre, pour rendre à Dieu la gloire qui lui avoit été ravie. L'orgueil avoit ſoulevé l'homme contre Dieu, & il n'y avoit que l'humilité qui pût réparer l'injure faite à Dieu. Moyen excellent, mais moyen indiſpenſablement requis pour trouver grace auprès de Dieu.

CONCLUSION. Voilà, Seigneur, ce que le monde ne connoiſſoit pas; voilà ce que les ſages du monde ne connoiſ-

sent point encore : mais graces immortelles vous soient rendues, de m'avoir révélé de si sublimes & de si importantes vérités ! Par-là vous m'avez enseigné la vraie sagesse, en me détrompant des erreurs grossiéres, dont le monde est rempli sur ce qui regarde ses faux biens. Par-là vous m'avez guéri des passions, dont il est, en vûe de ces biens, malheureusement possédé, & cruellement déchiré. Par-là vous m'avez fait goûter le solide repos, & vous m'avez fait éprouver la vérité de votre promesse : *Apprenez de moi que je suis humble de cœur, & vous trouverez le repos de vos ames.* Mais par-là vous m'avez sur-tout appris à honorer votre Pere, & à lui offrir le culte le plus digne de lui, le plus conforme à ses inclinations, & le plus capable de me sanctifier moi-même. Soyez mille fois béni, aimable & adorable Maître, de m'avoir ainsi fait entendre ce que c'est que d'être Chrétien ; de m'avoir instruit de la fin pour laquelle je le suis ; de m'avoir prescrit les moyens qui doivent me mener à cette fin ; & de m'avoir rendu tout cela, non-seulement intelligible, mais sensible dans votre sacrée personne. Car j'avois besoin, & de votre autorité, & de votre exemple, pour bien comprendre

Matt. c. 11.

tout cela. Il me falloit un auſſi grand modéle que vous, pour m'animer, pour me ſoutenir, & dans la recherche de cette fin ſi contraire à mon amour propre, & dans la pratique de ces moyens ſi directement oppoſés à tous les ſentimens de la nature.

Cependant, ai-je été juſques à préſent bien convaincu de la néceſſité de l'un & de l'autre, je veux dire, de la néceſſité d'aſpirer à cette fin, & d'en prendre les moyens? Tout Chrétien que je ſuis, ai-je vécu dans ce renoncement à moi-même, qui eſt l'abrégé & la fin de la Loi de Jeſus-Chriſt? en m'examinant ſur ces trois moyens, ſans leſquels Jeſus-Chriſt m'a déclaré qu'il n'y a point de ſalut pour moi, que trouverai je? Suis-je pauvre de cœur, Suis-je humble de cœur? Suis-je mortifié & circoncis de cœur? Et ſi je ne le ſuis pas, que ſuis-je donc dans l'idée de Dieu, & qu'eſt-ce que ma vie, ſinon un phantôme de Chriſtianiſme, que Dieu réprouve? Je ne puis, encore une fois, alléguer là-deſſus mon ignorance pour excuſe. Je ne puis plus demander à Dieu, qu'il me donne une connoiſſance certaine de ma fin. Jeſus-Chriſt s'en eſt plus que ſuffiſamment expliqué. Voilà à quoi ſe réduit tout ſon Evangile.

O mon Dieu, que vous répondrai-je un jour, quand vous m'opposerez cet Evangile? Que puis-je vous répondre dès aujourd'hui, quand cet Evangile & ma conduite s'accordent si peu? Cet Evangile ne changera jamais: c'est donc à moi de changer ma conduite, & de réformer ma vie.



TROISIÉME MÉDITATION.

De la Fin du Religieux.

Joan. De mundo non estis.
I. 15.
Vous n'êtes plus du monde.

PREMIER POINT. DIEU m'a appellé à l'état religieux, afin que j'y vive séparé du monde, détaché du monde, crucifié pour le monde, & absolument mort au monde. Quatre dégrés, par rapport ausquels je dois me juger moi-même, & me confondre d'avoir jusques à présent si mal répondu à ma vocation.

Ma fin dans l'état religieux, est d'y vivre séparé du monde, non-seulement d'habitation & de demeure, mais d'esprit & de sentimens. Il ne me suffit pas, pour être religieux, d'en porter l'habit, ni même d'en avoir fait le vœu : il faut que j'en aie l'esprit. Or il arrive tous les jours que l'esprit du monde s'introduit jusques dans la religion ; comme par un effet tout contraire, l'esprit de la Religion se communique quelquefois aux conditions les plus engagées

dans le monde. Combien d'ames toutes mondaines dans les Communautés religieuses ? Ne suis-je point de ce nombre ?

Ma fin dans l'état religieux, est d'y vivre détaché du monde. Car je serois le plus malheureux des hommes, si j'étois séparé du monde sans en être détaché ; puisque dès-là, je n'aurois plus ni les consolations du monde, ni celles de Dieu. Etre séparé du monde, & n'en être pas détaché, ce seroit pour moi non-seulement le plus grand de tous les malheurs, mais le plus grand de tous les désordres ; & je pourrois me reprocher alors plus justement que saint Bernard, que je suis la chimère de mon siécle. C'est-à-dire, que je ne suis ni séculier, ni religieux : ni séculier, puisque je me suis retiré du monde ; ni religieux, puisque je tiens encore au monde & que je ne l'ai pas tout-à-fait abandonné.

Ma fin dans l'état religieux, est d'y être, comme saint Paul, crucifié pour le monde. Tellement que si malgré ma profession de religieux, j'aime encore le monde, & si le monde m'aime encore ; que si je me plais encore avec le monde, & si le monde se plaît encore avec moi ;

que si le monde, tout religieux que je suis, ne laisse pas de s'accommoder de mes maximes, & si je m'accommode également des maximes du monde, je ne suis plus religieux que de nom. Pour l'être en effet & en vérité, il faut que je sois dans le monde, comme dans un état de souffrance. Il faut que le monde soit ma croix, comme je serai infailliblement la croix du monde, par la contrariété de sentimens & de principes, qui se trouvera entre lui & moi, dès que je me comporterai en religieux.

Ma fin dans l'état religieux, est de mourir absolument au monde, & à moi-même : car en vain me flatterois-je d'être mort à tout ce qui s'appelle le monde, si je n'étois mort à moi-même. Le monde auquel je dois sur-tout mourir, est en moi. Le monde, qui est hors de moi, n'a rien pour moi de dangereux, en comparaison de celui que je porte au milieu de moi. Le monde que j'ai à combattre, ce sont ces trois concupiscences dont parle saint Jean, d'autant plus à craindre pour moi, qu'elles sont dans moi-même & une partie de moi-même. Etre mort à moi-même dans la religion, c'est n'y avoir plus de volonté, plus d'humeur, plus de vûes, ni de pré-

tentions humaines. Si tout cela eſt encore en moi, & ſi j'ai encore pour certains intérêts que l'on ſe fait dans la profeſſion religieuſe, des vivacités, des empreſſemens, de la ſenſibilité ; je ne ſuis, ni mort ſelon Jeſus-Chriſt, ni enſeveli avec Jeſus-Chriſt. Ainſi ma religion eſt vaine, & n'eût-il pas preſque autant valu reſter dans le monde ?

SECOND POINT. Cette ſéparation & ce détachement du monde, ce crucifiement & cette mort ſpirituelle, ſont d'une ſainteté bien relevée : mais pourquoi ſuis-je entré dans l'état religieux ? pour y travailler tout autrement que je n'aurois pû faire dans le monde, non-ſeulement à mon ſalut, mais à ma perfection. Suppoſé mon engagement à la religion, ma perfection & mon ſalut ſont déſormais deux choſes inſéparables. Je dois donc être perſuadé, qu'au lieu que le Sauveur du monde diſoit à ce jeune homme de l'Evangile : *Si vous voulez être parfait, quittez tout ce que vous avez, & ſuivez-moi* ; il me dit maintenant & ſans condition : Parce que vous avez tout quitté, & que vous vous êtes engagé à me ſuivre, ſouvenez-vous que vous devez être parfait. Cette

Matt. c. 19.

perfection que Jesus-Christ a proposée aux Chrétiens du siécle comme un conseil, est donc pour moi un commandement que je me suis imposé. Il m'étoit libre d'être religieux, ou de ne l'être pas : mais du moment que je le suis, il ne m'est plus libre de renoncer à l'obligation que j'ai d'être parfait, ou du moins de vouloir sincérement & efficacement le devenir. Voilà toutefois le devoir essentiel à quoi je manque, quand je suis assez lâche pour abandonner dans la profession religieuse le soin de ma perfection. Péché grief, puisque je deviens prévaricateur de mon état, jusqu'à sortir de mon état. Car mon état, comme religieux, est de tendre continuellement à la perfection. Dès-là donc que je la néglige, & que je n'y aspire plus ; dès-là que je ne me soucie plus d'y parvenir, & que je n'en ai plus le zéle : outre le désordre de ma conduite envers Dieu ; outre le danger que Dieu ne retire de moi ses graces, je sors de la voie où j'étois appellé. Or sortir de la voie que Dieu m'avoit marquée, c'est dans l'ordre du salut, l'égarement le plus funeste, & dont les suites sont le plus à craindre.

Mais en m'éloignant ainsi de la fin

pour laquelle je suis religieux, quel sujet n'ai-je pas de rougir & de trembler, quand je vois au milieu du monde des séculiers plus touchés que moi du désir de leur perfection, plus occupés que moi du soin de leur perfection, & par-là même beaucoup plus parfaits dans leur condition, que moi dans la mienne? Sans parler des vertus politiques & civiles qui font le mérite des partisans du monde, & qui devroient être déja pour moi autant de leçons: combien y a-t-il de chrétiens dans le monde plus mortifiés, plus humbles, plus charitables, qu'une infinité de religieux? Quel témoignage contre moi, & quelle conviction, quand Dieu dans son jugement me mettra ces exemples devant les yeux! Toute comparaison à part, n'est-il pas bien honteux & bien indigne, qu'après tant d'années que je suis religieux & que je me trouve obligé par mon état à marcher dans la voie de la perfection, j'y aie fait si peu de progrès; que je n'aie peut-être pas encore commencé, ni même sérieusement pensé à m'y avancer; que je sois peut-être aujourd'hui plus imparfait, que lorsque j'étois dans le monde; que bien loin de croître en vertu dans la maison de Dieu, j'y aie

peut-être toujours été en dégénérant & en me relâchant ? Est-ce là ce que Dieu demandoit de moi ? Est-ce là ce que je lui avois promis ?

TROISIÉME POINT. C'est par une grace toute spéciale, qu'il a plû à Dieu de m'appeller à la perfection religieuse : c'est par une distinction & un choix, dont je ne puis assez connoître, ni assez estimer les avantages. Il est vrai que Dieu, en vertu de ce choix, exige de moi plus qu'il n'exige du commun des chrétiens : mais en cela même quelles ont été les vûes de sa providence & de sa miséricorde envers moi ? Il a voulu que je lui fusse dévoüé d'une façon plus particuliére & plus intime. Il a voulu me mettre au rang de ses favoris, qui l'approchent de plus près, & avec qui il a de plus fréquentes & de plus abondantes communications. Il a voulu non-seulement me conserver dans une innocence plus parfaite, mais m'élever aux plus sublimes vertus, afin de me tenir plus étroitement uni à lui, & de me donner lieu d'acquérir plus de mérites devant lui. Il a voulu faire éclater en moi toutes les richesses de sa grace, & me disposer à recevoir un jour les dons les plus excellens

de sa gloire. Il a voulu me proposer au monde comme un modéle, & que mes entretiens, que mes actions, que toute ma vie honorât son service, édifiât le prochain, & fût pour les chrétiens du siécle une leçon visible & présente, qui les instruisît & qui les touchât. Car tout cela est attaché à cette perfection, qui fait la sainteté & le caractère propre de mon état.

Or n'est-ce pas en quoi je dois admirer la bonté de Dieu, qui m'a choisi de la sorte; qui par une prédilection toute gratuite, m'a destiné à de si grandes choses, & m'a prévenu de telles faveurs; qui pour me soutenir dans une vocation si sainte, & pour m'aider à la remplir, m'a fourni tant de moyens? Je puis donc dire aussi bien que Moyse, & même avec plus de sujet que Moyse, qu'il n'en a pas ainsi usé à l'égard de toute nation: c'est-à-dire, qu'entre les chrétiens mêmes, qu'entre les enfans de la même Eglise, & parmi son peuple, il m'a préféré à des millions d'autres qu'il a laissés & qu'il laisse encore au milieu des dangers du monde & de toute sa corruption. Qu'avois-je fait plus qu'eux avant que Dieu me retirât de ce siécle perverti, où je me trouvois exposé comme eux?

& par où m'étois-je rendu plus digne d'un de ses bienfaits les plus signalés ?

Après cela que dois-je penser de moi-même, si dans un état où je dois être singuliérement dévoüé à Dieu, je m'occupe de toute autre chose que de Dieu ? Si dans un état où je dois communiquer plus souvent & plus intimement avec Dieu, je me dégoûte de tous les exercices qui peuvent me porter à Dieu, & je vis dans une dissipation continuelle, qui me fait perdre presque tout sentiment de Dieu ? Si bien loin de me préserver, selon mon état, des taches les plus légères, & de pratiquer toute la sainteté du christianisme dans le dégré le plus éminent, je fais en mille rencontres de mortelles blessures à mon ame; ou je me jette au moins là-dessus en des embarras de conscience très-dangereux, & si je n'ai pas même le fonds & l'essentiel de la piété chrétienne ? Si, bien loin de m'enrichir pour le ciel, je demeure dans une vie lâche & inutile, où je ne profite de rien, parce que je m'acquitte de tout négligemment & sans esprit intérieur ? Si, bien loin de faire honneur au service de Dieu & à ma profession, je les déshonore, & au lieu d'édifier le monde, je le scandalise ? Il n'y a que

trop de religieux à qui ces reproches conviennent : y en a-t-il à qui ils conviennent plus qu'à moi ? Quoi qu'il en ſoit, c'eſt à moi de me les appliquer utilement, & d'en tirer de juſtes conſéquences pour mon inſtruction & ma ſanctification.

CONCLUSION. Ah ! Seigneur, je n'avois point encore conçû ce que c'eſt que d'être religieux. Je n'en avois qu'une foible idée, & voilà pourquoi je me ſuis ſi peu mis en peine de parvenir à la fin d'un état ſi ſaint. La vie religieuſe ne m'avoit paru qu'une vie obſcure & abjecte ſelon le monde, qu'une vie de contrainte & de gêne ſelon les ſens ; mais je n'en comprenois pas l'excellence & la perfection. C'eſt aujourdhui, mon Dieu, que vous me la faites connoître. C'eſt aujourd'hui que je commence à ſentir mon bonheur & à le goûter, parce que c'eſt aujourd'hui que je conçois une toute autre eſtime de ma vocation.

Mais du reſte, Seigneur, ce n'eſt point aſſez que je connoiſſe la perfection de mon état. Il faut, qu'autant que je la connois, qu'autant que je l'eſtime, je la déſire, & que je la déſire, comme elle

doit être désirée. Or il n'y a que vous qui puissiez par votre grace former en moi ce désir, accompagné de toutes les qualités nécessaires pour être conforme à mes obligations. Car vous le sçavez, Seigneur : ce qui m'a perdu, c'est que je n'ai jamais eu pour la perfection religieuse, qu'un désir vague, qu'un désir oisif & languissant, qu'un désir borné & limité, qu'un désir passager & volage, qu'un de ces désirs qui tuent l'ame, & qui ne la sanctifient pas ; qu'un de ces désirs de pure complaisance, dont l'enfer est plein. Au lieu que pour arriver à une fin si importante & si sublime, il me falloit un désir fervent, un désir efficace & pratiqué, un désir universel & sans mesure, un désir constant & ferme, un désir suivi & soutenu d'une sainte persévérance. Qu'ai-je donc à faire pour exciter désormais, & pour entretenir dans mon cœur un tel désir ? C'est de me souvenir sans cesse de la fin pourquoi je suis religieux. C'est, à l'exemple de saint Bernard, de me demander sans cesse à

Bernard. moi même : *Pourquoi ai-je quitté le monde ? Pourquoi suis-je venu en religion ?* Car voilà, mon Dieu, ce que j'ai cent fois oublié, & dans des occasions essentielles, où il étoit pour moi de la der-

niére conséquence d'y penser, voilà à quoi je n'ai fait nulle attention.

Mais, Seigneur, c'est ce que je me propose dans la suite d'avoir toujours présent à l'esprit, & de quoi je veux me faire une régle pour tout le reste de ma vie. Quand l'amour propre me portera à rechercher mes commodités & mes aises au préjudice de la vie réguliére que j'ai embrassée, je rentrerai en moi-même, & je me dirai: Est-ce pour cela que je me suis fait religieux? Quand il me prendra, ou quelque dépit secret d'une humiliation, ou quelque chagrin de voir les autres au-dessus de moi, ou quelque envie d'occuper certaines places & d'être employé à certaines fonctions, ou quelque dégoût de mes observances & de mes exercices ordinaires, j'en reviendrai toujours à la même réflexion: Qu'ai-je eu en vûe, lorsque j'ai renoncé au monde, & qu'ai-je prétendu en me consacrant à Dieu? Cette pensée m'animera, me fortifiera; & pour me la rendre salutaire, vous y ajoûterez, Seigneur, l'onction de votre divin Esprit & de votre grace.

CONSIDERATION.

Sur la perfection de nos Actions ordinaires.

PREMIER POINT. NOtre perfection, selon Dieu, ne consiste point à faire beaucoup de choses : ce fut l'erreur de Marthe, que Jesus-Christ condamna. Ce n'est point non plus à faire de grandes choses : il y a des Saints très-grands devant Dieu, qui n'ont rien fait de grand pour Dieu ; des Saints dont la vie a été obscure & cachée, dont les actions n'ont rien eu de brillant & d'éclatant, dont le monde n'a point parlé. Ils étoient grands par leur sainteté : mais toute leur sainteté étoit renfermée en de petites choses ; & Dieu, dans la fidélité avec laquelle ils pratiquoient ces petites choses, leur faisoit trouver des trésors infinis de graces. Ils étoient grands par leur humilité ; & leur humilité les portoit toujours à choisir les derniers emplois, laissant aux autres les fonctions où il y avoit plus à paroître, & ne se jugeant pas capables d'y être appliqués. Enfin, notre perfection ne

demande point que nous fassions des choses extraordinaires & singuliéres. Dès-là qu'elles sont singuliéres & extraordinaires, elles sont rares, & les occasions n'en sont pas fréquentes : cependant notre perfection doit être en ce qui nous est plus habituel, en ce qui nous occupe plus souvent, en ce que nous avons continuellement dans les mains, en ce qui remplit les journées & les années de notre vie.

D'où il s'ensuit que c'est de nos actions les plus ordinaires que dépend la perfection où Dieu nous appelle. Car ce sont-là les actions propres de notre profession & de notre état ; & par conséquent ce sont celles que Dieu veut spécialement de nous, puisqu'il ne nous a attirés par sa grace dans cet état & cette profession, que pour y vivre & pour y agir selon l'ordre qui y est établi. Or il est certain d'ailleurs que ce qui fait notre sanctification, c'est la volonté de Dieu ; que c'est cette volonté de Dieu qui donne le prix à tout ce que nous faisons ; que sans cette volonté de Dieu, nos plus grandes actions ne sont rien, & qu'avec cette volonté de Dieu nos moindres actions ont un mérite très-relevé. Je dois donc conclure que je ne

ſerai parfait devant Dieu que par l'accompliſſement de mes devoirs les plus communs. Qu'a fait Jeſus-Chriſt pendant trente ans? Rien de remarquable dans l'eſtime du monde, & rien même que de vil aux yeux des hommes : mais parce qu'il faiſoit la volonté de ſon Pere;
Joan. 8. parce *qu'en toutes choſes*, ainſi qu'il le diſoit lui même, *il agiſſoit ſelon le gré de ſon Pere*, ces actions viles aux yeux des hommes, étoient l'objet des complaiſances de Dieu.

Quel fonds de conſolation pour nous! Il n'eſt point néceſſaire de chercher bien loin notre perfection ; elle eſt auprès de nous & dans nous. Je trouverai la mienne dans mes obligations & dans mes exercices de chaque jour. Une perfection hors de ces exercices, & qui n'iroit pas à m'acquitter de ces obligations, ſeroit pour moi une perfection mal entendue & mal réglée, que Dieu ne reconnoîtroit point, que le monde même réprouveroit, qui pourroit m'inſpirer de l'orgueil, & qui m'expoſeroit à mille défauts. Au lieu que cette perfection d'une vie commune eſt approuvée de Dieu & des hommes. Elle édifie, elle met la vertu en crédit, elle maintient la régle, elle n'enfle point,

ni n'est point sujette à la vanité. On la croit aisée, & elle l'est dans la spéculation ; mais pour en soutenir long-tems & constamment la pratique, qu'il y a de difficultés à vaincre, qu'il y a de violences à se faire, & par-là même aussi de récompenses à obtenir !

SECOND POINT. Notre perfection n'en demeure pas là ; mais à ces actions ordinaires sur quoi elle est fondée, elle doit ajoûter certaines circonstances & certaines conditions nécessairement requises. C'est-à-dire, qu'il ne suffit pas de faire ce qui est de notre état, de notre vocation, de notre emploi ; mais qu'il le faut bien faire : tellement qu'on puisse dire de nous, par proportion, ce qu'on disoit du Fils de Dieu : *Il a bien fait toutes choses.* Marc. c. 7.

Or bien faire toutes ses actions, c'est les faire avec exactitude, avec ferveur, avec persévérance. 1°. Avec exactitude : de sorte qu'on n'en omette aucune volontairement & par sa faute, & qu'on ne retranche pas même à une seule la moindre partie de ce qui lui est assigné. Cette exactitude regarde encore l'heure, le lieu, la maniére : car ne les pas faire au tems marqué, dans le lieu qui con-

vient, de la maniére qui est prescrite, ce sont autant d'imperfections qui en diminuent la valeur, puisque ce sont autant de transgressions de la volonté de Dieu, qui est ordonnée en tout, & qui s'étend à tout, sans oublier les plus petites particularités. 2°. Avec ferveur : ce n'est pas à dire avec goût, avec plaisir, avec une ardeur sensible. Quoique la ferveur soit communément accompagnée de ce goût, de ce plaisir, de cette ardeur, elle n'en est pas toutefois inséparable. On peut être très-fervent, & avoir un dégoût naturel pour ce que l'on fait ; y sentir de la répugnance, & n'y trouver que de la sécheresse & de la froideur. C'est même alors que la ferveur est beaucoup plus solide & plus méritoire, quand elle nous fait agir résoluement & délibérément, malgré ces répugnances & ces dégoûts, malgré ces froideurs & ces sécheresses. 3°. Avec persévérance : c'est par-dessus tout cette persévérance qui coûte ; & c'est ce qui faisoit dire à saint Bernard, parlant de la vie religieuse, qu'à n'en regarder que chaque exercice en particulier & en lui-même, elle n'est pas à beaucoup près si rigoureuse que le martyre ; mais qu'à les rassembler tous, & à considérer leur durée, il n'y a point,

ſelon la nature, de martyre plus inſoutenable. Auſſi voit-on aſſez de Religieux dans les Communautés, & même des Chrétiens dans le monde, fidéles à leurs pratiques & à leurs obligations en certains tems & à certains jours, où ils ſont plus touchés de Dieu : mais d'en trouver qui marchent toujours d'un pas égal, qui n'aient pas leurs viciſſitudes & leurs changemens, qui faſſent avec la même attention & la même aſſiduité le lendemain ce qu'ils ont fait le jour précédent, & qui ſur cela ne ſe relâchent, ni ne ſe démentent jamais juſques au dernier moment de leur vie, c'eſt une eſpéce de miracle.

Voilà donc les trois régles que je dois prendre pour me diriger dans la voie de ma perfection & dans la ſanctification de mes actions, exactitude, ferveur, perſévérance. Mais en même tems ne ſont-ce pas pour moi trois grands ſujets de m'humilier, & de déplorer toutes mes infidélités ? Il ne faudroit, pour me ſanctifier, que mes obſervances & ma régle : mais de combien d'omiſſions y ſuis-je coupable, de combien de lâchetés, d'inconſtances, de variations ! Dois-je m'étonner qu'avec tant de moyens de m'avancer, j'aie fait ſi peu de progrès ;

ou plutôt ne dois-je pas trembler du peu de progrès que j'ai fait avec des moyens si abondans & si présens de me perfectionner ?

TROISIÉME POINT. Ce n'est pas tout encore, mais il y a un dernier dégré de perfection que nous devons donner à nos actions, & qui en est comme l'ame & comme la vie : c'est de les faire par un esprit intérieur & par un principe de religion. Car tout le reste n'est que le corps de la sainteté, mais ce qui les vivifie, ce qui les anime & qui les consacre, c'est le motif qui nous conduit, & l'intention que nous nous proposons. Faire ces actions par humeur, par caprice, par inclination, par coutume, par respect humain, par ostentation, par intérêt, ce n'est pas les faire pour Dieu, ni en vûe de Dieu : & dès que Dieu n'y a point de part, quel compte nous en peut-il tenir, Psalm. 44. & comment peut-il les agréer ? *Tout le mérite de la fille du Roi lui vient*, avec la grace de Dieu, *du dedans & du fond de son cœur.* Quand donc je ferois les actions les plus héroïques, si Dieu n'en est pas la fin, & si je ne les fais pas pour lui plaire : comme il n'en tire nulle gloire, il les regarde d'un œil au moins indifférent &

je

je n'en puis retirer moi-même aucun fruit.

Vérité terrible, si je la médite bien. Car si je repasse sur toutes mes actions, & que je les examine au poids de cette balance, combien en trouverai-je sur quoi j'aie quelque sujet de compter? Il est vrai, j'agis à l'extérieur comme les autres; je vais à la priére, au travail, à mes occupations; j'assiste à tout, & je satisfais en apparence à tout: mais du reste, sans vûe de Dieu, sans retour vers Dieu; souvent avec une légéreté d'esprit & une dissipation qui m'ôte toute bonne pensée & tout bon sentiment; souvent par une certaine habitude que j'ai contractée avec le tems, & que je suis en aveugle; tout au plus par une certaine bienséance & une raison purement naturelle; quelquefois même par nécessité & par contrainte; d'autres fois, & peut-être en bien des rencontres, par une vaine complaisance & une envie secrette de me distinguer. Or tout cela, qu'est-ce devant Dieu, & n'est-ce pas de tout cela néanmoins que ma vie est composée? C'est-à-dire, que j'agis comme si je n'agissois pas; & que tout ce que je fais ne sert pas plus à ma perfection, que si je ne faisois rien.

D'autant plus malheureux & plus con-

damnable, qu'il n'y a pas une ſi petite action que je ne puiſſe rapporter à Dieu, & qui, rapportée à Dieu, n'eût ſon mérite auprès de Dieu. Car ce que Dieu conſidére dans nos actions, ce n'eſt pas tant la ſubſtance que l'eſprit ; & en cela nous devons reconnoître la ſageſſe & la douceur de ſa providence. Il ne nous a pas donné à tous les mêmes talens, & il ne nous a pas tous mis en état de vacquer aux mêmes emplois : mais parce qu'il nous appelle tous à la perfection, il a voulu que de toutes nos actions il n'y en eût point de ſi obſcure ni de ſi ſervile, qui ne pût être relevée par la droiture & la pureté de notre intention, & qui de la ſorte ne contribuât à nous élever nous-mêmes. De-là je dois bien gémir de me voir ſi pauvre & ſi dénué des dons ſpirituels, après qu'il m'a été ſi facile de m'enrichir, & de croître ſans ceſſe de vertus en vertus. Chaque action de ma vie me pouvoit profiter : mais que ſçai-je s'il y en a eu une ſeule que Dieu ait trouvée digne de lui, & qui m'ait été de quelque utilité pour l'avancement de mon ame ? Quelle perte que je dois regretter, mais qui m'engage encore plus à redoubler mes ſoins, & à réveiller tout mon zéle pour la réparer !



SECOND JOUR.

PREMIERE MÉDITATION.

Du Péché Mortel.

Scito & vide, quia malum eſt reliquiſſe te Dominum Deum tuum. *Jerem. c.* 18.

Sçachez & voyez, que c'eſt un mal d'avoir abandonné le Seigneur votre Dieu.

PREMIER POINT. IL eſt pour moi d'une abſolue néceſſité, de bien connoître ce que c'eſt que le péché mortel. Or ce n'eſt pas ſeulement le plus grand de tous les maux: mais à proprement parler, c'eſt le ſeul & unique mal, c'eſt le ſouverain mal; & ce qui acheve d'y mettre le comble, c'eſt le ſouverain mal de Dieu. C'eſt l'unique mal: car tous les autres maux hors le péché, ne ſont point abſolument des maux. Maladies, pauvreté, diſgraces, tout cela dans les vûes de Dieu, & ſi j'en fais l'uſage que Dieu

prétend, sont plutôt des biens. Le péché seul est un mal que Dieu n'a point fait, ni ne peut faire, parce que c'est un mal essentiel, un pur mal. C'est le souverain mal, comme Dieu est le souverain bien; & par cette raison, il doit être souverainement détesté, comme Dieu mérite d'être souverainement aimé. Voilà la mesure de la haine que je dois concevoir du péché mortel : le haïr autant que j'aime Dieu. S'il y avoit quelque chose dans le monde que j'aimasse autant que j'aime Dieu, dès-là je n'aimerois plus Dieu comme Dieu; & si je craignois quelqu'autre mal autant ou plus que le péché mortel, dès-là je ne le haïrois pas ni ne le fuirois pas, autant que je suis obligé de le haïr & de le fuir.

Mais ce qu'il m'importe par-dessus tout de comprendre, c'est que le péché mortel est le souverain mal de Dieu; parce que c'est un mépris formel de Dieu, une préférence actuelle & véritable de la créature à Dieu. Préférence qui consiste en ce que le pécheur se trouvant dans la nécessité, ou de renoncer à son plaisir, ou de perdre la grace de Dieu, aime mieux perdre la grace de Dieu, que de renoncer à ce plaisir criminel où sa passion le porte. Il ne laisse pas de sçavoir en spéculation, que Dieu est infiniment

au-dessus de tout être créé : mais c'est cela même qui le rend encore plus coupable, puisqu'il ne le sçait que pour outrager Dieu avec plus d'indignité, en lui préférant néanmoins dans la pratique une vile créature.

Après cela, je ne dois point m'étonner de quatre vérités aussi constantes, selon la foi, qu'elles sont effrayantes: 1. Que Dieu pour un seul péché d'orgueil, ait précipité du haut du ciel dans le fond de l'abîme, ses plus nobles créatures, qui sont les Anges : qu'il en ait fait des réprouvés & des démons ; que sans leur donner le tems de se repentir, il les ait livrés pour jamais à toutes les rigueurs de sa justice. Quel exemple ! & de cet exemple, quelle conséquence dois-je tirer ? S'il n'a pas épargné ses Anges, puis-je me promettre qu'il m'épargnera ? 2. Que pour une seule désobéissance Dieu ait chassé le premier homme du paradis terrestre ; qu'il lui ait ôté tous les priviléges de l'état d'innocence; qu'il l'ait condamné à la mort, lui & toute sa postérité ; qu'en punition de ce seul péché, nous naissions tous enfans de colère, & que sans autre péché que celui-là, nous soyons, comme enfans de colère, sujets à toutes les

calamités de cette vie, & même exclus du Royaume de Dieu. Quel châtiment! quelle vengeance! Toutefois les jugemens de Dieu sont équitables, & l'équité même. 3. Que pour expier cette désobéissance, il ait fallu que le Fils éternel de Dieu s'incarnât, s'humiliât, s'anéantît; parce qu'il n'y avoit que les humiliations d'un Dieu qui pussent réparer la gloire de Dieu, & compenser l'injure qui lui avoit été faite par le péché. 4. Que pour un péché qui se commet dans un moment, Dieu ait préparé une éternité de peines, & qu'entre ces peines éternelles & le péché, il y ait une juste proportion. Voilà ce que la foi m'enseigne. S'il y a eu jusques dans le christianisme des incrédules, qui n'ont pas voulu reconnoître ces vérités, c'est qu'ils n'ont point assez connu la malice du péché mortel, ni assez compris que ce péché est le souverain mal de Dieu. L'ai-je compris moi-même, autant que je le devois? Si cela étoit, aurois-je été jusques à présent si sensible aux autres maux, & peut-être si indifférent à l'égard de celui-ci?

SECOND POINT. Il ne m'est pas moins nécessaire de sçavoir & de bien

confidérer, que le péché mortel eſt le ſouverain mal de l'homme, parce qu'il prive l'homme de l'amitié de Dieu; parce qu'il fait un divorce entier entre l'homme & Dieu; parce qu'il rompt tous les liens qui attachoient l'homme à Dieu; parce qu'en ſéparant l'homme de Dieu, il lui ôte la vie la plus précieuſe, qui eſt la vie de la grace, & qu'il lui cauſe la plus funeſte mort, qui eſt la mort de l'ame. Car c'eſt pour cela qu'il eſt appellé mortel. Cette grace que le Juſte poſſédoit, étoit en lui le principe de la vie ſurnaturelle: du moment donc qu'il la perd, cette grace, il eſt mort devant Dieu, & ſelon Dieu.

De-là je ne dois point encore être ſurpris de deux autres vérités, qui ne ſont pas moins inconteſtables, ni moins terribles: 1. Que le péché mortel dépouille l'ame de tous les mérites qu'elle pouvoit avoir acquis, lorſqu'elle étoit dans l'état de la grace. Quand j'aurois amaſſé des tréſors immenſes de mérites pour le ciel, quand je ſerois auſſi ſaint que les Apôtres; ſi je viens à commettre un péché mortel, tout m'eſt enlevé. Ces mérites pourront revivre lorſque je rentrerai en grace avec Dieu. Juſques-là ils ſont perdus pour moi; & ſi je meurs dans cet état,

Dieu ne m'en tiendra jamais compte : pourquoi ? c'eſt que je ſuis alors ſon ennemi, & que de la part d'un ennemi il n'agrée rien, ni n'accepte rien. 2. Que les actions les plus vertueuſes & les plus ſaintes en elles-mêmes, faites dans l'état du péché mortel, ne ſont d'aucun prix devant Dieu, ni d'aucune valeur pour l'éternité bienheureuſe. Quand je paſſerois toutes les journées en priére, quand je ferois toutes les pénitences des plus auſtères Anachorétes, quand je pratiquerois toutes les œuvres de la piété & de la charité chrétienne; tout cela ce ſont des œuvres mortes, parce que je ſuis moi-même dans un état de mort ; ce ſont des œuvres ſtériles, dont je ne dois attendre nulle récompenſe. Quelque miſéricorde que Dieu puiſſe enſuite me faire, jamais ces œuvres mortes ne ſeront du nombre de celles qu'il couronnera dans la gloire. Sont-ce néanmoins des œuvres tout-à-fait inutiles ? non : car elles me ſont au contraire très-utiles pour ſortir de l'état du péché ; très-utiles pour me diſpoſer à retourner à Dieu ; très-utiles pour diſpoſer Dieu à m'accorder la grace de ma converſion. Mais du reſte, tant que le péché mortel n'eſt pas effacé, il eſt toujours vrai que je ne mérite rien en les prati-

quant, & qu'elles ne me donnent aucun droit à l'héritage céléste. Quelle pauvreté, quelle misère !

N'est-ce pas-là que j'en ai été réduit à certains tems de ma vie : & peut-être pendant des tems considérables ? N'est-ce pas là peut-être que j'en suis encore actuellement réduit ? Je n'en sçai rien ; car *qui sçait s'il est digne d'amour ou de haine?* Affreuse incertitude ! C'est un abîme où l'esprit se perd, & qu'on ne peut regarder avec les yeux de la foi, sans être saisi d'horreur. Du moins puis-je prendre dans la suite de justes mesures pour me rassurer là-dessus, autant qu'il est possible, & pour m'établir, par une vie pénitente & agissante, dans une solide & sainte confiance. *Eccles. c. 9.*

TROISIÉME POINT. Quelques avantages que j'aie dans l'état religieux, je n'y trouve point après tout de préservatif infaillible contre le péché mortel. Et comment y en trouverois-je ? Le premier Ange, & ceux qui l'ont suivi, n'en ont point trouvé dans le ciel. Le premier homme, malgré l'innocence où il avoit été créé, s'est perdu dans le paradis terrestre. Judas est devenu un Apostat dans la compagnie de Jesus-Christ. La maison

où je suis, eſt-elle plus ſainte que le ſacré collége des Apôtres, que le paradis terreſtre, que le ciel ? N'a-t-on pas vû arriver dans les Communautés les plus réguliéres, des chûtes très-ſcandaleuſes ? ne le voit-on pas encore ? Dieu le permet, & il a ſes raiſons pour le permettre.
1. Cor. c. 10. *Que celui qui croit ſe tenir ferme, prenne garde de tomber.*

Il y a même des péchés mortels, où l'on peut être dans la religion plus expoſé que dans le monde. Tels ſont, par exemple, les péchés qui bleſſent la charité ; parce que dans la religion les occaſions de ces péchés ſont d'autant plus fréquentes, que les objets ſont plus préſens. On y eſt plus à couvert de l'avarice & d'une certaine ambition ; mais on y eſt ſouvent plus ſujet aux murmures & aux diviſions. Or qu'importe par quels péchés on ſe damne, ſi l'on eſt en effet aſſez malheureux pour ſe damner ?

Ce qu'il y a de plus à obſerver, c'eſt que le péché mortel dans la profeſſion religieuſe, eſt beaucoup plus grief que dans le monde, parce qu'il ſuppoſe alors un état plus ſaint. Ce qui n'eſt que ſimple péché pour un Chrétien du ſiécle, eſt en bien des matiéres, ſacrilége pour un Religieux. Dois-je conclure de-là, qu'il eût

mieux valu demeurer dans le monde, que de m'engager dans la religion ? Je conclurois donc auſſi qu'il vaudroit mieux n'être pas Chrétien, parce que les péchés d'un Chrétien ſont plus puniſſables que ceux d'un payen. A Dieu ne plaiſe que je raiſonne de la ſorte ! Si la religion a ſes dangers, le monde en a bien d'autres, & de plus grands. Mais ce que je conclus, c'eſt de ne point préſumer de mon état ; c'eſt de me défier, non point de mon état, mais de moi-même dans mon état ; c'eſt, malgré toute la ſainteté de mon état, d'opérer, ſelon l'avis de l'Apotre, mon ſalut avec crainte & avec tremblement.

CONCLUSION. Achevez, mon Dieu, par votre grace, ce que vous avez commencé par votre miſéricorde. Vous m'avez appellé à vous, vous m'avez retiré du monde pour me garantir du péché : ne permettez pas qu'il me pourſuive juſque dans votre ſanctuaire, & qu'entre vos bras je ſuccombe à ſes attaques. Qu'elle malédiction ſur moi, ſi *dans la terre des Saints je commettois l'iniquité* ; & ſi parmi tant d'ames juſtes, je devenois un anathême ! *Iſai. c. 26.*

Ah ! Seigneur, vous voyez le fond

de mon ame, & je ne le vois pas comme vous. N'y a-t-il point dans mon cœur quelque poison secret, qui l'infecte & qui le corrompt? N'y a-t-il point quelque péché qui m'éloigne de vous, & qui vous éloigne de moi? Daignez me le découvrir, ô mon Dieu: il n'y a rien, pour le détruire, à quoi je ne sois résolu. Quand même j'aurois eu jusques à présent le bonheur de me défendre de ce fatal ennemi, & de me préserver de ses mortelles atteintes, j'ai toujours tout à craindre de ma foiblesse: mais, Seigneur, ma vigilance avec votre secours y suppléera. Elle me fera sans cesse recourir à vous. Elle me tiendra dans une attention continuelle sur moi-même. Elle me rendra circonspect dans toute ma conduite, & clairvoyant sur les moindres dangers, afin de me mettre ainsi plus en assurance contre la transgression de vos divins commandemens.



SECONDE MÉDITATION.

Du Péché Véniel.

Nolite contriſtare Spiritum Sanctum. *Epheſ. c. 4.*

Ne contriſtez pas le Saint-Eſprit.

PREMIER POINT. On compte communément pour rien le péché véniel ; mais ſi j'en avois bien conçû la nature, j'en jugerois tout autrement, & je prendrois tout un autre ſoin pour l'éviter.

Quelque véniel que je le ſuppoſe, c'eſt une offenſe de Dieu. Cela me ſuffit, ou me doit ſuffire. En y tombant, je déplais à Dieu. Non pas que je rompe abſolument avec Dieu ; mais je fais ce que je ſçai devoir cauſer entre Dieu & moi du refroidiſſement. Je n'éteinds pas dans moi le ſaint Eſprit, mais je le contriſte. Or dès que c'eſt une offenſe de Dieu, je dois donc le craindre plus que tous les maux temporels, qui ne s'adreſſent qu'à moi-même. Car le plus petit mal qui regarde Dieu, eſt infiniment au-deſſus de tout mal qui ne regarde que la créature.

Quelque véniel que je le ſuppoſe, il

n'y a point de raiſon imaginable pour laquelle il me puiſſe jamais être permis. Car s'il pouvoit m'être permis, dès-là il ceſſeroit d'être péché. Quand il s'agiroit de convertir & de ſauver tout le monde, Dieu ne voudroit pas que je fiſſe un menſonge, quoique léger, & juſques dans cette circonſtance il s'en tiendroit offenſé. Quand il s'agiroit de procurer à Dieu toute la gloire qui lui peut être procurée, Dieu ne veut point de cette gloire à une telle condition. Il veut que j'abandonne même le ſoin de ſa gloire, plutôt que de commettre le moindre péché.

Quelque véniel que je le ſuppoſe, il eſt de la foi, que jamais il n'entrera avec moi, ni moi avec lui dans le royau-
Apoc. c. 21. me des cieux : *Car rien de ſouillé ne ſera reçû ni n'aura place dans ce Royaume céleſte.* En vain je ſerois d'ailleurs comblé de mérites : avec tous mes mérites & avec toute la ſainteté que je pourrois avoir acquiſe, ſi mon ame ſortant de cette vie, porte encore la tache d'un péché véniel que je n'aie pas effacé par la pénitence, cela ſeul doit être un obſtacle à ma béatitude & à la poſſeſſion de Dieu. Il faut que mon ame, quoique juſte, quoique ſainte, quoique prédeſti-

née & digne de Dieu, demeure séparée de Dieu, jusqu'à ce que ce péché soit expié. Il faut qu'elle passe par le feu du purgatoire, & qu'elle y soit purifiée, avant que d'être admise dans le sein de Dieu. Et dès ce monde même, avec quelle sévérité Dieu n'a-t-il pas puni le péché véniel? Il fit périr presque tout un peuple pour une simple vanité de David; il fit tomber mort au pied de l'Arche un Lévite, pour l'avoir seulement touchée. Il est donc étrange que je commette si facilement un péché, qui m'expose à de si rigoureux châtimens. Mais ce qu'il y a mille fois encore de plus condamnable & de plus indigne, c'est qu'étant redevable de tout à Dieu, & qu'ayant tout reçû de Dieu, au lieu de la reconnoissance & de l'amour que je lui dois, je me laisse si aisément aller à un péché, dont il se tient blessé, & qui est en effet une injure pour lui.

SECOND POINT. Du moins si ces fautes vénielles que je commets, n'étoient pas si fréquentes, ni si nombreuses. Mais leur multitude est infinie, & c'est ce qui affligeoit David, & ce qui le jettoit dans une désolation extrême, quand il disoit à Dieu : *Je suis, Seigneur,* *Psalm. 39.*

tout environné de maux, & mes iniquités m'accablent jusqu'à ne pouvoir plus m'en tenir compte à moi-même, ni en faire le dénombrement. Elles se sont multipliées plus que les cheveux de ma tête, & la vûe que j'en ai, me fait tomber en défaillance. Voilà comment parloit ce saint Roi. Or dans une vie lâche & imparfaite comme la mienne, si j'entreprenois de supputer tous les péchés qui m'échappent, & si Dieu m'éclairoit là-dessus, où iroit cette multiplication ? Je ne les vois pas : mais n'est-ce pas assez que Dieu les voie ? N'est-ce pas assez que je sçache qu'ils sont sans nombre, pour en être pénétré de douleur, & comme inconsolable ?

Combien de péchés d'ignorance, causés par l'oubli de mes devoirs, par ma négligence à m'en instruire, par mon indocilité à souffrir qu'on m'en avertisse, par ma présomption à ne vouloir croire que moi-même ? Combien de péchés d'imprudence & d'inadvertance, causés par la dissipation de mon esprit, par la légéreté de mon humeur, par la liberté de ma langue, par la témérité de mes jugemens, par la malignité de mes soupçons ? Combien de péchés de fragilité & de foiblesse, causés par l'habitude

que je me ſuis faite de ne me contraindre en rien, de ne m'aſſujettir à aucune régle, de ſuivre en tout les mouvemens de la nature, de ne faire nulle violence à mes inclinations & à mon tempérament ?

Combien même de péchés commis par malice, avec réflexion & de deſſein formé contre tous les remords de ma conſcience, à toute occaſion & pour le plus foible ſujet, ſous ombre que ce ne ſont que des péchés véniels, & que Dieu n'y a pas attaché une peine éternelle ? En quoi je montre bien mon indifférence pour Dieu, & que je ne ſuis ſenſible qu'à mes propres intérêts. N'eſt-ce pas là ma vie la plus ordinaire ? Il eſt vrai qu'il n'eſt pas moralement poſſible en ce monde de ſe préſerver de tous les péchés véniels, & de n'en commettre aucun. Fatale néceſſité qui faiſoit gémir les Saints, qui leur faiſoit déſirer la mort, qui faiſoit dire à ſaint Paul : *Malheureux que je ſuis, qui me délivrera de ce corps dont le poids m'appéſantit ?* Mais il n'y a pas un ſeul de ces péchés en particulier que je ne puiſſe prévenir, & dont il ne ſoit en mon pouvoir de me garantir. Combien donc, ſi je voulois, & ſi je prenois plus garde à moi, en pourrois-je diminuer le nombre ? Hélas ! bien loin

Rom. c. 7.

de le diminuer, je l'augmente tous les jours.

Troisiéme Point. Quelles ſont les ſuites du péché véniel ? Plus déplorables que je ne me le ſuis peut-être jamais perſuadé. Il conduit au péché mortel, comme la maladie conduit à la mort. Par conſéquent ſi j'ai quelque zéle pour mon ame, je dois en uſer à l'égard du péché véniel, comme j'en uſe à l'égard d'une maladie, dont je ſuis menacé, ou dont je ſuis ſubitement attaqué. Que ne fais-je point pour l'arrêter dans ſon principe? Que ne fais-je point pour la guérir? Que ne fais-je point pour n'y pas retomber ? Elle peut aboutir à la mort : il ne m'en faut pas davantage pour y apporter les remédes les plus prompts, les plus efficaces, & même les plus violens. Pourquoi ne raiſonnai-je pas de la même ſorte, quand il s'agit d'un péché, qui de toutes les maladies de l'ame eſt la plus dangereuſe, & qui me diſpoſe à cette ſeconde mort, mille fois plus à craindre que la mort du corps ?

Et en effet, quiconque néglige le péché véniel, & beaucoup plus quiconque le mépriſe, tombera infailliblement dans le mortel. Oracle du Saint-Eſprit, qui

ne ſe vérifie que trop par l'expérience. C'eſt par le mépris du péché véniel qu'on perd inſenſiblement l'horreur du mortel. Au commencement le ſeul nom de péché mortel faiſoit frémir : peu à peu l'on s'y accoutume, & l'on s'y familiariſe. D'autant plus que du péché véniel au mortel il y a ſouvent peu de diſtance, & que l'intervalle entre l'un & l'autre eſt comme imperceptible. Car il n'y va pour l'ordinaire que du plus ou du moins : or entre ce plus & ce moins, il n'y a qu'un point qui décide de la vie ou de la mort. Quel riſque ne court-on pas alors, & n'eſt-on pas ſur le bord du précipice ?

De cette proximité même entre le péché véniel & le mortel, il arrive très-naturellement que l'on confond l'un avec l'autre. Combien de fois m'y ſuis-je trompé, & combien de fois ai-je eſtimé léger ce qui ne l'étoit pas ? Combien de fois m'aveuglant moi-même, & jugeant des choſes ſelon les déſirs de mon cœur, ai-je pris pour injuſtice vénielle ce qui peut-être étoit devant Dieu une iniquité griéve & mortelle ? Le diſcernement en étoit difficile ; & c'eſt pour cela qu'à l'égard même du péché véniel, je devois avoir une conſcience timorée. Je n'étois

pas assez éclairé, pour en faire un jugement exact; & voilà pourquoi je devois m'en défier & me précautionner.

Mais quand je serois assûré de mes lumiéres, puis-je ignorer que je suis foible, & la foiblesse même? Or le péché véniel & le mortel se touchant de si près, quelle présomption de me flatter, qu'étant foible au point que je sçai l'être, je m'en tiendrai précisément au véniel; que je ne passerai pas outre, & que je serai assez maître de mon cœur, pour lui prescrire telles bornes qu'il me plaira, surtout en certains péchés, où l'impression de la nature est si forte & si puissante? Il me faudroit, pour me soutenir en de pareilles conjonctures, des graces de Dieu toutes particuliéres : mais ne m'a-t-on pas cent fois averti qu'une punition de Dieu très-commune est de nous refuser, en conséquence d'un péché véniel, des graces spéciales qu'il nous avoit préparées, & avec lesquelles nous serions heureusement arrivés au terme du salut; au lieu que par la soustraction de ces graces, nous en venons à des égaremens & à des désordres par lesquels il nous éprouve. C'est ainsi que le péché véniel peut être, & est pour bien des ames la source de leur damnation.

CONCLUSION. Le reméde, ô mon Dieu, eſt de m'attacher non ſeulement à votre Loi, mais à toute la perfection de votre Loi. Plus je m'efforcerai de m'élever, moins je ſerai en danger de décheoir; & plus j'aſpirerai à ce qu'il y a de plus ſaint dans l'obſervation de mes devoirs, moins je ſerai en diſpoſition de les violer dans les points eſſentiels. Ce n'eſt pas, Seigneur, que malgré la réſolution que je prends en votre préſence & par votre grace, j'oſe me répondre de me maintenir devant vous dans une innocence entiére. Tant que je vivrai ſur la terre, il ne m'échappera que trop de fautes; & tant que je ſerai revêtu d'un corps mortel, je ne reſſentirai que trop les triſtes effets de la condition humaine. Mais au moins en me propoſant d'aller toujours au-delà de mes obligations, me mettrai-je plus en état de n'y pas manquer dans des matiéres importantes; & en travaillant à me ſanctifier, ſerai-je plus hors de l'occaſion & du péril de me pervertir.

Donnez-moi, mon Dieu, donnez-moi cette conſcience tendre & délicate, qui s'effraie de l'ombre même du péché. Formez en moi, ou m'aidez à y former

cette conſcience étroite & ſévère, qui ne ſe permet rien, ni ne ſe pardonne rien. C'eſt cette inflexible rigueur pour moi-même, qui fera ma ſûreté. Il m'en coûtera ; il faudra me retrancher bien des choſes où le penchant me porteroit, & m'interdire bien des ſatisfactions qui ſemblent même aſſez innocentes. Il faudra en bien des rencontres ſoumettre mon eſprit, étouffer les ſentimens de mon cœur, péſer mes paroles, captiver mes yeux, mortifier mes ſens : mais, Seigneur, puis-je acheter trop cher le double avantage, & de vous moins offenſer, & de mieux garder mon ame ? Le bonheur de vous plaire, la paix de ma conſcience, l'un & l'autre me dédommagera de tout, ô mon Dieu, & me tiendra lieu de tout.



TROISIÉME MÉDITATION.

Du Péché de ſcandale, ou du mauvais Exemple.

Neceſſe eſt ut veniant ſcandala. *Matth. c. 18.*

C'eſt un mal inévitable, qu'il arrive des ſcandales.

PREMIER POINT. CE que nous appellons ſcandale, n'eſt que le mauvais exemple ; ou du moins, tout mauvais exemple eſt un véritable ſcandale. Or il ne faut point ſe flatter dans l'état religieux : on y voit de mauvais exemples, comme on y en voit de bons ; & il n'y a point de Communauté ſi réguliére, où il ne ſe trouve des ames imparfaites qui ſcandaliſent les autres ; comme il n'y en a guère de ſi déréglées, où Dieu ne conſerve de ſaintes ames qui travaillent à maintenir l'ordre, & qui empêchent que le ſcandale, par une malheureuſe preſcription, ne prenne le deſſus, & ne prévale.

Auſſi le Sauveur du monde nous a fait entendre qu'il étoit néceſſaire qu'il arrivât des ſcandales ; c'eſt-à-dire, qu'il n'étoit pas moralement poſſible que

les hommes étant si différens les uns des autres, soit dans leurs sentimens, soit dans leurs mœurs, il n'y en eût en toute assemblée, qui par le relâchement & le désordre de leur conduite, devinssent pour ceux avec qui ils ont à converser & à agir, des sujets & des occasions de chûte. Et cela même est encore plus vrai à l'égard des maisons religieuses, parce qu'on y a beaucoup plus de rapport ensemble; & que tout ce qui s'y passe, frappe de plus près & beaucoup plus fréquemment la vûe. S'il y a donc jusques dans la Religion des écueils à craindre, on peut dire qu'un des plus dangereux & des plus ordinaires, ce sont ces scandales domestiques & ces exemples qu'on a sans cesse sous les yeux & devant soi. Il est très-difficile de s'en defendre; & pour y résister, il faut une vertu bien pure & bien à l'épreuve.

Ai-je eû sur ce point jusques à présent toute l'attention & toute la circonspection que je devois avoir? Ai-je pris garde à ne rien dire & à ne rien faire qui pût être nuisible aux personnes qui m'entendoient, ou qui étoient témoins de mes actions? Combien dans les rencontres ai-je débité de maximes, ai-je donné

donné de conſeils, ai je inſpiré de ſentimens, ai-je approuvé de procédés contraires à l'eſprit religieux & au devoir? Combien ai-je montré d'indocilité, ai-je témoigné de mépris, ai-je fait de murmures ou de railleries malignes, ſur des choſes qui n'alloient qu'au bien & qu'à entretenir la régle? C'étoient autant de ſcandales que j'ai dû me reprocher; & combien y en a-t-il d'autres dont je ne me ſuis jamais fait de ſcrupule, & dont je n'ai jamais penſé à m'accuſer? J'ai déclaré mes péchés: mais combien y en avoit-il où la circonſtance du ſcandale & du mauvais exemple étoit jointe, ſans que j'en aie rien dit? Peut-être ne la connoiſſois-je pas, ou n'y faiſois-je nulle réflexion: mais mon ignorance ou mon oubli étoient-ils excuſables? C'eſt ſur quoi je dois m'écrier avec le Prophéte: *Lavez-moi, mon Dieu, purifiez-moi de mes péchés ſecrets & cachés. Pardonnez-moi, non-ſeulement ceux que j'ai commis, mais ceux que j'ai fait commettre.* *Pſalm. c. 18.*

SECOND POINT. *Malheur à celui qui donne le ſcandale.* *Matth. c. 18.* Cette malédiction eſt ſortie de la bouche même de Jeſus-Chriſt: c'eſt un anathême divin. Et il faut bien que le ſcandale ſoit un grand

Ibid. mal, puiſqu'il *vaudroit mieux pour un homme, qu'il fût précipité au fond de la mer, que de ſcandaliſer le plus petit de ſes freres.* Maxime générale, & propoſition univerſelle, dont perſonne n'eſt excepté. Car il n'y a perſonne qui ne doive l'e-
Matth. c. 5. xemple au prochain : *Que votre lumiere luiſe aux yeux de tout le monde, afin que ceux qui verront vos bonnes œuvres, en rendent gloire à Dieu.*

Ainſi, malheur à moi en particulier, ſi je ſuis l'auteur de quelque ſcandale dans la Communauté où je vis ! Car je la prive, autant qu'il eſt en moi, d'un des plus ſolides avantages de la profeſſion religieuſe, qui eſt l'édification mutuelle, & l'émulation du bon exemple. Je fais plus encore, puiſqu'au lieu de contribuer à la régularité & à l'obſervance, j'y deviens un obſtacle, & que ſouvent je ſuis cauſe, par mon exemple, que des abus s'introduiſent, que d'utiles & d'anciennes pratiques s'aboliſſent peu à peu, que la diſcipline ſe relâche, & que des régles qui étoient auparavant en vigueur, ne s'obſervent plus, ou ne s'obſervent que fort imparfaitement. N'eſt-ce pas de-là qu'eſt venue la ruine ſpirituelle & la décadence de tant de ſociétés très-ſaintes dans leur premiere inſtitution ?

Que si le mal ne s'étend pas toujours si loin, du moins il n'y a que trop d'esprits faciles, & déja mal disposés, que mon exemple ne manque pas d'entraîner. Or malheur à moi encore une fois, parce que je serai responsable à Dieu de tout cela, & qu'il m'en demandera compte. Quel trésor de colère, & quel poids dont je dois craindre d'être accablé ! Malheur à moi, qui, par mon expérience & par mon âge, devrois être un modéle pour ceux qui sont moins avancés ; à moi qui par le rang que je tiens, par l'autorité, le crédit, les talens que j'ai reçûs de Dieu, par la créance que les autres ont en moi, devrois leur servir de guide & les conduire, & qui ne sers qu'à les égarer ? Il ne faut qu'un religieux de ce caractère pour perdre toute une maison.

Mais par-dessus tout, malheur à moi, si c'est par moi que commencent à s'établir certains usages, certains priviléges & certaines dispenses, où la raison de la commodité, de la sensualité, de l'amour propre a beaucoup plus de part que celle d'une vraie nécessité ! Autrefois toutes ces choses étoient inconnues, & peut-être sans moi n'y eût-on jamais pensé. C'est à moi de voir ce que j'au-

rai à dire, quand Dieu m'en représentera toutes les suites, & qu'il me chargera de tous les dommages que la religion en aura soufferts. Les prétextes dont je m'appuie, peuvent tromper les Supérieurs qui me gouvernent, & me tromper moi même : mais on ne trompe point Dieu.

TROISIÉME POINT. Comme il y a un scandale donné, il y a un scandale reçû ; & malheur aussi à celui qui le reçoit & qui le prend. Car il le faut rejetter, & ce n'est point une excuse légitime auprès de Dieu que le mauvais exemple qu'on a eu & qu'on a suivi. Ce fut l'exemple du premier Ange qui engagea les autres dans son apostasie, & ils n'en ont pas moins été réprouvés. Il est vrai qu'un mauvais exemple est une tentation, & une des plus fortes tentations : mais ce n'est point une tentation audessus de nos forces ; & puisque nous la pouvons vaincre, c'est un péché que d'y succomber.

Il ne suffit donc pas pour moi, que je m'étudie à ne donner aucun scandale : mais il y a des régles que Dieu me prescrit contre les scandales qu'on me donne, & contre les mauvais exemples

que j'apperçois autour de moi. 1. Je ne dois point m'en troubler : je puis bien m'en affliger & en gémir ; mais mon zéle n'en doit point être refroidi, ni ma piété ébranlée. Car il n'y a rien là que Jesus-Christ ne nous ait prédit, ni rien par conséquent qui me doive surprendre. 2. Je dois même en profiter, regardant ces scandales & ces mauvais exemples dont j'ai à me garantir, commes des épreuves de ma fidélité, & des occasions de témoigner à Dieu mon attachement inviolable. C'est dans l'occasion qu'on se fait bien connoître, & qu'on apprend à se bien connoître soi-même. 3. Je dois m'en éloigner, c'est-à-dire, que je dois, autant que je le puis, m'éloigner des personnes, dont je prévois que la société me seroit dommageable. Et il n'y a point à considérer si ce sont des personnes d'esprit & de mérite, ni si ce sont de mes amis : il faudroit même alors, selon l'Evangile, renoncer à mon pere & à ma mere. Cela ne m'exempte pas de les honorer, de les aimer en Dieu, de leur rendre service, & de les aider dans le besoin ; mais du reste point de liaison ni de communication particuliere. 4. Je dois m'y opposer prudemment, mais fortement :

avec modeſtie, mais avec ardeur ; avec charité, mais avec un ſaint mépris de tous les reſpects humains : tenant ferme pour la régle, & ne m'en départant jamais, quand même, ce que Dieu ne permettra pas, il n'y auroit que moi à la garder. 5. Enfin, je dois en tirer ſujet de m'humilier devant Dieu : reconnoiſſant que de moi-même je ne ſuis que foibleſſe & qu'imperfection, & que ſans la grace divine je ſerois pire que tous les autres.

CONCLUSION. Quelle miſère, mon Dieu ! & faut-il donc qu'après avoir quitté le monde pour nous préſerver de ſes piéges, nous en trouvions juſques dans votre maiſon ? Ce n'eſt qu'à nous-mêmes que nous devons nous en prendre. La religion eſt ſainte, mais nous ne répondons pas toujours à ſa ſainteté. Faites par avance, Seigneur, ou plutôt aidez-nous à faire dès maintenant ce que feront vos Anges dans votre jugement dernier, lorſque vous les envoyerez pour enlever de votre Royaume tous les ſcandales. Votre Royaume ſur la terre, ce ſont particuliérement les Communautés religieuſes. N'y aurois-je été admis, & n'aurois-je place parmi votre peuple

choisi, que pour le détourner de votre service par mes exemples & pour rallentir sa ferveur? Ne serois-je entré dans un état si parfait, que pour m'y rendre plus coupable, & par moi-même, & par ceux que vous y avez appellés avec moi! Ah! mon Dieu, j'ai bien assez de mes propres péchés, sans y ajoûter les péchés d'autrui.

Mais que seroit-ce encore, Seigneur, si dans le saint asyle où vous m'avez retiré, je venois d'ailleurs à me perdre par la contagion de certains exemples que j'y puis avoir? Que seroit-ce, si par une lâche condescendance, je me laissois emporter & séduire à ces exemples, si je les imitois & je m'y conformois, au lieu de ne me conformer qu'à vos ordres & à vos adorables volontés? Ma régle, ô mon Dieu, ma régle seule & telle que vous me l'avez imposée; ma régle dans toute sa pureté, dans toute sa force & toute sa sévérité, voilà la route où je marcherai, voilà le conseil que j'écouterai, voilà l'oracle que je consulterai & par qui je me conduirai. Quiconque me portera là, volontiers je m'unirai à lui & je le suivrai, parce qu'il me portera à vous. Mais quiconque aussi me détacheroit de là,

me détacheroit de vous, Seigneur; sans balancer un moment, je me séparerai de lui, parce que je ne veux jamais pour qui que ce soit, ni en quoi que ce soit, me séparer de mon Dieu.



CONSIDERATION.

Sur l'Oraison Mentale.

CE qu'il y a particuliérement à considérer sur l'Oraison mentale ou sur la pratique de la méditation, se réduit à trois points, qui sont, ses avantages infinis & son importance, les défauts les plus communs qui en arrêtent le fruit, & les vains prétextes qui détournent de ce saint exercice & qui le font négliger.

PREMIER POINT. Avantages & importance de l'Oraison mentale. Le juste vit de la foi, & nous ne nous sanctifions, qu'autant que nous sommes remplis & touchés des maximes de l'Evangile & des grandes vérités du Christianisme. Principe si universellement reconnu, que les gens du monde conviennent eux-mêmes, qu'ils agiroient tout autrement qu'ils ne font, & qu'ils ne s'abandonneroient pas à tant de désordres, s'ils avoient plus de foi, ou s'ils étoient plus pénétrés de ce que la foi leur enseigne. Examinons la chose à fond & reconnoissons-la telle qu'elle est,

nous trouverons que ce manque de foi, d'une foi vive & animée, n'eſt pas ſeulement la ſource des déréglemens qu'on voit dans le monde, mais des relâchemens qui ſe gliſſent dans la vie religieuſe. Ce n'eſt pas qu'on ne croie; mais on n'a pas une certaine conviction, une certaine vûe qui frappe, & qui rend les objets preſque auſſi ſenſibles que s'ils étoient préſens.

Or voilà ce qui s'acquiert par l'oraiſon. A force de ſe tracer dans l'eſprit les vérités de la foi; de méditer les perfections & les grandeurs de Dieu, ſes miſéricordes & ſes vengeances, ſes récompenſes & ſes châtimens; de conſidérer par ordre & dans une méthode ſuivie, tous les myſtères de Jeſus-Chriſt, ſa doctrine, ſa loi, ſa morale, ſes exemples, de tirer de-là d'utiles leçons & des régles de conduite: toutes ces idées s'impriment profondément dans l'ame. On les porte par-tout, & l'on en a par-tout la mémoire prompte & récente. On apprend ce qu'on doit à Dieu, ce qu'on doit au prochain, ce qu'on ſe doit à ſoi-même. On prend des penſées ſupérieures à celles dont on s'étoit laiſſé prévenir, & l'on découvre ſes erreurs, ſes illuſions, ſes faux jugemens. Ce que l'oraiſon

fur cela n'a fait un jour qu'ébaucher, elle le perfectionne dans un autre & l'achéve. La grace foutient tout, & répand fes lumiéres avec d'autant plus d'abondance, que l'oraifon eft plus fréquente & plus conftante : de forte que les vérités auparavant les plus obfcures, & qu'on avoit plus de peine à concevoir, fe repréfentent en certains momens avec une telle clarté, qu'il femble qu'on en ait la connoiffance la plus parfaite, & une efpéce d'évidence.

Ce n'eft pas affez ; car la liaifon étant auffi utile qu'elle l'eft entre l'efprit & le cœur, ces vérités, ou plutôt l'impreffion de ces vérités paffe de l'un à l'autre. Le cœur s'enflamme, & comme difoit de lui-même le Roi Prophéte, *le feu s'allume dans la méditation.* On s'éléve à Dieu, on s'affectionne à fes devoirs, on fe reproche fes infidélités, on prend des mefures pour l'avenir, & l'on fort de l'oraifon tout renouvellé & tout changé. C'eft par où les Saints font parvenus à une fi haute perfection, & c'eft là le chemin qu'ils ont tracé à tous les difciples qu'ils formoient & qui afpiroient à la fainteté. Auffi tous les Inftituteurs des Ordres religieux, y ont-ils fpécialement recommandé & expreffé-

Pfalm. 38.

ment établi la pratique de l'oraiſon. Ils avoient du reſte des vûes différentes, & ils étoient diverſement inſpirés, pour compoſer cette admirable variété de réglemens & d'obſervances, qui fait un des plus beaux ornemens de l'Egliſe : mais ſur le point de l'oraiſon & de ſa néceſſité, ils ſe ſont tous accordés & n'ont tous eu qu'un même eſprit.

Et l'on peut dire en effet, qu'il eſt comme impoſſible qu'une ame ſe dérange, lorſqu'elle eſt aſſidue à l'oraiſon : ou ſi quelquefois Dieu permet qu'elle s'oublie, l'oraiſon eſt pour elle une reſſource immanquable. Mais d'où vient le déſordre de pluſieurs perſonnes, même religieuſes, & par où commencent-elles à ſe dérégler, juſqu'à tomber dans des égaremens pitoyables & ſcandaleux? C'eſt en quittant l'oraiſon. Par-là elles s'éloignent de Dieu, & perdent tout ſentiment de piété. Par-là elles ſe réduiſent dans une ſécchereſſe, dans une froideur & une indifférence mortelle. Par-là elles ſe privent des plus ſolides conſolations, qui ſont les conſolations intérieures, & ſe dégoûtent ainſi de leur état. Par-là elles demeurent livrées à toutes leurs paſſions, & à toutes les attaques de l'ennemi; & l'on n'a

vû que par trop d'épreuves où tout cela aboutit, & quelle en est la fin malheureuse.

SECOND POINT. Défauts plus communs qui arrêtent le fruit de l'oraison. Premiérement, on y va sans préparation, contre la parole du Saint Esprit : *Préparez votre ame avant la priére, & ne soyez pas comme un homme qui tente Dieu.* *Ecclef. c. 18.* C'est demander à Dieu qu'il change la conduite ordinaire de sa providence, & par conséquent qu'il fasse un miracle en notre faveur, que d'attendre de lui qu'il se communique à nous dans la méditation, lorsque nous ne prenons nul soin de nous y disposer. Or il y a une préparation éloignée, & une préparation prochaine. La préparation éloignée, c'est dans l'usage de la vie un recueillement habituel, & l'esprit de retraite, autant qu'il peut s'accorder avec notre condition & la situation présente où nous sommes. La préparation prochaine, c'est ce qui se fait quelque-tems avant l'oraison, ou au tems qu'on la commence : par exemple, prévoir la matiére dont on doit s'occuper, l'arranger & la diviser, se mettre en la présence de Dieu, invoquer le Saint Esprit, se rappeller à soi même

& se dégager de toutes les pensées qui pourroient nous distraire. Il y en a qui récitent pour cela quelques courtes priéres, & chacun peut suivre là-dessus ce que sa dévotion particuliére lui inspire : mais en général, il n'y a guère de fond à faire sur l'oraison, si nous n'y apportons de notre part les dispositions convenables.

Secondement, on y va sans nulle vûe & nul dessein d'en profiter. Pourvû qu'on ait rempli l'heure marquée, qu'on se soit assemblé avec la Communauté, & qu'on y ait été présent, beaucoup plus de corps que d'esprit ; qu'on ait même fait quelques réflexions assez légères, & produit quelques actes qui ne tendent à rien, on est content. Mais *la sagesse*, cette sagesse céleste, qui nous sanctifie, *ne se*
Eccles. *découvre qu'à ceux qui la désirent, & qui*
c. 4. *la cherchent.*

Troisiémement, on se met à l'oraison sans se proposer aucun sujet, & l'on se laisse conduire, dit-on, à l'Esprit de Dieu. Mais cet Esprit toujours réglé & mesuré dans ses divines opérations, n'agit point au hazard. S'il y a des ames qu'il transporte tout-à-coup, c'est une grace sur laquelle on ne doit pas compter. Cette grace même, ces ames ne l'ont communément obtenue, qu'après s'être long-

tems exercées dans les ſujets les plus ordinaires. Qu'arrive-t-il donc ? C'eſt que l'imagination n'ayant rien qui la fixe, elle s'égare ſans ceſſe ; & que l'eſprit embraſſant tout, il ſe trouve à la fin tout auſſi vuide qu'il l'étoit d'abord.

En quatriéme lieu, ſi l'on choiſit quelque ſujet, on donne dans un autre écueil, qui eſt de vouloir porter trop haut ſon premier vol, & de ne s'attacher dès les commencemens qu'à certains ſujets plus ſublimes & plus relevés. Il y a là ſouvent beaucoup d'orgueil & de préſomption ; du moins il y a bien de l'illuſion. On ſe repaît de belles ſpéculations, mais dont on voit peu d'effet dans la pratique. Quand il plaît à Dieu de nous ravir, comme ſaint Paul, au troiſiéme ciel, ſuivons le mouvement de ſa grace ; mais de nous-mêmes marchons pas à pas, & prenons les routes les plus battues : ce ſont les plus ſûres. La bonne oraiſon eſt celle qui nous rend plus réguliers, plus humbles, plus charitables, plus patiens, plus mortifiés.

En cinquiéme lieu, dans les ſujets du reſte les plus propres & les plus ſolides, on s'arrête trop aux raiſonnemens, & l'on ne s'entretient point aſſez dans les affections & les ſentimens. Il eſt néceſ-

faire avant toutes choses de convaincre l'esprit ; mais il est encore plus important d'exciter ensuite le cœur & de l'émouvoir. Car c'est dans le cœur que se forment les résolutions, & c'est par les résolutions qu'on passe à l'action.

En sixiéme lieu, à l'égard même de ces résolutions, il y a une erreur d'autant plus dangereuse qu'elle est plus subtile & plus spécieuse. C'est de s'en tenir à des propositions universelles & indéterminées, au lieu de descendre au détail de notre vie & à certains points essentiels, qui nous regardent personnellement, & qui demandent actuellement notre attention. Ce détail est d'une extrême utilité ; & si l'on y entroit, on ne manqueroit pas si-tôt de matiére dans l'oraison, & l'on auroit chaque fois un grand champ à parcourir.

En septiéme & dernier lieu, le défaut capital que nous avons à corriger dans l'exercice de l'oraison, & le principal obstacle au fruit que nous en pouvons retirer, c'est un fonds de paresse naturelle & de négligence à quoi l'on se livre & qu'on ne s'efforce point de vaincre. Pour faire oraison, il faut s'appliquer, & toute application coûte : or c'est justement ce qu'on ne veut point. On voudroit qu'il

n'en coûtât, ni violence, ni combat, ni travail, pour se recueillir, pour s'animer, pour se réveiller de l'assoupissement & de la langueur où l'on est. Jacob n'obtint la bénédiction de l'Ange, qu'après avoir lutté contre lui pendant une nuit entiére; & en vain espérons-nous que Dieu bénisse notre oraison, tandis que nous y demeurons dans une nonchalance & une oisiveté volontaire.

TROISIÉME POINT. Faux prétextes qui détournent de l'exercice de l'oraison. Les uns alléguent pour excuse qu'ils ont trop d'affaires, & qu'ils n'ont pas le tems de s'adonner à l'oraison; les autres, qu'ils y sont trop distraits, & qu'ils ne peuvent retenir la vivacité de leur esprit; d'autres, qu'ils s'y trouvent en de continuelles aridités, & qu'ils tarissent dans un instant; plusieurs, qu'ils s'y ennuient, & que cet ennui les en dégoûte; enfin quelques-uns, que l'oraison est trop difficile pour eux, & qu'ils ne s'en jugent pas capables. Voilà ce que disent la plûpart des gens du monde, & ce qu'on entend même dire à des personnes religieuses. Mais si l'on étoit de bonne foi avec soi-même, & qu'on ne cherchât point à se tromper, on recon-

noîtroit bien-tôt la vanité de ces prétextes dont on s'autorise pour se dispenser de l'oraison.

Et d'abord, bien loin que la multitude des affaires soit là-dessus une dispense légitime, c'est au contraire ce qui nous impose une obligation plus étroite de rentrer de tems en tems en nous-mêmes, & de nous servir de l'oraison comme d'un préservatif contre nos fréquentes occupations & contre la dissipation qu'elles peuvent causer. Plus les Saints étoient chargés de soins, & même de soins tout spirituels, plus ils pensoient devoir s'attacher à l'oraison. Ils sçavoient en trouver le tems. Qui nous empêche de le trouver aussi-bien qu'eux? De plus, il n'est point d'esprit si vif & si distrait, qui ne puisse faire quelque réflexion. On en fait tant d'inutiles & de nuisibles, pourquoi n'en feroit-on pas de sérieuses & de salutaires? Il est vrai que les uns ont sur cela plus de peine que les autres; mais il n'y auroit qu'à la vouloir prendre, cette peine, & qu'à sçavoir un peu se surmonter & se contraindre. D'ailleurs, malgré toutes les distractions, l'oraison nous sera toujours utile, dès que ce ne sera pas des distractions volontaires, & que nous ferons effort pour

les rejetter. Nous aurons devant Dieu le mérite de les avoir combattues, & il nous restera toujours quelque teinture des saintes vérités que nous aurons tâché de méditer.

Il en est de même des sécheresses & des aridités. Ne manquons à rien de tout ce qui dépend de nous, & confions-nous en Dieu. C'est de cette sorte qu'il éprouve notre fidélité & notre constance. Si nous nous rebutons, nous perdons tout: mais si nous persévérons dans la priere, il a ses momens pour nous écouter, & pour nous dédommager. Quoi qu'il en soit, humilions-nous en la présence du Seigneur, & imitons ce saint solitaire, dont toute l'oraison consistoit à redire sans cesse ces courtes paroles : *Vous qui m'avez créé, ayez pitié de moi.* Ce ne sera point-là un tems perdu. Ajoûtez que c'est une œuvre de mortification fort agréable à Dieu, que d'accepter en esprit de pénitence, & de soûtenir l'ennui & le dégoût que donne quelquefois l'oraison. Jesus-Christ, la veille de sa Passion, pria sans goût, & même dans une désolation entiere : unissons-nous à lui; & quand notre oraison ne nous seroit bonne alors qu'à pratiquer la patience, & toutes les vertus que la patience renferme, cela seul ne

feroit pas un petit gain pour nous, & nous devrions l'eſtimer comme un profit très-conſidérable.

Enfin, il ne faut point nous former une idée ſi parfaite de l'oraiſon, que nous déſeſpérions d'y atteindre. Elle eſt à la portée de tout le monde, & la ſcience humaine n'y eſt pas d'un grand ſecours. Car il ne s'agit point de diſcourir beaucoup; mais avec une ſeule penſée & une penſée très-commune, l'ame la plus ſimple peut ſe porter à Dieu de la maniere la plus affectueuſe & la plus ardente. Or c'eſt cette union intérieure de l'ame avec Dieu, qui fait toute l'excellence & tout le prix de l'oraiſon. Il n'eſt queſtion que d'une bonne volonté. Apportons-là au pied de l'oratoire, & tout nous deviendra pratiquable & profitable.



TROISIÉME JOUR.

PREMIERE MÉDITATION.

De la Tiédeur dans le ſervice de Dieu.

Quia tepidus es, incipiam te evomere. *Apoc. c. 3.*

Parce que vous êtes tiéde, je vais commencer à vous rejetter.

PREMIER POINT. EN peu de paroles ſaint Bernard décrit admirablement l'état de tiédeur. *Il n'y a guère de Communautés religieuſes, où l'on ne trouve des ames lâches & languiſſantes, qui portent le joug de la Religion, mais qui le portent de mauvaiſe grace ; qui tâchent, autant qu'elles peuvent, ou de le ſecouer, ou d'en diminuer la charge ; qui ont ſans ceſſe beſoin d'aiguillon pour les piquer, & de correction pour les redreſſer ; qui s'abandonnent à la vaine joie, qui ſe laiſſent* *Bern.*

abattre à la triſteſſe : dont la componction dure peu, dont la converſation eſt toute mondaine. Qui n'ont que des penſées charnelles & animales ; c'eſt-à-dire, qui ne penſent qu'à elles-mêmes & à leurs commodités, qu'à ce qui peut leur plaire, & les contenter. *Qui obéïſſent ſans vertu, qui prient ſans attention, qui parlent ſans circonſpection, qui liſent, ſans en tirer aucun fruit pour leur édification.* On voyoit dès le tems de ſaint Bernard des Religieux de ce caractère : mais auſſi dès-lors comment les regardoit-on ? comme des Religieux de nom, ſans l'être d'effet. Voilà le portrait qu'en faiſoit ce grand Saint : n'eſt-ce pas le mien ? Du moins eſt-ce à moi d'en bien conſidérer tous les traits, & d'examiner ſi je ne dois pas m'y reconnoître.

Or le déſordre & le danger de cette tiédeur ſpirituelle, conſiſte en ce que les tiédes ne ſont pas même touchés de leur état. Ils ne s'eſtiment pas grands pécheurs : 1°. Parce qu'au lieu de penſer au mal qu'ils font & au bien qu'ils devroient faire, & qu'ils ne font pas, ils ne penſent communément qu'au mal qu'ils ne font pas, & au peu de bien qu'ils font : 2°. Parce qu'au lieu de ſe comparer avec ceux qui dans la Religion

ſont plus fervens, plus réguliers qu'eux, ils ne ſe comparent qu'avec d'autres qui le paroiſſent moins ; 3°. Parce que dans cette comparaiſon qui les flatte, & qui les trompe, ils ſe diſent avec la même confiance que le Phariſien, qu'ils n'ont pas tels & tels défauts de celui-ci & de celui-là. D'où il arrive qu'en ſervant Dieu très-lâchement, ils ſe rendent encore des témoignages avantageux d'eux-mêmes, comme s'ils accompliſſoient toute juſtice.

Etat bien funeſte, puiſque ſelon la parole du Saint-Eſprit, un état encore plus mauvais, (c'eſt celui du péché,) lui ſeroit néanmoins préférable. En effet, il eût mieux valu pour certaines ames qu'elles fuſſent tombées dans un péché groſſier & grief, que dans cette vie tiéde & relâchée. Car elles n'auroient pas long-tems ſoutenu les remords de ce péché. Ce péché, en les humiliant, & en les effrayant par ſon énormité, les eût bientôt forcées à ſe convertir ; au lieu qu'elles ne ſe font aucun reproche, ni aucun ſcrupule de leur tiédeur. C'eſt de-là que tous les Maîtres de la vie chrétienne & religieuſe ont conclu qu'il étoit plus difficile de ſortir de l'état de tiédeur, que de l'état du vice & du libertinage.

Et entre les autres, Caffien témoigne qu'il avoit vû un grand nombre de mondains devenir par leur converfion des hommes fervens & fpirituels : mais qu'il n'avoit jamais vû le même changement dans des Religieux tiédes. Cette expérience ne doit-elle pas me faire trembler ?

Etat encore d'autant plus à craindre, qu'il nous rend le joug du Seigneur plus péfant. Tandis que l'ame fervente le porte avec une fainte allégreffe, parce que l'onction de la grace lui adoucit tout ; l'ame tiéde en fent au contraire tout le poids, & n'y éprouve que de la peine. Châtiment vifible de Dieu, qui dès ce monde punit la tiédeur par la tiédeur même. Mais il ne s'en tient pas-là, & felon qu'il s'en explique lui-même, la tiédeur lui devient fi infupportable, qu'elle le provoque à une efpéce de vomiffement, dont la feule idée fait horreur. Il ne rejette pas encore abfolument une ame tiéde, mais il *commence à la rejetter*, en s'éloignant d'elle. Cette tiédeur eft donc un commencement de réprobation, & que me faut-il davantage pour travailler à m'en retirer ? Attendrai-je que je fois tout-à-fait réprouvé de Dieu ?

SECOND

SECOND POINT. Après avoir considéré le malheur & le désordre de l'état de tiédeur, si j'en veux connoître les causes, je dois les chercher dans moi-même. Car cet état ne peut se former dans moi, sans que j'en sois librement & volontairement le principe. Je dois donc me l'imputer, & le comble de l'injustice seroit de vouloir l'attribuer à Dieu. Dieu permet bien quelquefois qu'une ame sainte tombe dans des états de sécheresse; mais ces états de sécheresse, suivant les vûes de Dieu, ne servent qu'à la purifier, qu'à la détacher des consolations sensibles, qu'à la perfectionner dans son amour. Ainsi, il ne faut pas confondre ces sécheresses avec la tiédeur. L'ame sainte & fervente gémit de ces sécheresses ; mais l'ame tiéde & lâche ne gémit point de sa langueur. L'une est dans un état violent, dont elle est innocente ; mais l'autre est dans un état qu'elle aime & dont elle est coupable. Voici comment.

Une des causes de la tiédeur, c'est la facilité à omettre les exercices ordinaires de piété, l'oraison, la lecture, la communion, les examens de conscience, les œuvres de pénitence & de

mortification. La moindre affaire en détourne : le moindre empêchement est un prétexte pour s'en exempter, du moins pour les interrompre, pour les différer & les remettre à un autre tems, c'est à-dire, pour ne les point faire du tout. Combien de fois cela m'est-il arrivé ? Combien de fois ai-je quitté Dieu pour le monde ? Combien de fois pour de vains sujets, & souvent sans nul sujet, ai-je abandonné mes pratiques ? Dois-je m'étonner après cela si je suis tiéde : & comment ne le serois-je pas ? Quand un homme du monde se plaint d'avoir peu de foi, le moyen que vous en ayiez, lui dit-on ! vous ne faites rien de tout ce qu'il faut pour la fortifier & pour l'animer. De même dois-je me dire : Le moyen que je ne perde pas l'esprit de dévotion & de ferveur, lorsque je ne m'assujettis à rien de tout ce qui le peut conserver !

On ne va pas néanmoins d'abord jusqu'à se dispenser de tous ses exercices & de tous ses devoirs ; mais on ne s'en acquitte qu'avec négligence, & c'est une autre cause de la tiédeur. On vit, à ce qu'il paroît, comme les autres, & l'on se conforme à l'ordre d'une Communauté, mais sans recueillement & sans esprit

intérieur. On eſt dans une diſpoſition habituelle à ſe répandre au-dehors & à ſe diſſiper. Or eſt-il poſſible que dans ce trouble & dans cette diverſité d'objets, dont on ſe remplit, on ne laiſſe pas peu-à-peu s'éteindre le zéle de ſa perfection, & qu'à meſure que ce zéle s'amortit, on ne vienne pas à ſe rallentir & à décheoir? Je n'en puis que trop bien juger, & mon exemple ne m'en convainc que trop ſenſiblement.

Mais ce n'eſt pas-là encore la premiére ſource du mal, & il tire ſon origine de plus haut. La cauſe eſſentielle de la tiédeur, quoique la plus éloignée, c'eſt le mépris des petites choſes. Voilà par où l'on commence à dégénérer. Au lieu de ſe ſouvenir qu'il n'y a rien de petit en ce qui concerne l'honneur de Dieu & le culte qui lui eſt dû; que la perfection ne conſiſte pas tant dans les grandes choſes, que dans les petites; que c'eſt même une grande choſe que d'être fidéle dans les petites choſes, & que c'eſt enfin par les petites choſes, que les grandes ſe maintiennent: au lieu d'enviſager tout cela, on ſe laſſe de ces menues obſervances; on ne les croit bonnes que pour les commençans; on n'y prend plus garde, & de ce dégré

l'on descend bien-tôt à un autre, jusqu'à ce qu'on en soit venu à un attiédissement parfait. Ah ! si depuis ces jeunes années où je suis entré au service de Dieu, j'avois toujours eu la même attention & la même vigilance sur les moindres manquemens & les moindres infidélités, que j'aurois fait de progrès ! Hélas ! bien loin d'avoir ainsi avancé, ce seroit beaucoup pour moi, si j'étois au moins tel présentement, que je l'ai été dans ce premier tems d'épreuve & de noviciat.

Troisiéme Point. La tiédeur n'est point après tout absolument irrémédiable. Il est difficile d'en guérir ; mais avec l'assistance divine, ce n'est point une guérison au-delà de mon pouvoir. On en voit peu d'exemples ; mais on en voit, & Dieu veut que je sois du nombre. Voilà pourquoi il m'a inspiré le désir de cette retraite ; & quels sont les remédes dont je puis user ? Ils se rapportent tous à deux chefs ; l'un de pure réflexion, & l'autre de pratique.

Quant à la réflexion : 1. C'est de considérer souvent la grandeur du Dieu que je sers : ce qu'il m'est, & ce que je lui suis. Ce qu'il m'est : mon souverain,

mon Juge, mon Créateur; comment mérite-t-il donc d'être servi ? Ce que je lui suis : son sujet, son esclave, sa créature ; comment exige-t-il donc que je le serve ? C'étoit le motif par où saint Paul excitoit la ferveur des premiers Chrétiens : *Je vous conjure de marcher dans la voie de Dieu d'une manière digne de Dieu.* Colos. c. 1. Régle excellente, & reméde infaillible contre la tiédeur : penser, parler, prier, s'occuper, vivre toujours *d'une manière digne de Dieu.* 2. C'est de considérer comment on sert les Grands du monde. Car la conduite du monde est pour moi une leçon continuelle ; & je dois rougir en me comparant avec tant de mondains, que l'intérêt ou l'ambition attachent aux Puissances du siécle. Je dois m'humilier & me confondre, d'avoir si peu de zéle pour Dieu, tandis qu'ils témoignent tant d'ardeur pour des hommes & des maîtres mortels. 3. C'est de considérer dans chaque action religieuse son importance & le bien inestimable qu'elle me peut procurer. Cette action que je fais ou que je vais faire, c'est l'œuvre de Dieu. Selon que je l'aurai faite plus ou moins saintement, j'en aurai une récompense plus ou moins abondante. Elle peut me mériter une

gloire éternelle. Ce ſont ces penſées & d'autres ſemblables, qui, chaque jour & preſque à chaque moment, embrâſoient d'un feu nouveau ces ſaints Religieux du même Ordre & de la même profeſſion que moi, dont on m'a raconté les vertus, & que je dois me propoſer pour modéles.

Quant à la pratique, le reméde le plus efficace pour me réveiller de mon aſſoupiſſement & de ma tiédeur, c'eſt d'en détruire les cauſes, & de leur oppoſer des principes tout contraires : car les contraires ſe guériſſent par les contraires. Par exemple, c'eſt de reprendre tous les exercices dont l'omiſſion m'a été ſi préjudiciable, & de m'y rendre déſormais plus exact & plus aſſidu. C'eſt d'y apporter tout le ſoin & toute l'application qui dépend de moi, & dont je ſuis capable. C'eſt de ne manquer à rien, pas même aux plus petits devoirs & aux plus petites régles ; ſurmontant toutes les difficultés, m'élevant au-deſſus de toutes mes répugnances ; conſentant, s'il le faut, à ſervir Dieu toute ma vie ſans conſolation & ſans onction : trop heureux qu'il daigne bien encore à ce prix me recevoir.

CONCLUSION. Dans ce ſentiment, ô mon Dieu, & dans cette préparation de mon cœur, je reviens à vous avec confiance. Malgré toutes mes lâchetés & toutes mes tiédeurs, j'oſe encore me flatter que vous n'avez point retiré de moi votre miſéricorde. Vous le pouviez, Seigneur; vous m'en aviez menacé, & je le méritois; mais vos menaces juſques à préſent n'ont été que des avertiſſemens pour moi; & puiſque vous m'appellez aujourd'hui tout de nouveau, & plus fortement que jamais, je ne puis douter que vous ne vouliez me faire rentrer dans la voie de vos fidéles ſerviteurs, & me remettre dans la ſainte ferveur que j'ai perdue. Qu'il en ſoit, mon Dieu, comme vous le ſouhaitez, & comme vous l'ordonnez; & qu'il en ſoit comme je le veux moi-même, & comme j'en forme devant vous le deſſein.

Ce n'eſt pas, Seigneur, pour la premiére fois que j'ai pris de pareilles réſolutions, ni pour la premiére fois que je vous ai fait de telles promeſſes. Celles-ci ne ſeront-elles point comme les autres? A conſulter le paſſé, j'ai tout à craindre de ma foibleſſe dans l'avenir: elle eſt extrême. Mais quoi, Seigneur,

languirai - je donc toujours ? N'est - il donc pas tems d'être à vous comme j'y dois être? N'est il pas tems d'agir en Religieux, puisque j'en porte l'habit, & que j'en ai contracté l'engagement solemnel ? Ne vous ai-je pas assez dérobé de mes années ? Ne m'en suis-je pas assez dérobé à moi-même ? Car c'est me les dérober à moi-même, que de les dérober à mon avancement & à la sanctification de mon ame. Faudra-t-il que je traîne jusqu'à la fin de mes jours une vie imparfaite, sans régularité, sans fruit, sans mérite ? Vous me faites encore entendre sur cela votre voix, Seigneur, & les reproches de ma conscience : mais si je n'en profitois pas, si je ne prenois pas une bonne fois mon parti, où en viendrois - je peut - être ? à tomber dans l'état de cette tiédeur complette & achevée, qui ne ressemble que trop à l'aveuglement & à l'endurcissement où vous livrez certains pécheurs. Que dis-je, mon Dieu ! Vous ne le permettrez pas : vous m'aiderez à me relever, vous me donnerez la main, & vous me seconderez dans mon retour. C'est par votre grace que je vais embrasser une vie toute nouvelle, & par votre grace que je la soutiendrai.

SECONDE MEDITATION.

De l'Abus des Graces.

Hortamur vos ne in vacuum gratiam Dei recipiatis. 1. Cor. c. 6.

Nous vous exhortons de ne pas recevoir en vain la grace de Dieu.

PREMIER POINT. IL est de la foi que Dieu me demandera compte de toutes les graces que j'ai reçûes, & que je reçois continuellement de lui. Car ces graces sont des talens qu'il me confie, mais qu'il veut que je fasse profiter. Ce ne sont point des graces sans retour, mais des fonds d'obligation que je contracte avec Dieu ; & cela s'entend de toute sorte de graces, de quelque nature qu'elles soient. Il est encore de la foi, que plus j'en reçois, plus j'aurai de comptes à rendre : car chaque grace, par l'usage que je suis obligé d'en faire, doit fructifier en moi, & rapporter à Dieu un degré de gloire : *Vous m'avez donné cinq talens*, dit le bon serviteur à son Maître ; Matth. c. 25. *en voilà cinq autres que j'y ai ajoûtés & que j'ai gagnés.*

De-là il s'ensuit, que plus Dieu me favorise de ses graces, plus je dois être humble & fervent dans son service. Humble, parce que je les reçois, & que j'en dois répondre à Dieu : car peut-on se glorifier d'un bien, qu'on ne tient pas de soi & dont on est comptable? Fervent, parce que c'est uniquement par là, que je puis m'acquitter envers Dieu des dettes immenses dont je suis chargé en conséquence des graces infinies qu'il m'a faites. Or il est évident, qu'en qualité de Religieux, j'ai reçû de Dieu plus de graces, & des graces plus abondantes, plus particuliéres, que les Chrétiens du siécle. Je serois le plus aveugle & le plus ingrat des hommes, si je n'en convenois pas. Il est donc vrai, que je suis beaucoup plus redevable à Dieu que les Chrétiens du siécle, & qu'il attend beaucoup plus de moi.

Je tremble quelquefois pour ceux d'entre les gens du monde, à qui Dieu donne de grands biens de fortune, & qu'il éléve à de grands honneurs. Hélas! je dois plutôt trembler pour moi-même, après tant de biens, non pas temporels, mais spirituels & d'un plus grand prix, que Dieu m'a mis dans les mains, & sur quoi il me jugera. Pourquoi Jesus-Christ

pleura-t-il ſur Jéruſalem ? Ce ne fut point en vûe du ſupplice qu'il y alloit endurer ; mais en vûe de tant de graces, dont cette nation infidéle avoit été pourvûe, & dont elle avoit abuſé. Voilà ce qui le toucha de compaſſion, parce qu'il prévit de quelles calamités & de quels malheurs l'abus de ces graces ſeroit ſuivi. Ne lui ai-je pas donné plus de ſujet encore de répandre ſur moi des larmes ? Les réprouvés dans l'enfer pleureront éternellement les graces qu'ils auront perdues : ils ſouhaiteront éternellement de pouvoir réparer cette perte, & leur déſeſpoir ſera de penſer qu'elle eſt irréparable pour eux. Il faut que leur exemple m'inſtruiſe, & que leur déſeſpoir même ſerve à ranimer mon eſpérance. Tandis que par le bon emploi des graces préſentes, je puis réparer l'abus des graces paſſées, il faut que mon eſpérance ſoutenue de ma pénitence, ſoit ma reſſource auprès de Dieu.

SECOND POINT. Il y a plus d'une ſorte de graces. Il y en a d'extérieures, & il y en a d'intérieures. Sans parler des dons naturels, les graces extérieures ce ſont les moyens de ſalut, que Dieu nous

fournit. Ces moyens ne m'ont jamais manqué, ou pour mieux dire, Dieu me les a prodigués en quelque maniére dans l'état religieux. A quoi m'ont-ils servi ? A quoi m'ont servi tant d'oraisons, tant de lectures, tant de confessions, tant de communions, tant d'instructions, d'exhortations, de remontrances, d'avertissemens charitables, tant de bons exemples ? J'ai abusé de tout cela, & Dieu me reprochera cet abus. J'en ai abusé, en me rendant tout cela inutile, & me faisant peut-être de tout cela une matiére de péché. Voilà ce que je ne puis assez déplorer en la présence de Dieu & dans l'amertume de mon ame.

Luc c. 13. Oui, Dieu me reprochera l'inutilité de tant de moyens les plus excellens & les plus propres à me sanctifier. *Qu'on le coupe*, dit le Maître de l'Evangile, parlant du figuier infructueux, *& qu'on l'arrache. Pourquoi occupe-t-il la terre inutilement ?* Ce figuier n'est ce pas moi-même, & cette parabole ne me fait-elle pas entendre de quoi je suis menacé, si je continue à ne point profiter de tant de secours, que la religion me donne, & malgré lesquels j'y demeure comme un arbre stérile ? j'y remplis en vain une place, qui feroit bien mieux occupée par une ame fidéle.

En effet, tous ces moyens de salut & de perfection ont sanctifié des millions d'ames religieuses ; & moi depuis tant d'années que j'en puis user, ils ne m'ont rendu ni plus exact, ni plus vigilant, ni plus mortifié, ni plus détaché du monde & de moi-même. Ces moyens auroient converti des peuples entiers d'idolâtres, & ils n'ont pas corrigé dans moi un seul defaut, ni ne m'ont pas fait acquérir une vertu. *Malheur à vous, Corozaïn, parce que si Tyr & Sidon avoient vû les mêmes miracles que vous, il y a long-tems que ces villes criminelles se seroient reconnues, & qu'elles auroient fait pénitence.* Cette malédiction me regarde, & l'application en est bien naturelle & bien juste. Non-seulement Dieu me reprochera l'inutilité de ces moyens si salutaires, mais l'abus formel que j'en fais, lorsque par ma faute ils me deviennent même une matiére de péché. Car ces moyens si fréquens & si présens dans ma profession ne peuvent être des moyens indifférens. Du moment qu'ils me sont inutiles, j'en suis plus coupable & plus condamnable. Suivant cette mesure, quel trésor de colère ai-je amassé contre moi, & ne dois-je pas craindre qu'il ne m'accable, si je ne prends soin de le diminuer ? Hélas ! bien

Matth. c. 11.

loin de le diminuer, je ne fais que l'augmenter tous les jours.

TROISIÉME POINT. Outre les graces extérieures, il y en a d'intérieures; & ces graces intérieures, c'est tou tce que le Saint-Esprit opère en moi, pour me faire connoître les voies de Dieu, & pour me les faire aimer : tant de lumiéres dont il m'éclaire, tant de vûes qu'il me donne de mes devoirs, tant d'inspirations sectettes, tans de bons désirs, tant de remords de ma conscience, tant de mouvemens par où il me presse de tenir une autre conduite, & de mener une vie plus religieuse. En résistant à toutes ces graces, qu'ai-je fait? Selon le langage de l'Apôtre saint Paul, j'ai résisté au Saint-Esprit même qui est l'esprit de grace, je lui ai fait outrage, j'ai foulé aux pieds le Sang de Jesus-Christ, j'ai anéanti par rapport à moi le mérite de sa Croix, dont la moindre grace a été le prix.

Abus que Dieu punit dès-à-présent par la soustraction de ces mêmes graces. Je les néglige, & il me les ôte; je les méprise, & il me les retire. N'est-il pas en cela, comme en tout le reste, souverainement équitable? Châtiment sans

miséricorde, puisque cette soustraction de graces est un mal pur & sans mélange d'aucun bien. Châtiment que j'ai déjà peut-être éprouvé, & que j'éprouve : car n'est-ce pas de-là que je n'ai plus certains sentimens de Dieu que j'avois autrefois, & que ma conscience ne me fait plus certains reproches qu'elle me faisoit ? Je suis dans un relâchement visible, & cependant j'y vis tranquille & en paix. Cette paix est pire que tous les troubles.

Mais châtiment à quoi sur-tout nous expose l'abus de certaines graces d'élite qui sont dans l'ordre du salut & de la sanctification de l'ame comme une espéce de crise, semblable à celle qui arrive dans l'ordre de la nature & dans les maladies du corps. Car il y a des jours d'une bénédiction particuliére de la part de Dieu, tels que peuvent être pour moi ces jours de solitude & de retraite.

Abuser de ces sortes de graces, c'est la chose la plus dangereuse, & qui peut avoir les conséquences les plus funestes. Saint Augustin & une infinité d'autres comme lui, étoient perdus, s'ils n'eussent profité des momens, où par une providence singuliére, Dieu avoit attaché la grace de leur conversion. Et combien de

Religieux ſont tombés dans les plus dé-plorables égaremens, pour n'avoir pas en certaines conjonctures répondu à Dieu, qui les appelloit, & qui les ſollicitoit de reprendre le ſoin de leur perfection qu'ils avoient abandonné ?

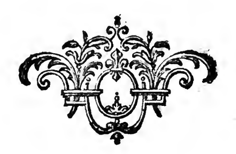
CONCLUSION. Vous me parlez encore, Seigneur, & ce que j'entends au fond de mon cœur, & ce que j'y reſſens ne peut être l'effet que de votre grace. Heureux que vous ne m'ayez pas délaiſſé après tant de réſiſtances, ni fermé le ſein de votre miſéricorde ! Mais pour cette fois ne me rendrai-je pas enfin, & m'obſtinerai-je aveuglément à ma perte, lorſque vous travaillez ſi charitablement & ſi conſtamment à mon ſalut ?

Soyez mille fois béni, mon Dieu, de tous les moyens que j'ai eus, par votre Providence, dans mon état, pour m'y avancer, & pour m'en acquérir toute la ſainteté. Je ne puis vous en glorifier aſſez, ni aſſez vous en témoigner ma reconnoiſſance très-ſincère & très-affectueuſe. Mais ce qui fait à votre égard le ſujet de mes actions de graces & des louanges éternelles que je vous dois, c'eſt par rapport à moi le ſujet de ma douleur, & plaiſe à votre bonté infinie que ce ne

soit pas dans l'éternité le sujet de ma confusion & de mon repentir !

Je croyois, Seigneur, n'avoir à craindre devant vous que mes péchés ; mais je vois que vos graces sont encore plus à craindre pour moi, que mes péchés mêmes ; ou plutôt, que mes péchés ne sont à craindre pour moi, qu'à cause de vos graces. Car si je n'avois reçu de vous nulles graces, mes péchés ne seroient plus péchés, & je serois à couvert de votre colère & de vos vengeances. Dois-je vous demander pour cela que vous me les enleviez, toutes ces graces, & que vous en interrompiez le cours ? Hé, Seigneur, où en serois-je alors, & que ferois-je sans vous ? Non, mon Dieu, ne m'en retranchez rien, & daignez au contraire les redoubler : c'est toute ma richesse & tout mon espoir. Mais voici ce que je dois conclure, & ce que je conclus en effet : de les faire toutes désormais valoir, autant qu'il dépendra de ma fidélité & d'une pleine correspondance ; de n'en plus arrêter les divines impressions, & de ne leur plus prescrire de bornes dans les vûes saintes & les desseins qu'elles m'inspireront ; d'agir tout le reste de ma vie, & de vous servir, selon toute l'étendue & toute l'effi-

cace des moyens dont vous avez bien voulu me gratifier, & dont vous voulez bien ne me pas priver. Ainsi je le promets, ô mon Dieu; & dans la même résolution que votre Prophéte, ainsi j'en fais entre vos mains le serment, & je le jure en votre présence.



TROISIÉME MÉDITATION.

De la perte du Tems.

Dum tempus habemus, operemur bonum. *Galat. c. 6.*

Faisons le bien, tandis que nous en avons le tems.

PREMIER POINT. IL n'est rien de plus précieux que le tems, puisque c'est le prix de l'éternité. Selon que j'aurai bien ou mal usé du tems que Dieu me donne dans la vie, je serai après la mort, ou récompensé, ou condamné : car *chacun recevra suivant ce qu'il aura fait dans le tems.* *2. Cor. c. 5.* Si bien que tout mon salut dépend du tems ; & comme Dieu, en nous créant, & nous mettant sur la terre, nous impose à tous une obligation étroite de travailler à notre salut, il nous fait par-là même à tous un commandement absolu de profiter du tems que nous avons, & de le passer utilement.

Ce n'est pas seulement pour nous, mais encore plus pour lui-même & pour sa gloire que Dieu nous a donné le tems. Il veut que nous l'employions à le servir & à le glorifier, & que ce soit

même là notre premiére vûe dans l'emploi que nous en faisons. Ainsi ne le pas rendre à Dieu par un saint usage, & le dérober à son service, c'est tomber à l'égard de Dieu dans le même désordre qu'un serviteur qui refuseroit son tems à son Maître. Suis-je en effet moins coupable, quand je laisse vainement couler un tems que je dois à Dieu, & que je me dois à moi-même ; & puis-je me tenir en assûrance, parce que dans tout le reste ma vie paroît assez unie, & qu'il ne m'échappe aucune faute grossiére ? Sans autre mal, la seule perte du tems n'est-elle pas un grand mal ?

D'autant plus grand, que le tems une fois perdu ne revient plus. Où sont pour moi tant d'années déja passées ? Chaque jour, chaque heure, chaque moment pouvoit avoir son mérite, & me rapporter au centuple : mais que m'en reste-t-il ; & quel fonds ai-je amassé ? Où seront à la mort les années que Dieu voudra bien dans la suite m'accorder ? Si ce sont des années aussi stériles que les autres, qu'aurai-je dans les mains, & qu'emporterai-je avec moi ? Je les regreterai ; mais tous mes regrets les rappelleront-ils ? Je comprendrai toute la grandeur, & du gain que je pouvois faire,

& de la perte que j'aurai faite : j'en gémirai ; mais malgré mes gémissemens, il en faudra toujours revenir à ce point essentiel & à cette triste réflexion, que ces années auront été, & qu'elles ne seront plus ; que ce gain étoit en mon pouvoir, & qu'il n'y sera plus ; que j'aurai pû me garantir de cette perte, & que je ne le pourrai plus. O que ne suis-je assez heureux pour bien concevoir dès aujourd'hui combien dans un sujet aussi important que celui-là, ces deux paroles sont affreuses & désolantes : je pouvois, & je ne puis plus ! J'aurai recours à Dieu ; je lui protesterai mille fois que s'il lui plaisoit encore de me donner quelque tems, j'en voudrois ménager jusqu'à la moindre partie. Belles résolutions ! Mais Dieu les écoutera-t-il ? Ah ! qu'il vaudroit bien mieux les prendre dès maintenant, lorsqu'elles me peuvent être salutaires, & que j'ai le tems de les mettre en pratique !

SECOND POINT. On peut perdre le tems dans l'état religieux, comme on le perd dans le monde ; & communément même les personnes religieuses sont plus exposées à ce désordre qu'on ne l'est dans le monde, parce qu'elles

font plus dégagées des affaires humaines & des soins temporels qui occupent les gens du monde.

Il y en a dont les observances & les fonctions sont très-bornées, & ne remplissent pas beaucoup de tems. Dès qu'elles y ont donné quelques heures prescrites par la régle, à quoi s'en vont presque toutes leurs journées ? souvent à ne rien faire. Fréquens entretiens, conversations toutes profanes, longues & inutiles visites de la part du monde, curiosité de sçavoir tout ce qui se passe au dehors, & de s'en informer : voilà presque toute leur occupation. On fait tous les jours scrupule aux séculiers de leur oisiveté : ménent-ils une vie plus oisive que celle-là ?

D'autres agissent davantage, & sont plus dans l'exercice. Toujours empressées, elles ne se donnent point de relâche. Mais quel est le principe de toutes ces agitations & de tous ces mouvemens ? Est-ce l'esprit de leur vocation ? Est-ce la volonté de Dieu & l'ordre de leurs Supérieurs ? Bien loin de cela, ce seroit assez que l'obéissance exigeât d'elles tout ce qu'elles font, pour qu'il leur devînt, ou qu'il leur parût insoûtenable. Ce n'est donc que leur in-

quiétude & leur impétuosité naturelle qui les conduit. D'où il arrive qu'elles s'ingèrent en mille affaires, soit domestiques, soit étrangères, qui ne les regardent point. Elles voudroient être de tout, & vaquer à tout, hors à leurs devoirs. Est-ce là employer le tems, ou n'est-ce pas le dissiper?

Enfin, plusieurs ont suffisamment de quoi s'occuper dans l'observation de la discipline religieuse, & dans les emplois & le travail dont elles se trouvent chargées. Mais on peut dire encore que presque tout leur tems & tous leurs momens sont perdus, parce qu'elles ne s'acquittent de leurs obligations qu'avec une négligence extrême, ou que dans des vûes toutes humaines. Le tems n'est utile qu'autant qu'il est employé selon le bon plaisir de Dieu, & qu'il sert à notre profit spirituel ; or ce qui se fait nonchalamment ou trop humainement, peut-il être agréable à Dieu ? & dès qu'il ne peut plaire à Dieu, quel avantage devant Dieu en pouvons-nous retirer ?

De tout ceci je dois apprendre : 1. Qu'après avoir satisfait à mes observances, & à tout ce qui est de mon ministère, s'il me reste encore du tems,

je n'en suis pas tellement le maître, qu'il me soit permis de le consumer en de vains amusemens. Il n'y a point de loi particuliére qui me détermine l'emploi que j'en dois faire; mais il y a toujours une loi générale, qui m'ordonne d'en faire un bon emploi: 2. Qu'une vie très-laborieuse me peut être très-infructueuse, parce que les soins dont elle est remplie, ne sont point tant de ma profession que de mon choix, & que c'est moi qui volontairement & aux dépens même de la régularité, me les suis imposés: 3. Que pour un saint usage du tems, ce n'est point assez que toutes mes occupations soient saintes & religieuses dans leur substance, si elles ne le sont dans leurs circonstances; & qu'en gardant ma régle, je puis perdre mon tems, dès que je n'en prends que le corps, & que j'en laisse l'esprit. D'où il m'est aisé de voir, mais avec la plus sensible douleur, combien de tems j'ai perdu jusques à cette heure, & si je puis même faire fonds sur un seul jour.

Troisiéme Point. Quoique dans un sens le tems perdu soit irréparable, il ne l'est pas dans un autre? car il ne tient qu'à moi de le racheter, selon

cette

cette parole expresse de l'Apôtre, *Rachetez le tems.* Ces ouvriers de l'Evangile *Ephes. c. 5.* qui vinrent les derniers & vers le milieu du jour, reçurent la même récompense que les premiers qui avoient travaillé dès le matin: pourquoi? parce que dans le peu de tems qu'ils eurent, ils firent plus de diligence, & qu'ils redoublerent d'autant plus leur activité, qu'ils étoient venus plus tard. Voilà comment il est encore dans mon pouvoir de regagner par mon application & par ma ferveur, tout ce que mes dissipations & mes lâchetés m'ont enlevé.

Il faut que je répare tant de mauvais jours où je n'ai rien mérité auprès de Dieu, ni rien acquis pour le Ciel. Ce sont là proprement mes mauvais jours: car ce que je dois regarder comme de mauvais jours pour moi, ne sont pas ceux où j'ai eu des croix à porter, ni des peines, des infirmités à endurer. Au contraire, ces jours pénibles & fâcheux selon les sens, ces jours d'épreuve, sont pour les ames vraiment chrétiennes & religieuses, de bons jours. Mais tant de jours d'une vie lente & paresseuse, d'une vie toute distraite, sans recueillement, sans réflexion, sans mortification; voilà encore une fois les mauvais jours que j'ai à racheter.

Heureux que Dieu m'en donne le tems. C'eſt une grace des plus précieuſes ; mais pour profiter de cette grace, il n'y a point à différer. Tout retardement ſeroit à craindre, puiſque je ne ſçai ſi cette reſſource ne me manquera pas dans peu. Je ſçai bien qu'en uſant comme je le dois, du tems à venir, je puis ſuppléer au tems paſſé : mais je ne ſçai combien durera cet avenir, & rien n'eſt plus incertain. Je ſçai bien que Dieu m'accorde le préſent que j'ai ; mais je ne ſçai s'il m'accordera l'avenir que je n'ai pas. Il eſt donc de la ſageſſe de faire valoir, autant qu'il me ſera poſſible, ce préſent que j'ai, & de me hâter là-deſſus, parce qu'il n'y a que ce préſent ſur quoi je puiſſe compter. Quand même je me tiendrois aſſûré de cet avenir que je n'ai pas, ſeroit-ce trop de le conſacrer tout à Dieu, & en aurois-je plus qu'il ne faut pour me dédommager de toutes mes pertes ? *Marchons pendant que la lumiére nous éclaire : la nuit vient, cette nuit éternelle, où l'on n'eſt plus en état de travailler ni d'avancer.*

Joan. c. 12. Joan. c. 9.

CONCLUSION. Dieu de miſéricorde, Seigneur, vous me voyez à vos pieds, proſterné & humilié, comme ce ſerviteur

insolvable, qui par sa priére toucha le cœur de son maître, & en fut favorablement écouté. Vous pouvez ordonner de mon sort. C'est vous qui avez mesuré le nombre de mes jours, & il ne tient qu'à vous de les abréger tant qu'il vous plaira : mais *encore un peu de patience*, ô mon Dieu, *& je vous rendrai tout*. Encore quelque tems, & je n'oublierai rien pour vous satisfaire. *Matt. c. 18.*

J'y suis assez intéressé pour moi-même, Seigneur; & si vous me refusez le peu de délai que j'ose vous demander, que deviendrai-je ? En quelle pauvreté & en quelle misère paroîtrai-je devant vous ? Les Saints désiroient que le tems finît pour eux, & ne soupiroient qu'après l'éternité. Je ne m'en étonne pas : c'étoient des Saints. Leurs années étoient des années pleines ; & après s'être enrichis sur la terre, il ne leur restoit plus que d'aller dans votre Royaume goûter les fruits de leurs travaux. Mais moi, mon Dieu, je crains la fin du tems, & j'ai bien sujet de la craindre. Je crains que la mort ne vienne trop tôt, & qu'elle ne me ravisse des jours qui me sont si nécessaires, & qui seuls peuvent compenser en quelque sorte tous les autres jours de ma vie. Votre

providence, Seigneur, ne m'abandonnera pas, & c'eſt en elle que je me confie : mais dans cette confiance, je ne veux pas perdre déſormais un moment. Je n'attendrai point à commencer demain : dès ce jour & dès cet inſtant je commence. C'eſt bien tard, ô mon Dieu ! mais après tout, il eſt encore tems. Tous les tems ne ſont pas propres au ſervice du monde ; mais dans tous les tems on peut vous aimer, Seigneur, vous ſervir, & ſe ſanctifier.



CONSIDERATION.

Sur l'Office Divin.

L'Office divin eſt un des plus communs & des plus ſaints exercices de l'état religieux ; & il y a là-deſſus quatre obligations principales, qui me regardent, & qui demandent une ſérieuſe réflexion.

Premier Point. La premiére obligation par rapport à l'Office divin, eſt de le réciter. C'eſt un tribut de loüanges, que je dois à Dieu; & que Dieu exige de moi en vertu de ma profeſſion, comme il l'exige des Prêtres en vertu de leur caractère, & des Bénéficiers en vertu des titres ou des revenus qu'ils poſſédent. Manquer à l'Office divin, ou en omettre quelque partie notable, c'eſt donc une offenſe griéve, parce que c'eſt violer un précepte, qui, ſelon toûs les maîtres de la morale chrétienne, oblige ſous peine de péché, & même de péché mortel. Ainſi je dois conſidérer l'Office divin, comme une des plus eſſentielles fonctions de mon

état; comme une des plus importantes & des plus ordinaires occupations de ma vie; comme ce qui doit être particuliérement mon office, (car de-là vient qu'il est appellé Office) & par conséquent comme un devoir que je dois préférer à toutes les affaires humaines. Malheur à moi, si c'étoit celui qui me touchât le moins, & dont je fusse moins en peine de me bien acquitter!

Sainte obligation, qui m'engage à faire sur la terre, ce que les Bienheureux font dans le Ciel, & ce que j'y ferai éternellement moi-même, si je parviens jamais à ce Royaume. Sainte obligation, qui me fait entrer dans l'esprit de l'Eglise: car l'Office divin est spécialement la priére de l'Eglise; & quand je le récite, je prie au nom de toute l'Eglise. C'est l'Eglise qui me fait prier, & qui m'apprend à prier; & il est vrai que cette seule priére, si je la faisois comme il faut, me suffiroit pour me rendre parfait selon Dieu, pour m'entretenir habituellement dans la présence de Dieu. Sainte obligation, qui me donne droit, quand j'y satisfais, de dire
Psalm. à Dieu comme le Prophéte Royal: *Je*
c. 18. *vous ai loué, Seigneur, sept fois le jour.* David tout chargé qu'il étoit du gou-

vernement d'un Empire, avoit, pour loüer Dieu, ses heures réglées, & il se faisoit une loi de s'y assujettir : sera-ce une sujettion onéreuse pour moi, de réciter l'Office divin aux heures & aux tems prescrits par l'Eglise ; & si je n'ai sur ce point nulle régularité, si je n'y garde nul ordre, & que je ne suive que mon caprice, ou que je n'aie égard qu'à ma commodité, suis-je excusable devant Dieu, & n'est-ce pas un juste sujet de scrupule ? L'Eglise a eu ses vûes dans la distribution de son Office, & dans le partage des heures & des tems qu'elle y assigne. Dois-je compter pour rien d'aller contre les vûes de l'Eglise, & de ne vouloir pas me faire quelque violence pour m'y conformer ?

SECOND POINT. Une seconde obligation à l'égard de l'Office divin, est de le bien réciter : c'est-à-dire, de le réciter respectueusement, attentivement, dévotement. Trois circonstances indispensablement requises.

Respectueusement : les plus hautes puissances du ciel tremblent devant Dieu en le loüant ; de quelle frayeur & de quel tremblement ne dois-je pas être saisi, moi qui ne suis que cendre & que

poussiére ? Si donc il m'arrive de réciter ces saintes priéres de l'Eglise avec une précipitation, que je ne voudrois pas avoir en toute autre chose ; avec un air de négligence dont je me suis fait, sans y penser, une mauvaise habitude ; dans des postures indécentes, & peu convenables à un devoir de religion : dès-là, bien loin d'honorer Dieu, je lui perds le respect, & je l'offense.

Attentivement : car l'Eglise en me commandant l'Office divin, me commande un culte raisonnable. Or ce n'est plus un culte raisonnable, quand ma raison n'y a plus de part ; & quelle part ma raison y peut-elle avoir, lorsqu'elle n'y fait nulle attention ? Prier, c'est élever son esprit à Dieu : je cesse donc de prier, dès que l'élévation de mon esprit à Dieu vient à cesser ; & par une suite naturelle, le même précepte qui m'oblige à prononcer distinctement les loüanges de Dieu, m'oblige à m'y appliquer. D'où il faut enfin conclure, que d'être volontairement distrait pendant l'Office divin, ou ce qui revient au même, que de ne faire nul effort pour me dégager des distractions qui m'y surviennent, & que je remarque, c'est me rendre coupable du même péché, que si je l'avois tout-à-fait omis.

Dévotement : dans cet hommage & ce ſacrifice que je préſente à Dieu, le cœur & l'eſprit doivent agir de concert. Autrement mon attention même ne ſeroit plus qu'une pure ſpéculation. C'eſt dans le cœur que conſiſte le mérite de la priére ; & ſi mon cœur n'eſt touché, je deviens ſemblable à ces Juifs que Jeſus-Chriſt dans l'Evangile traitoit d'hypocrites, & dont il diſoit : *Ce peuple m'honore des lévres, mais leur cœur eſt éloigné de moi.* Qu'une de ces trois conditions me manque, qu'ai-je alors à craindre ? ce que déploroit ſaint Auguſtin, & ce qu'il ſe reprochoit à lui-même. Helas ! s'écrioit-il, je deviens plus criminel, par cela même qui devroit me rendre plus ſaint ; & qui me juſtifiera devant Dieu, ſi mes priéres mêmes ſervent à me condamner ?

Matth. c. 15.

TROISIÉME POINT. La troiſiéme obligation qui concerne l'Office divin, eſt d'aſſiſter au chœur, où on le récite ſolemnellement. Puiſque le chœur eſt un des engagemens de l'état que j'ai embraſſé, & de la communauté dont je ſuis membre, tous les ſujets qui la compoſent, y ſont également obligés, & je ne ſuis pas plus autoriſé que les autres à

m'en diſpenſer. Par conſéquent, ſi je m'abſente du chœur, ſans raiſon & ſans néceſſité; ſi je m'en abſente, ſans en avoir demandé & en avoir obtenu la permiſſion; ſi je m'en abſente, ſans en faire aucune réparation : tout cela ce ſont autant de péchés dont je charge ma conſcience, & dont je répondrai à Dieu.

Rien de plus pernicieux que cette liberté de s'abſenter du chœur. S'en abſenter ſans néceſſité & ſans une néceſſité abſolue, c'eſt la marque viſible d'une ame qui ſe réfroidit, & qui perd ſa premiére ferveur. S'en abſenter de ſoi-même & ſans permiſſion, c'eſt la marque infaillible d'une ame qui ſe licencie, & qui ſecoue le joug de l'obéïſſance. S'en abſenter impunément & ſans être tenu à nulle réparation, c'eſt la marque évidente d'une communauté qui ſe dérégle, & qui dégénère de ſon ancienne diſcipline. En combien de maiſons religieuſes, ce qui étoit dans ſon origine, & ce qui paroît encore perfection & auſtérité, devient-il l'occaſion d'un véritable relâchement? Se lever, comme le Roi prophéte, au milieu de la nuit, pour loüer en commun le Seigneur, rien de plus ſaint pour le petit nombre de ceux & de celles qui le pratiquent : mais rien en même tems

de plus propre à favoriser la paresse du grand nombre, qui s'en exemptent sous des prétextes de foiblesse & de besoins, plus imaginaires, que réels.

Par une régle toute contraire, assister exactement au chœur ; ne s'en dispenser jamais que pour de solides raisons, & qu'après les avoir soumises au jugement & à la décision des Supérieurs ; ne point écouter de frivoles excuses que la nature suggère, & les rejetter comme des illusions ; se faire une pénitence & une mortification de son assiduité, & l'offrir dans cette vûe à Dieu, c'est la marque indubitable d'une ame fidéle à ses devoirs, & qui aime sa profession. Et de même enfin, maintenir cette régularité dans toute sa vigueur ; ne point tolérer sur cela les licences & les abus ; en empêcher la prescription par le soin qu'on a de les punir, c'est la marque sensible & certaine d'une communauté fervente, & qui conserve l'esprit de Dieu.

Cette assistance au chœur m'est plus avantageuse, qu'elle ne me doit être pénible. Outre les graces particuliéres qui y sont attachées, selon la parole de Jesus-Christ, qui nous a dit expressément, *que là où plusieurs sont assemblés en son nom, il est au milieu d'eux* ; en assistant au *Matth. c. 18.*

chœur, il me ſera beaucoup plus facile d'éviter toutes les fautes, à quoi je ſuis ſujet, & qui me ſont ſi fréquentes, quand je récite en particulier mon office. L'émulation, l'exemple inſpirent plus de retenue ; & la préſence des autres, au lieu d'être une matiére de diſtraction, contribue infiniment à recueillir l'ame, & à la remplir des ſentimens de piété les plus vifs & les plus ardens. Les premiers Chrétiens alloient tous les jours au temple, & s'y réuniſſoient pour célébrer enſemble les grandeurs de Dieu, & pour lui rendre unanimement des actions de graces. Ce n'étoit pas en vain : le Saint Eſprit deſcendoit ſur ces troupes dévotes, & c'étoit alors qu'il leur communiquoit ſes dons avec plus d'abondance.

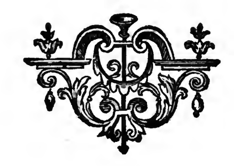
QUATRIÉME POINT. Il y a une derniére obligation, qui eſt de chanter l'Office divin. Car l'aſſiſtance au chœur qui m'eſt ordonnée, n'eſt point une ſimple comparition, ni une vaine repréſentation de ma perſonne. J'y vais pour y faire mon devoir, & c'eſt un de mes devoirs que de ſoutenir le chant qui a été établi, & qui fait une partie du culte de Dieu. J'y vais pour partager avec les autres le travail, auſſi bien que

le mérite de ce pieux exercice. J'y vais pour former avec eux, par l'union de nos voix, cet harmonieux concert, où l'Eglise militante & l'Eglise triomphante joignent mutuellement & si saintement leurs céleſtes accords en l'honneur de la majeſté divine.

Comme David ne ſéparoit point le chant de la pſalmodie, je ne dois point non plus ſéparer l'un de l'autre, puiſque l'obligation eſt égale pour l'un & pour l'autre. *Seigneur*, diſoit à Dieu ce ſaint Roi, *nous ſolemniſerons vos merveilles*, *& en chantant*, *& en pſalmodiant*. Voilà à quoi m'engage la qualité de religieux ou de religieuſe du chœur. Si j'en ai le titre, c'eſt pour en faire les fonctions, quelque fatiguantes qu'elles me paroiſſent, & qu'elles puiſſent être en effet. Quand donc je m'épargne au chœur, & que je me ménage ; quand par un excès de délicateſſe, & pour ne pas intéreſſer une ſanté dont j'ai trop de ſoin, je n'y chante que foiblement, ou je n'y chante point du tout ; quand ma préſence n'y eſt d'aucun ſoulagement pour les autres & de nul ſecours, je n'obſerve pas ce que l'Egliſe & la religion veulent de moi. Je prétends avoir peu de ſanté, & ſi cela eſt, on ne me refuſe point dans le

Pſalm. 20.

befoin les difpenfes néceffaires : mais du refte, quelque peu de fanté que j'aie, à quoi puis-je mieux l'employer, qu'à chanter les louanges de mon Dieu ? L'ufer de la forte, c'eft accomplir à la lettre ce que faint Paul nous a fi fortement recommandé, de faire de notre corps une hoftie vivante, & de l'immoler au Seigneur.



QUATRIE'ME JOUR.

PREMIÉRE MÉDITATION.

De la Mort.

Statutum eft hominibus femel mori. *Hebr. c. 9.*

C'eft un arrêt porté contre les hommes de mourir une fois.

PREMIER POINT. IL n'eft rien de plus certain que la mort, ni rien de plus inévitable. C'eft un châtiment auquel la juftice de Dieu a condamné tous les hommes, & c'eft une loi générale où je fuis moi-même compris comme les autres. Il faut mourir : parole terrible ! mais après tout, ce qu'il y a de plus terrible dans la mort, ce n'eft point précifément la mort même ; ce font fes fuites.

La mort en elle-même eft une féparation entiére de toutes les chofes du monde, des biens, des honneurs, des

plaisirs, des emplois, des charges, des parens, des amis, des affaires, des négociations, des entretiens, de tout ce qui fait la vie temporelle de l'homme. C'est par rapport à la société humaine une espéce d'anéantissement : un mort n'a plus de part à rien sur la terre, n'entre plus en rien : on ne le voit plus, on ne l'entend plus, & bientôt on n'y pense plus. Tout cela effraie, dès qu'on s'arrête à le considérer selon les sens ; la nature y répugne, & de-là vient qu'elle y résiste de toutes ses forces. Mais tout cela néanmoins pris en soi & indépendamment des suites de la mort, n'est point si affreux que la nature & les sens se le représentent. Cette séparation, de quelque douleur qu'elle soit précédée ou accompagnée, se termine en un très-petit espace de tems ; & d'un moment à l'autre, tout ce qu'elle a pû causer de peines & de souffrances au mourant, s'évanouit, sans qu'il en ressente désormais la moindre impression.

Mais ce qu'il y a de formidable dans les suites de la mort, c'est qu'elles sont éternelles : si bien que le moment qui sera pour moi la fin de cette vie présente, sera en même tems pour moi le commencement d'une éternité, ou bien-

heureuse, ou malheureuse. *Du côté que l'arbre tombera, il y restera*; & dans l'instant qu'on pourra dire de moi avec vérité, il est mort, on pourra ajoûter avec la même certitude, voilà son sort décidé devant Dieu ; le voilà pour jamais ou prédestiné, ou réprouvé. Car on ne meurt qu'une fois, & après la mort il n'y a plus de grace ni de bonnes œuvres. Par conséquent l'état où l'on se trouve alors, est invariable ; & si c'est un état de damnation, il est irréparable.

Eccles. c. 11.

Ce qui doit encore redoubler ma frayeur, c'est que je ne sçai quand se fera cette redoutable décision de ma destinée, ou pour un bonheur, ou pour un malheur éternel, parce que je ne sçai quand je mourrai. Rien de plus évident ni de plus connu que la nécessité de la mort ; mais rien de plus inconnu ni de plus caché que l'heure de la mort. Il n'y a point de jour qui ne puisse être mon dernier jour : il n'y a donc point de jour où je ne puisse recevoir mon arrêt, & être ou sauvé pour toujours, ou perdu sans ressource.

Solides pensées dont je devrois continuellement m'occuper, & que je ne sçaurois m'imprimer trop vivement dans l'esprit. Car elles sont propres des Religieux

comme des gens du monde. Religieux & séculiers, nous mourrons tous, & nous sommes tous égalemenr intéressés à nous assurer une bonne mort. Or qu'ai-je fait jusques à présent pour m'y disposer, & que fais-je encore maintenant ? Suis-je actuellement en état de mourir, & voudrois-je actuellement mourir dans l'état où je suis ? Je n'ai qu'à consulter là-dessus de bonne foi ma conscience. Que me dicte-t-elle ? Que me reproche-t-elle ? A quoi me fait-elle entendre qu'il faut mettre ordre avant la mort ? C'est à cela que je dois m'attacher, & sur cela que je dois prendre incessamment toutes les mesures nécessaires. Connoître l'importance infinie de bien mourir, sçavoir que je puis à toute heure mourir, ne me sentir pas dans la disposition actuelle de mourir, comme je voudrois mourir, n'est ce pas assez pour me faire tout entreprendre, & pour n'y apporter pas le plus court délai ?

SECOND POINT. La mort des pécheurs, selon la menace & l'expression du Saint-Esprit, n'est pas seulement mauvaise, mais très-mauvaise. Très-mauvaise par le trouble qui les agite, très-mauvaise par le désespoir de la divine miséricorde

où ils tombent, très-mauvaise par les surprises de la mort & les coups subits qui les enlévent, très-mauvaise & souverainement mauvaise par l'impénitence où ils meurent. Or la mort d'un Religieux, après une vie imparfaite & négligente, n'a-t-elle pas par proportion tous ces caractères? Il est bien étrange & bien déplorable qu'on puisse faire une telle comparaison : mais si j'examine la chose à fonds, & que je rappelle ce que j'ai sçû, ce que j'ai entendu, & ce que peut-être j'ai quelquefois vû, je trouverai que cette comparaison n'est ni chimérique ni outrée.

Quel sujet de trouble pour une personne religieuse à la mort, de n'avoir presque rien fait de tout ce qui étoit de sa régle & de son devoir ; d'avoir vêcu dans la maison de Dieu, & de n'en être pas plus avancée dans les voies où Dieu vouloit la conduire ; d'avoir quitté le monde, & d'être néanmoins à la fin de ses jours aussi vuide de l'esprit de Dieu, aussi remplie des idées & de l'esprit du monde que si elle avoit passé toute sa vie dans le monde ? Elle est donc comme *investie & assiégée des douleurs de la mort.* Car les douleurs de la mort viennent de l'attache qu'on a à la *Psalm. 17.*

vie, au monde, à soi-même, & voilà son état. Elle aime la vie ; elle aime le monde, elle s'aime encore plus elle-même. Qu'il en doit coûter pour rompre tous ces liens, & qu'il y a de rudes combats
1. Reg. c. 15. à soutenir ! *O mort, est-ce ainsi que tu nous sépares ?*

Aura-t-elle recours à Dieu ? Mais c'est au contraire la vûe de Dieu qui augmente ses inquiétudes, & qui la désole. Elle sçait avec quelle lâcheté elle l'a servi : mille péchés qu'elle traitoit de scrupules dans une vie tiéde & dissipée, mille doutes qu'elle ne vouloit point éclaircir, ou qu'elle décidoit à son gré, lui reviennent à l'esprit. Si ce n'est pas en détail que tout cela se présente, c'est en général, & dans une confusion, qui l'effraie d'autant plus, qu'elle en peut moins démêler l'embarras. Tout lui devient suspect : ses confessions passées, ses communions ; les sentimens de son cœur, qu'elle a suivis ; les liaisons qu'elle a entretenues ; les faux principes qu'elle s'est fait sur des points capitaux & essentiels ; les libertés qu'elle s'est données, au mépris de la régle, & souvent au scandale de la Communauté ; les dispenses qu'elle a demandées, & les voies dont elle a usé pour les obtenir. Autrefois

rien de tout cela ne lui faisoit peine : mais cette conscience autrefois si large, est maintenant une conscience étroite, ou plutôt une conscience droite qui ne sert qu'à la tourmenter. On tâche à lui inspirer de la confiance en Dieu & en sa miséricorde : mais malgré tout ce qu'on lui peut dire, il lui reste toujours une obscurité dans l'ame, une incertitude, un souvenir de ses obligations & un reproche de ses perpétuelles transgressions, une crainte des jugemens de Dieu capable de la consterner. Si elle ne va pas jusqu'au désespoir des pécheurs du siécle, le rayon d'espérance qu'elle conserve, est bien foible, & n'a guère de force pour la relever.

Encore plus à craindre, quand elle est frappée d'une mort subite ; car on n'est pas plus à couvert dans la Religion que dans le monde, de ces morts imprévûes & précipitées ; & comme Dieu a des châtimens secrets qu'il exerce dans le monde, il en a qu'il exerce dans la Religion. Toute une maison témoin d'un pareil accident, en est touchée. On juge charitablement de la personne, on prie, on espère pour elle : mais du reste on ne peut se dissimuler à soi-même la vie peu réguliére & peu édifiante qu'elle me-

noit. On eſt obligé d'en convenir, & l'on ne peut s'empêcher de dire, du moins de penſer qu'il eût été bien à ſouhaiter qu'elle eût eu du tems pour rentrer en elle-même, & pour ſe préparer. Du tems! Hé, n'en a-t-elle pas eû; & que doit être autre choſe toute la vie religieuſe qu'une préparation habituelle à la mort? Ce n'eſt donc point le tems qui lui a manqué; mais elle n'a pas ſçû en profiter, lorſqu'elle l'avoit, & qu'on l'en avertiſſoit. Le tems de Dieu eſt venu. Elle ne l'attendoit pas; mais il avançoit toujours; & elle s'y eſt enfin trouvée dans le moment qu'elle y ſongeoit le moins.

Combien de Religieux & de Religieuſes ſont ainſi morts dans une eſpéce d'impénitence qui ne reſſemble que trop à l'impénitence des pécheurs? C'eſt-à-dire, qu'ils ſont morts dans leur relâchement, dans leur tiédeur, dans leurs habitudes, dans des diſpoſitions d'eſprit & de cœur très-dangereuſes. Combien même de Religieux & de Religieuſes ayant à la mort tout le loiſir de rentrer en eux-mêmes, & de ſe munir des Sacremens de l'Egliſe, ont fait voir en les recevant pour la derniére fois la même indifférence & la même froideur qu'ils

avoient eue pendant la vie ? C'eſt une maxime générale, qui ſe vérifie dans l'état religieux, auſſi-bien que dans tous les autres états, qu'on meurt comme on a vécu. Comment eſt-ce que je vis ? Comment eſt-ce que je veux vivre dans la ſuite ? Voilà comment je mourrai.

TROISIÉME POINT. Autant que la mort des pécheurs eſt mauvaiſe, autant l'Ecriture nous apprend que la mort des juſtes eſt précieuſe devant Dieu. Précieuſe, parce qu'ils meurent dans un ſaint détachement & ſans regret ; précieuſe, parce qu'ils meurent dans une confiance pleine de conſolation & de douceur ; précieuſe, parce qu'ils meurent dans une union intime avec Dieu & dans l'exercice des plus excellentes vertus ; précieuſe, parce qu'ils meurent dans la grace de Dieu & avec le don ineſtimable de la perſévérance. Or entre ces juſtes, les ames vraiment religieuſes ne tiennent pas le dernier rang. Quelle eſt donc la mort d'un religieux fervent & fidéle ? C'eſt-là qu'il commence à goûter les fruits de ſon travail, & à en recevoir la récompenſe.

Il meurt en paix & ſans douleur, parce qu'il meurt dans un parfait détachement

de toutes les choses humaines. Il a le cœur libre & dégagé de tout ce qui pourroit l'arrêter sur la terre ; & au lieu de rien regretter en ce monde, il remercie Dieu, comme David, de ce qu'il achéve de rompre ses liens. Il n'y a plus, Seigneur, que le lien de ce corps mortel, & vous m'en allez délivrer, j'y consens. Non-seulement il y consent, mais
Psalm. 72. il le désire : *Qu'y a-t-il, mon Dieu, que je puisse souhaiter hors de vous ;* & que m'importe tout le reste, pourvû que je vous posséde ? Il envisage la mort comme la fin de ses peines & le commencement de son souverain bonheur. Elle paroît aux impies une destruction totale de l'homme ; mais il la regarde comme un passage du lieu de son bannissement à sa
Sap. c. 3. bienheureuse patrie, & de cette sorte, *il n'en ressent point le tourment.*

Il meurt dans une humble & vive confiance. Et que craindroit-il, lorsque sans présumer de soi-même & rendant gloire de tout à Dieu, il se voit enrichi de trésors & de mérites qu'il a amassés dans la Religion ? Tous ces mérites dispersés dans le cours d'une longue vie, se réunissent devant ses yeux, & le comblent d'une joie intérieure qui lui adoucit les rigueurs de la mort. Toutes ses pensées

penſées ſe tournent vers le ciel où il aſpire, & dont la poſſeſſion lui eſt déja preſque aſſûrée. Dieu lui donne de cette félicité éternelle un avant-goût qui le ravit & le tranſporte : tellement qu'il peut s'écrier avec le premier martyr de l'Egliſe, ſaint Etienne : *Je vois les cieux ouverts, & Jeſus qui m'attend à la droite de Dieu.* *Act. c. 2.*

Il meurt dans la plus étroite union avec Dieu, & dans l'exercice de toutes les vertus qu'il a ſi long-tems & ſi ſouvent pratiquées. Il s'y eſt formé de bonne heure, & il recueille alors tout le fruit de la ſainte habitude qu'il s'en eſt fait. Quoique mourant & réduit par la violence de la maladie dans la derniére foibleſſe, il n'a point de peine à s'élever à Dieu, à s'immoler à Dieu & à lui faire le ſacrifice de ſa vie. Accoutumé qu'il eſt à tous ces actes & à divers autres, il y entre d'abord & ſans effort; & pour peu qu'on lui parle ou qu'on le faſſe ſouvenir de Dieu, ſon cœur prend feu tout-à-coup & s'enflamme.

Enfin par une grace au-deſſus de toutes les graces, il meurt dans la perſévérance finale, qui eſt la conſommation de ſa perſévérance & de ſa conſtance dans l'accompliſſement des devoirs de la vie religieuſe. Car la perſévérance finale

ſuppoſe une perſévérance commencée, & c'eſt par celle-ci qu'on parvient à l'autre. Ainſi il meurt ami de Dieu, entre les bras de Dieu, dans le ſein de Dieu, où ſon ame va repoſer. Il paſſe de l'état de ſainteté à l'état d'impeccabilité ; c'eſt-à-dire, d'un état, où tout juſte & tout attaché qu'il étoit à Dieu, il pouvoit encore le perdre & l'offenſer, à un état où il ne pourra plus que l'aimer & que le glorifier.

CONCLUSION. Y a-t-il, Seigneur, à délibérer pour moi, & une mort ſi heureuſe ne doit-elle pas être l'objet de tous les vœux de mon cœur ! Mais telle eſt, mon Dieu, notre miſére, & la mienne en particulier: nous voulons une ſainte mort, & nous vous la demandons ; mais pour cela vous demandez de nous une vie ſainte, & c'eſt ce que nous ne voulons pas. Hélas ! Seigneur, c'eſt ce que je n'ai en effet jamais bien voulu. Cependant, il faut vouloir l'un & l'autre tout enſemble : car ſelon votre providence ordinaire, vous ne donnez point l'un ſans l'autre ; & ſe promettre de mourir comme vos plus zélés ſerviteurs, ſans vous avoir ſervi comme eux, c'eſt la plus fauſſe & la plus trompeuſe illuſion.

A quoi donc me ſuis-je expoſé depuis

tant d'années, & à quoi m'expose encore présentement ma langueur & ma nonchalance dans votre service ? Faites-le moi comprendre, ô mon Dieu : faites-moi ressentir pendant la vie toutes les frayeurs de la mort, afin que je ne les ressente pas à la mort même.

Je me trompe, Seigneur. On ne craint que trop la mort ; mais on ne la craint pas comme on la doit craindre. Or apprenez-moi à la bien craindre. On craint la mort, parce qu'on aime la vie : c'est la craindre en homme, & non en Chrétien ni en Religieux. De cette crainte toute naturelle il arrive, ou qu'on ne pense point à la mort, & qu'on en perd, autant qu'il est possible, la vûe, afin de n'en être point affligé ; ou qu'on ne pense à la mort, que pour s'en préserver le plus qu'on peut, que pour l'éloigner, & pour y apporter des précautions qui flattent notre amour propre, & qui fomentent notre paresse. Une telle crainte, bien loin de nous être utile, nous devient nuisible, puisqu'elle ne va qu'à nous inspirer le relâchement & à nous y entretenir. Ce n'est point ainsi, mon Dieu, que vos Saints ont craint la mort ; & ce n'est point là non plus la crainte que j'en dois avoir. Il m'importe peu de vi-

vre, mais il m'importe infiniment de bien vivre, de vivre religieusement & saintement pour mourir de même. Ce que je dois donc craindre, ce sont les terribles conséquences de la mort, afin de les prévenir. Ce que je dois craindre, c'est le danger affreux d'une mort qui me surprendroit & que je n'aurois pas prévûe. Heureuse l'ame que cette crainte tient dans une attention & une vigilance continuelle ! Plaise à votre miséricorde, ô mon Dieu, que j'en retire ce fruit de grace & de sanctification !



SECONDE MÉDITATION.

Du Jugement de Dieu.

Statutum eſt hominibus ſemel mori : poſt hoc autem judicium. *Heb. 9.*

C'eſt un arrêt porté contre les hommes de mourir ung fois : après quoi vient le jugement.

PREMIER POINT. APrès la mort ſuit le jugement de Dieu; c'eſt-à-dire, que dès le moment même où mon ame ſe ſéparera de mon corps, elle paroîtra devant le tribunal de Dieu, & lui ſera préſentée comme à ſon juge. Il eſt vrai qu'il y aura à la fin des ſiécles un jugement général, où nous ſerons tous raſſemblés, pour y recevoir une derniére ſentence & un arrêt plus ſolemnel : mais avant que ce grand jour arrive, & que tous les tems pour cela ſoient conſommés, la foi m'enſeigne, & c'eſt une vérité fondamentale, qu'il y a dès l'heure de la mort, un premier jugement, que chacun des hommes doit ſubir en particulier, & qui ſe paſſe ſecrettement entre Dieu & l'ame.

Il ne faut point que cette ame faſſe un long trajet, ni qu'elle ſe tranſporte

bien loin, pour comparoître en la présence de Dieu. Quelque part que l'homme meure, Dieu se trouve là, pour y exercer sa souveraine justice : car il est par-tout, & il agit par-tout également & avec la même puissance. Ainsi en quelque lieu que ce puisse être, je n'aurai pas plutôt rendu mon dernier soupir & cessé de vivre, que je serai comme investi de la majesté de Dieu. Je ne l'appercevrai, ni ne le verrai point ; mais sans se montrer à mes yeux, il se fera sentir à moi, & m'imprimera une vive idée de sa grandeur. Tellement que la parole de Job s'accomplira à mon égard : *J'ai craint le Dieu Tout-puissant ;*
Job. c. 1. *& dans le juste effroi qu'il m'inspiroit, je me le représentois comme une mer d'une étendue infinie, dont les flots grossis de tous côtés, & semblables à de hautes montagnes, venoient fondre sur ma tête & m'accabler.* Voilà comment Dieu m'enveloppera, pour ainsi dire, & comment il se rendra maître de moi, sans qu'il ait besoin de nul autre que de lui-même pour me saisir & pour m'arrêter.

Que ferai-je, qu'elle sera ma ressource ? En vain penserois-je à m'échapper, & voudrois-je m'enfuir de devant la face du Seigneur : il me tiendra en ses

mains, & dès qu'une fois on tombe dans les mains du Dieu vivant, on n'en peut plus sortir. En vain compterois-je sur les hommes & sur leurs secours : à qui pourrois-je me faire entendre, étant seul avec Dieu ; & quand je serois en état d'appeller toutes les créatures à mon aide, que serviroient tous leurs efforts contre leur Créateur & le mien ? Peut-être des personnes charitables, des amis viendront-ils auprès de mon corps, me rendre certains devoirs, & témoigner leurs regrets. Toute une Communauté où j'ai vécu, tout un Ordre m'accordera ses suffrages & offrira des vœux en ma faveur : mais ces priéres, ces vœux mettront-ils mon ame en assurance, si Dieu ne les écoute ; & les écoutera-t-il, si tout cela n'est soutenu par les mérites & la sainteté de ma vie ? Je me trouverai donc en ce terrible moment, abandonné à Dieu & à moi-même : à Dieu, de qui dépendra ma destinée pour l'éternité toute entiére, & qui sera sur le point d'en décider ; à moi-même, qui, dépourvû de tout le reste, & dans le dépouillement le plus universel, n'emporterai avec moi que mes œuvres, & n'aurai point d'autre soutien ni d'autre fonds. Où en serai-je, si ce fonds me

manque, & par où pourrai-je y suppléer ?

O que j'apprendrai bien alors à faire d'une vie sainte & religieuse l'estime qui lui est dûe ! Que je comprendrai le bonheur de ma vocation ; si je l'ai fidélement suivie, & si j'en ai rempli tous les devoirs ! Que me donneront de confiance une exacte régularité, une obéissance aveugle, une pauvreté dénuée de tout ; la soumission de mon esprit, la mortification de mes sens, la retraite du monde, l'assiduité à la priére, le soin des plus petites choses, & toutes les observances de mon état ponctuellement & constamment gardées ! Que je me sçaurai bon gré de m'être fait la-dessus d'utiles violences ; d'avoir combattu mes répugnances naturelles, & de les avoir surmontées ; de n'avoir eu égard, ni à certains exemples que j'avois devant les yeux & qui pouvoient me séduire, ni à certaines considérations & à de vains respects, qui m'auroient porté au relâchement & détourné de mes exercices ; ni à tous les prétextes que ma délicatesse n'eût été que trop ingénieuse à me suggérer, pour peu que j'y eusse prêté l'oreille ! C'est cette vûe & ce souvenir du passé, qui fera toute ma force, & qui m'affermira contre la frayeur d'un juge-

ment, où je n'aurai que moi pour prendre en main ma cauſe & pour me défendre.

Mais au contraire, ſi de tout le paſſé il ne me reſte rien ſur quoi je puiſſe m'appuier & m'aſſûrer; ſi me voyant au pouvoir d'un Dieu qui va me juger ſelon le bon ou le mauvais emploi de mes années, je n'y découvre que tiédeur, que négligences, qu'infractions perpétuelles de mes régles, qu'un vuide affreux & une inutilité toute infructueuſe, pour ne pas dire toute criminelle, en quel accablement tomberai-je & en quelle déſolation! J'en frémirai d'horreur. *Ils viendront*, dit le Sage, parlant des pécheurs, (& combien de mauvais religieux ſeront de ce nombre?) *Ils viendront tout tremblans & tout interdits.* De retourner ſur leurs pas & de rentrer dans la vie pour en faire un meilleur uſage, c'eſt ce qu'ils ne pourront obtenir. D'avancer vers Dieu, & d'approcher de ſon Tribunal, pour y rendre compte d'une vie perdue, c'eſt ce qui les conſternera. Ah! que n'y penſoient-ils & que n'y prenoient-ils garde, lorſqu'ils en avoient les moyens? Je les ai préſentement, & bien-tôt peut-être ne les aurai-je plus. N'en négligeons aucun: il n'y a point

Sap. c. 4.

de tems à perdre; & le malheur dont je veux me garantir, est assez grand, pour ne rien omettre de toute la vigilance & de toute la précaution que j'y puis apporter.

SECOND POINT. Dans les jugemens que rendent les hommes, le procès doit être instruit : & le juge ne prononce, qu'après avoir éclairci les faits, & les avoir examinés avec toute l'attention nécessaire pour n'y être pas trompé. On interroge le criminel, on lui confronte les témoins, on écoute ses réponses, & il n'est point condamné, que la preuve ne soit entiére & la conviction juridique. Dieu gardera envers moi la même forme de justice, & c'est pour cela que j'aurai à subir de sa part l'examen le plus général, mais en même tems le plus prompt & le plus convaincant.

Examen le plus général. Dans toute la suite de la plus longue vie & depuis le premier usage de ma raison, je n'aurai pas formé une pensée, pas conçû un désir, pas dit une parole, pas fait une action ni omis un devoir, où cet examen ne s'étende & sur quoi je n'aie à me justifier. Et comme tout cela se trouve ordinairement accompagné de circonstan-

ces, qui aggravent le péché ou qui le diminuent, il n'y aura par rapport à chaque article, ni vûe, ni intention, ni ſentiment, en un mot pas un point ſi léger qui n'entre en compte, & qui ne ſoit mis dans la balance pour y être peſé. En qualité d'homme éclairé de la lumiére naturelle, en qualité de chrétien ſoumis à la loi de l'Evangile, en qualité de religieux appellé à la perfection, j'avois des obligations différentes, & c'eſt de toutes ces obligations qu'il me faudra répondre. Mes œuvres les plus pieuſes en apparence, ne ſeront pas à couvert de cette recherche. La moindre imperfection qui s'y ſera gliſſée, l'œil de Dieu la découvrira; & s'il ne laiſſe rien échapper de tout ce qui en aura fait le mérite, il ne laiſſera rien non plus paſſer de tout ce qui en aura pû avilir le prix & altérer la ſainteté.

Examen le plus prompt. Une telle diſcuſſion me coûteroit maintenant des ſoins infinis; & encore avec tous mes ſoins & toutes mes réfléxions, n'y pourrois-je ſu ffire, parce que je ne puis avoir une connoiſſance aſſez claire ni aſſez préſente de toute ma vie. S'il étoit même ſeulement queſtion de me retracer une idée bien juſte de tout ce que j'ai fait,

dit, & pensé dans l'espace d'une journée, je n'y réussirois pas, tant il y a eû de choses, ou que je n'ai pas d'abord remarquées, ou qui se sont évanouïes de mon esprit. Mais il n'en est pas ainsi de Dieu, ni d'une ame dégagée des sens, & capable après la mort de connoître & de voir par elle-même. Car Dieu, depuis le premier instant de mon être, ne m'ayant jamais perdu de vûe, & d'ailleurs n'étant sujet à nul oubli, il n'aura point besoin de tems pour rappeller & pour me remettre devant les yeux toute ma conduite & tout ce qu'il y aura eu dans moi de plus intérieur. D'un seul trait de sa lumiere divine, il rapprochera les objets les plus éloignés; & sans nulle confusion, il les réunira tous dans un même point, & me les présentera, chacun aussi distinctement, que s'il étoit séparé des autres, & que je n'eusse en particulier que celui-là à considérer. Je les verrai donc tous dans le même moment, & malgré leur innombrable variété, mon ame d'un coup d'œil, les démêlera tous, parce qu'elle ne dépendra plus des organes qui l'arrêtoient, & qu'elle agira selon toute l'étendue de ses puissances & toute leur activité.

De-là enfin examen le plus convain-

cant. Il ne consistera ni en raisonnemens ni en conjectures, mais dans une vûe simple & nette. De sorte qu'il n'y aura point à contester avec Dieu, ni à dissimuler. Combien de péchés à quoi je ne pense plus & dont je ne me souviens plus, se produiront tout de nouveau, & se montreront à moi? Combien en appercevrai-je d'autres qui m'étoient absolument inconnus, & dont je ne me croyois pas coupable? De combien d'illusions, d'excuses & de prétendues justifications découvrirai-je la fausseté? Combien de difficultés & de questions que j'avois toujours résolues en ma faveur, seront décidées à ma condamnation? Combien de vertus qui brilloient devant les hommes, perdront tout leur éclat, & ne paroîtront qu'intérêt, que vanité, qu'habitude, qu'inclination naturelle, que bienséance, peut-être même que déguisement & hypocrisie!

Quel spectacle sera-ce là pour moi, & qu'aurai-je à dire? Quoique je voulusse alléguer, ma conscience s'éléveroit en témoignage & me démentiroit. Car elle concourra avec Dieu pour me convaincre, & malgré moi elle m'arrachera ce triste aveu, & cette courte, mais cruelle confession, *J'ai péché.* Que ne le 2. *Reg.* c. 12.

dis-je dès à présent ? Je le dirois avec fruit. Que ne vais-je le reconnoître aux pieds de Dieu dans le sentiment d'un humble repentir, afin de n'être pas obligé de le reconnoître au pied de son tribunal dans un mortel désespoir ? Que ne suis-je plus attentif au reproche de ma conscience, & selon l'avertissement de Jesus-Christ, que n'ai-je soin de l'appai-
Matth. c. 5. ser, & *de m'accorder promptement avec elle, tandis que je marche encore dans le chemin, afin qu'elle ne me livre pas au Juge*? Dès que je l'aurai satisfaite, elle se rendra mon avocate auprès de Dieu. Elle lui représentera ma pénitence, mon retour sincère, mes bonnes résolutions & les effets salutaires dont elles auront été suivies. Elle effacera des livres de la justice éternelle tout ce qui étoit écrit contre moi, & elle m'en obtiendra l'entiére abolition.

TROISIEME POINT. Selon l'examen que Dieu aura fait de moi & de toutes mes œuvres, il formera mon arrêt de réprobation, ou de salut. Quoique ce ne soit pas une sentence aussi publique qu'elle le doit être dans le jugement universel, elle n'en sera ni moins authentique, ni moins irrévocable. Car ce

que Dieu aura prononcé, ou pour mon malheur éternel, ou pour mon éternelle béatitude, il ne le changera jamais, puisque je ne ferai plus alors dans la voie, où l'on peut perdre & obtenir sa grace ; mais dans le terme, où l'on ne peut ni pécher, ni mériter. Il m'est donc d'une extrême importance, que cet arrêt de Dieu me soit favorable : sans cela que deviendrois-je, & en quelle misère serois-je réduit ?

Pensée effrayante ! Comment ai-je pû si souvent l'oublier, & que dois-je avoir plus fortement gravé dans la mémoire ? Pour en mieux sentir l'impression, je n'ai qu'à m'imaginer que je suis actuellement devant le thrône de la justice de Dieu, & qu'après m'avoir interrogé, il se déclare enfin, & lance sur moi ce redoutable anathême : *Retirez-vous de moi, maudit.* Quel coup de foudre ! Que je me retire de mon Dieu ! Que je sois éternellement privé de mon Dieu ! Que mon Dieu me frappe de sa malédiction, & de toute sa malédiction, sans qu'il me soit désormais possible de l'appaiser, ni qu'il me reste aucune espérance de le retrouver jamais & de le posséder ! Est-ce pour cela qu'il m'avoit séparé du monde, qu'il m'avoit appellé à l'état re- *Matth. c. 25.*

ligieux, qu'il m'avoit recueilli dans ſa maiſon, & qu'il m'y avoit fourni tant de moyens de ſanctification? Il vouloit m'attacher à lui plus étroitement que le commun des Chrétiens, & le voilà qui me rejette de ſa préſence & qui fait un divorce entier avec moi! Il vouloit me mettre au rang de ſes élus & des ames ſpécialement choiſies & prédeſtinées, & le voilà qui m'enléve toutes les graces dont il m'avoit enrichi, & qui me dégrade juſqu'au plus bas rang des ames réprouvées! Il vouloit me faire monter aux premiéres places de ſon Royaume, & le voilà qui me précipite au fond de l'abîme! Je n'ai, dis-je, qu'à prévenir ainſi le tems; & me ſuppoſant par avance dans cette fatale extrémité, je n'ai qu'à ſuivre tous les ſentimens qu'exciteront dans mon cœur de ſi triſtes & de ſi déſolantes idées. Heureux que ce ne ſoit encore qu'une ſuppoſition; & cent fois plus heureux, ſi par une conduite toute nouvelle, je vis de telle ſorte, que cette figure ne devienne jamais pour moi un effet ni une vérité.

C'eſt par ce renouvellement & ce changement de vie; que je puis mériter un jugement de ſalut & de bénédiction. Car il y en a un pour les ames juſtes, &

ſur-tout pour les ames vraîment religieuſes. Au lieu de ce funeſte arrêt dont j'étois menacé, ſi ma vie juſques à la mort eût toujours été également imparfaite & irréguliére, qu'il me ſera doux d'entendre de la bouche de mon ſouverain juge cette aimable invitation & ces conſolantes paroles! *Courage, bon ſerviteur; vous m'avez été fidéle en peu de choſe, & pour ce peu de choſe je vous deſtine un grand héritage. Entrez dans la joie de votre Seigneur.* Comblé de cette joie toute pure & toute divine dont je commencerai à goûter les douceurs ineffables, je reconnoîtrai bien que c'étoit peu de choſe que Dieu demandoit de moi en ce monde, & que tout ce que j'y aurai, ou entrepris, ou ſouffert, ou quitté pour lui, n'étoit rien en comparaiſon de la récompenſe qu'il m'avoit préparée, & de la gloire où il s'étoit propoſé de m'élever. Si je pouvois encore alors être touché de quelque regret, ce ne ſeroit pas d'avoir porté trop loin mon zéle, ni de ne m'être point aſſez ménagé dans les ſaintes pratiques qu'il m'inſpiroit pour mon avancement & ma perfection; ce ſeroit plutôt de l'avoir trop meſuré, & de ne lui avoir pas donné plus de liberté & plus d'étendue. En puis-je trop

Matth. c. 5.

faire, lorſqu'il s'agit d'un maître qui dans ſon jugement ne ſera pas moins libéral & magnifique à couronner ma fidélité, que ſévére & inexorable à punir mes négligences & mes lâchetés !

CONCLUSION. Grand Dieu, qui d'un regard ébranlez les colomnes du firmament, & faites trembler la terre : Dieu de ſainteté & la ſainteté même, devant qui les cieux ne ſont pas purs, & qui avez trouvé de la corruption juſques dans vos Anges : hélas ! Seigneur, comment pourra ſoutenir votre préſence une créature auſſi foible que je le ſuis, & comment une ame chargée de tant de dettes, oſera-t-elle entrer en jugement avec vous ? *Malheur à la vie même la plus chrétienne & la plus religieuſe dans l'eſtime des hommes, ſi vous l'examinez à la rigueur & ſi vous la jugez ſans miſéricorde.* Car vos vûes ſont bien au-deſſus des nôtres, & qui peut ſe flatter d'être à vos yeux exempt de tâche & digne d'amour ?

August.

Cependant, mon Dieu, vos divines Ecritures m'enſeignent, que cette miſéricorde qui m'eſt ſi néceſſaire, & ſur laquelle je dois principalement établir ma confiance, n'aura plus de part dans le jugement que je recevrai de vous à

l'heure de ma mort & que votre justice y présidera seule. Quelle grace ai-je donc à vous demander, & quelle priére ai-je présentement à vous faire? Ah! Seigneur, c'est que vous n'attendiez pas, pour me juger, que ce dernier jour soit venu; mais que vous me jugiez dès cette vie, parce que vos jugemens en cette vie sont des jugemens paternels & salutaires. Oui, mon Dieu, jugez toutes mes infidélités & toutes mes offenses; il est juste que j'en porte la peine: mais ne me réservez pas à ce tems, où *vous ne me reprendriez que dans votre colère, & vous ne me jugeriez que dans votre fureur.* Psal. 6.

Vous faites plus encore, ô Dieu souverainement bon & plein d'indulgence! Vous voulez bien ne me pas juger vous-même, pourvû que je sois mon propre juge; & vous consentez à me remettre tous vos intérêts, pourvû que j'en prenne soin contre moi-même, & que je vous fasse toute la justice qui dépend de moi. Y auroit-il un aveuglement plus déplorable & moins excusable que le mien, si je refusois une condition aussi avantageuse que celle-là? De grand cœur, ô mon Dieu, je l'accepte & je m'y soumets. Je me citerai moi-même au tribunal de ma conscience; je serai moi-même mon ac-

cusateur & mon témoin ; je ferai de toute ma vie la revue la plus rigoureuse & la plus févère ; j'y proportionnerai ma pénitence, & dans un vrai désir de vous satisfaire, je la rendrai aussi complette qu'elle me semblera devoir l'être, & que ma foiblesse la pourra supporter. Je n'en demeurerai pas là, Seigneur : je réglerai l'avenir, je le sanctifierai ; je ne m'y permettrai, ni ne m'y pardonnerai rien, afin que rien ne m'arrête quand vous m'appellerez à vous, & que je puisse sans retardement & sans obstacle prendre possession de l'éternelle béatitude que vous m'avez promise.



TROISIÉME MÉDITATION.

De l'Enfer.

Diſcedite à me, maledicti, in ignem æternum. *Matth. c. 25.*

Retirez-vous de moi, maudits, & allez au feu éternel.

PREMIER POINT. IL y a trois choſes à conſidérer dans l'enfer, qui paroiſſent bien étonnantes, & qui ſont pour nous autant de ſujets d'horreur. La premiére eſt, que Dieu pendant toute l'éternité n'y fera jamais nulle grace, lui néanmoins qui eſt la ſouveraine miſéricorde.

Ce Dieu dont la nature n'eſt que bonté; ce Dieu qui depuis la création du monde, fait luire également ſon ſoleil ſur les méchans & ſur les juſtes; ce Dieu qui pour ſes ennemis même & pour des pécheurs eſt deſcendu de ſa gloire, s'eſt revêtu de notre humanité, & a voulu mourir ſur une croix : après tant de bienfaits, & des témoignages ſi ſenſibles de ſon amour, ne jettera jamais un regard favorable ſur aucun des réprouvés, ni jamais ne fera diſtiller ſur

eux une ſeule goutte de ce ſang, qu'il a répandu toutefois pour eux-mêmes avec tant d'abondance dans ſa paſſion. Tellement que la miſéricorde divine, dont les communications ſont infinies envers tout le reſte des créatures, même les plus viles, demeurera éternellement ſans action à l'égard des damnés. Ils pouſſeront des cris lamentables, ils ſe déſoleront, ils verſeront, ſelon l'expreſſion de l'Evangile, des torrens de larmes : mais ce Dieu vengeur n'arrêtera pas une fois pour cela ſon bras, ni ne ſuſpendra pas un moment ſes coups ; & tant qu'il ſera Dieu, (or il le ſera toujours, comme il l'a toujours été) il verra ſouffrir des ames qu'il a formées à ſon image, des ames qu'il a marquées du ſceau de ſa divinité, des ames qui porteront le caractère de ſes ſacremens, ſans être ému pour elles du moindre ſentiment de compaſſion. Le pourrois-je croire, s'il ne nous l'avoit pas lui-même révélé ? Mais c'eſt un article de la foi que je profeſſe. Il faut donc qu'une ame réprouvée ſoit bien affreuſe aux yeux de Dieu, puiſque la haine qu'il en conçoit, eſt capable de l'endurcir de la ſorte, & de fermer à cette ame maudite toutes les ſources de la grace.

Mais encore qu'eſt-ce qui peut ainſi la défigurer aux yeux de Dieu, & en faire un objet ſi abominable? Le péché qui vit dans elle, & qui n'y mourra jamais. Avec cette tache déformais ineffaçable, elle ſera toujours pour Dieu, qui eſt infiniment ſaint, une victime de colère & de damnation. Le réprouvé pouvoit pendant la vie, l'effacer, cette tache ſi odieuſe: il pouvoit renoncer à ſon péché & par-là obtenir grace. Il étoit par ſon péché dans un état de réprobation ſeulement commencée; & non conſommée. La mort eſt venue; & à ce terme fatal, le même péché que la pénitence eût pû réparer, eſt devenu irrémiſſible, parce qu'il eſt devenu irréparable. Cette damnation anticipée, mais ſeulement commencée, eſt devenue une damnation complette, & a reçu ſa derniére conſommation. Cette miſéricorde auparavant ſi prévenante, & ſi facile à s'épancher & à pardonner, s'eſt reſſerrée & retirée ſans retour. Comme elle trouvera toujours le péché préſent & vivant, ce ſera toujours ſelon l'ordre des décrets divins, un obſtacle invincible qui la retiendra, & qu'elle ne pourra plus ſurmonter. De ſorte qu'il n'y aura dans tous les ſiécles que la juſtice qui agira, que

la justice qui frappera, que la justice qui vengera ses droits & qui se satisfera. O que je suis aveugle, si je n'apprends pas de là, 1. à redouter la justice de Dieu, & à craindre de tomber dans ses mains; 2. à redouter encore plus le péché, puisque la justice de Dieu n'est redoutable qu'à cause du péché; 3. à ne pas négliger les miséricordes du Seigneur, lorsqu'il me les offre si libéralement, mais à en faire tout l'usage que je puis pour me mettre à couvert de ses vengeances!

SECOND POINT. Une autre chose non moins digne de notre étonnement, & qui ne doit pas nous remplir d'un moindre effroi, c'est que des ames faites pour Dieu, pour le voir, pour l'aimer, pour le posséder, & pour être heureuses en le possédant, ne le verront néanmoins jamais dans l'enfer, ne l'y aimeront jamais, ne l'y posséderont jamais; & qu'au contraire, malgré toute la force du penchant & de l'inclination naturelle qui les portera vers ce premier Estre, leur fin derniére & le centre de leur repos, éternellement elles le haïront, éternellement elles le blasphémeront, éternellement elles trouveront

trouveront dans la connoiſſance qui leur reſtera de ſes perfections infinies & dans l'idée qu'elles en conſerveront, leur ſupplice le plus rigoureux, & le ſujet de leur déſeſpoir.

Car étant d'une part ſéparées de Dieu, & cela par une ſéparation violente, comme ſi elles étoient à chaque inſtant arrachées du ſein de leur Créateur ; par une ſéparation totale, en conſéquence de laquelle toute alliance entre Dieu & elles ſera rompue ; par une ſéparation éternelle, qui leur ôtera tout moyen, toute eſpérance de retour & de réunion : & d'autre part, quoiqu'ennemies de Dieu, étant ſans ceſſe occupées du ſouvenir de Dieu, comme du plus grand de tous les biens, comme du ſeul bien, ſoit abſolument & en lui-même, ſoit par rapport à elles, puiſqu'elles n'en pourront avoir d'autre ; comme d'un bien infini, qui devoit remplir tous leurs déſirs & les établir dans une félicité parfaite ; comme d'un bien qui leur étoit deſtiné, & auquel elles avoient les droits les plus légitimes ; comme d'un bien dont la privation ſera pour elles le comble du malheur, & qu'elles auront perdu pour de vains avantages ; comme d'un bien

où elles aſpireront toujours par une néceſſité inſéparable de leur être, & que jamais elles n'obtiendront par la dure fatalité de leur état : voilà ce qui les rongera perpétuellement, & ce qui les tranſportera juſqu'à la fureur & à la rage.

Ainſi par une contrariété de ſentimens la plus cruelle, le même Dieu qu'elles regretteront & qu'elles déſireront ſans ceſſe, elles l'auront en horreur ; & le même Dieu qu'elles auront en horreur, elles ne ceſſeront point pour leur tourment de le regretter & de le déſirer. Déſirs & regrets auſſi inutiles qu'ils ſeront douloureux ; & ce qui en ſera même la douleur la plus ſenſible, ce ſera leur inutilité. Car eſt-il une peine, dit ſaint Bernard, comparable à celle de vouloir toujours ce qui ne doit jamais être, & de ne vouloir jamais ce qui doit toujours être ! L'ame réprouvée voudra toujours s'élever à Dieu, & c'eſt ce qui ne ſera jamais : elle ne conſentira jamais à être éloignée de Dieu, & c'eſt ce qui ſera toujours. De tous côtés malheureuſe : c'eſt-à-dire, malheureuſe d'être abandonnée de ſon Dieu ; & plus malheureuſe dans ce terrible abandonnement, de reſſentir

la perte qu'elle aura faite, & d'en comprendre toute la grandeur. Malheureuse d'être déchûe de toutes ses prétentions au Royaume & à l'héritage de son Dieu ; & plus malheureuse dans cette funeste décadence, de soupirer uniquement & si ardemment après ce séjour bienheureux. Malheureuse, dans la violence de ses transports, de se tourner par mille imprécations contre son Dieu ; & plus malheureuse malgré ses imprécations & ses blasphêmes, d'être si fortement attirée vers ce suprême Auteur, de qui elle avoit tout reçû, & de qui elle devoit tout attendre.

Hé, que ne peut-elle l'oublier ! Que ne peut-elle se délivrer de ce poids qui l'entraîne, & de cette pente qui la domine & qui la tyrannise ! L'enfer ne lui seroit plus enfer qu'à demi. Quoi qu'il en soit, c'est à moi d'examiner en quelle disposition je suis maintenant par rapport à Dieu. Ai-je lieu de croire que je lui sois uni par la grace ? Si cela est, je ne puis l'en bénir assez, ni trop prendre de précautions pour ne me laisser pas enlever un trésor si précieux. Ai-je sujet de craindre que le péché ne m'en ait séparé, ou qu'il ne

m'en sépare bientôt ? Voilà sur quoi je dois me réveiller, & user de tous les remédes les plus efficaces & les plus prompts. Vivre dans un divorce actuel avec Dieu & dans sa disgrace, ce seroit m'exposer à un divorce éternel après la mort. Les réprouvés ne le perdront dans l'éternité, que pour avoir commencé dès cette vie à le perdre.

TROISIÉME POINT. Ce qui doit encore bien nous surprendre dans la considération de l'enfer & dans ce que l'Evangile nous en a fait connoître, c'est que par autant de miracles de la toute-puissance divine, un feu matériel agisse sur des ames spirituelles pour les tourmenter. Que ce feu tout matériel qu'il est, subsiste toujours, conserve toujours la même activité & la même ardeur; & n'ait pour cela point d'autre aliment qui l'entretienne, que le souffle de Dieu. Que ce feu appliqué au corps d'un damné, le brûle sans le consumer; & que ce corps immortel au milieu des flammes dont il sera investi, n'en reçoive point d'autre impression, que les douleurs cuisantes & intolérables qu'elles lui causeront. Qu'il n'y ait pas un moment où ce feu n'exerce

toute sa rigueur, ni pas un moment où le corps & l'ame n'en éprouvent sans relâche toute l'âpreté & toute la pointe. Que dans tout l'avenir il ne doive jamais y avoir un moment où ce feu s'éteigne, ni un moment qui soit enfin pour le réprouvé le terme de son supplice. Car c'est ainsi que Dieu se glorifiera aux dépens des pécheurs, qui l'auront deshonoré & outragé. De l'une ou de l'autre maniére, il faut que ses créatures servent à sa gloire ; & si ce n'est pas par les dons de sa miséricorde & par leur salut, ce sera par les arrêts de sa justice, & par leur damnation. Comme il vouloit les récompenser en Dieu, il les punira en Dieu : si bien qu'il ne fera pas moins éclater son pouvoir & sa grandeur dans l'enfer, que dans le ciel.

Grandes & essentielles vérités, dont il ne m'est pas permis de douter. Dès que je suis chrétien, je dois convenir de tout cela & reconnoître tout cela. L'esprit de l'homme a beau raisonner & former des difficultés : malgré toutes les difficultés & tous les raisonnemens, cet ordre de réprobation s'est déja accompli, & s'accomplit tous les jours à l'égard d'une multitude innombrable

d'Anges & d'hommes livrés au bras de Dieu. Il n'eſt donc point queſtion de vouloir pénétrer le fond de ces principes, puiſque ce ſont des principes de foi : mais ce qu'il eſt queſtion d'approfondir & de pénétrer, ce ſont les conſéquences de ces mêmes principes, qui me regardent auſſi-bien que les autres, & peut-être plus que bien d'autres. Je ſuis religieux, il eſt vrai, & je ne ſçaurois trop en témoigner ma reconnoiſſance à Dieu, qui m'a mis par-là plus en garde contre le malheur de la damnation. Mais je dois toujours me ſouvenir, que tout religieux que je ſuis, je puis me damner, qu'il y a eu des religieux qui ſe ſont damnés ; que pluſieurs de ceux-là mêmes, pendant un grand nombre d'années, avoient mieux vécu que moi : mais que malheureuſement ils ſont venus à ſe démentir, & que Dieu l'a permis pour une juſte punition de certaines négligences & de certaines infidélités où ils étoient tombés ; que Dieu peut le permettre de même pour moi, & que je n'ai nul droit d'eſpérer qu'il me traite plus favorablement, ſi je le ſers auſſi lâchement & auſſi négligemment. En un mot, que perſonne ne ſçait s'il eſt en-

état de grace, ou s'il n'y est pas ; & que dans cette incertitude absolue, il n'y a point d'attention que je ne doive avoir, point d'effort que je ne doive faire, point d'occasion de péril dont je ne doive m'éloigner, point d'embarras de conscience, de doute, de scrupule que je ne doive éclaircir ; rien de si pénible ni de si contraire aux inclinations & aux sens, à quoi je ne doive m'assujettir, pour me procurer toute l'assûrance raisonnable & moralement possible. J'ai embrassé la profession religieuse, pour me sauver. Que seroit-ce de faire naufrage dans le port même, & d'y échoüer !

CONCLUSION. Seigneur, que vous êtes bon dans vos miséricordes, mais que vous êtes impénétrable dans vos jugemens, & formidable dans vos châtimens ! Plus j'y pense, plus je suis saisi de frayeur ; & plus ma frayeur augmente, plus je sens croître mon amour pour vous. Car je ne puis ignorer, mon Dieu, ce que j'ai mérité, & en quel abîme vous pouviez me précipiter. J'ai péché contre vous, & vous avez arrêté votre justice qui s'élevoit contre moi. Du moins pouvois-je me porter à bien des péchés, où ma témérité, où ma dissipation m'expo-

ſoit, & dont votre grace m'a préſervé. Ah ! Seigneur, c'eſt m'avoir autant de fois retiré de l'enfer.

Vous n'avez pas eu pour tant d'autres la même providence. Qu'avoient-ils fait qui les rendît plus indignes de vos ſoins ? Qu'avoient fait tant de ſolitaires & d'anachorétes, que leurs chûtes déplorables ont entraînés dans la voie de perdition, & qui n'en ſont jamais revenus ? A me comparer avec eux, je n'en puis conclure autre choſe, ſinon que vous avez uſé envers moi d'une plus grande indulgence, & que ſi je n'ai pas été enveloppé dans la même ruine, c'eſt à vous ſeul que j'en dois rendre gloire.

Or c'eſt cela même qui me touche, ô mon Dieu, & qui demande de ma part une gratitude éternelle. Il faut que le feu de l'enfer ſerve de cette ſorte à allumer dans mon cœur le ſacré feu de votre charité. Il faut qu'il ranime toute ma ferveur, qu'il excite toute ma vigilance, qu'il me ſoutienne dans tous les exercices d'une auſtère pénitence, & qu'il m'en adouciſſe toutes les rigueurs. Il faut qu'il me rende patient dans tous les maux de la vie, conſtant dans toutes les obſervances de mon état, ardent & zélé dans tout ce qui concerne votre ſervice & le ſalut

de mon ame. Car voilà, Seigneur, le fruit que je dois retirer de la méditation & de la vûe de cet enfer, dont il vous a plû jufqu'à préfent de me garantir, où je pourrois néanmoins encore dans la fuite être condamné, & que je n'éviterai jamais qu'en m'attachant à vous par une fidélité inviolable, & par la pratique de toutes les vertus chrétiennes & religieufes.



CONSIDERATION.

Sur les Visites du saint Sacrement.

OUTRE les heures marquées par la régle pour s'assembler devant l'Autel du Seigneur, & pour y rendre à Dieu les devoirs ordinaires, chacun selon sa piété particuliére, peut, à certains tems libres, visiter le Saint Sacrement, & aller s'entretenir avec Jesus-Christ. Il n'y a point de dévotion plus solide que celle-là, il n'y en a point de plus conforme aux vûes & aux intentions de Jesus-Christ, & il n'y en a point de plus salutaire pour nous-mêmes ni de plus utile.

PREMIER POINT. Dévotion solide : car elle a Jesus-Christ même pour objet. Non point seulement Jesus-Christ en figure, ni en représentation ; non point seulement Jesus-Christ dans le simple souvenir, ni dans l'imagination : mais Jesus-Christ présent réellement & substantiellement ; présent en personne, & comme Dieu, & comme homme : en un mot, présent tel qu'il est au plus haut des cieux & à la droite de son Pere.

Quand au pied de mon oratoire, ou en quelque autre lieu que ce ſoit, qui n'eſt ni le temple, ni l'autel de Dieu, je m'occupe de Jeſus-Chriſt, que je m'entretiens avec lui, que je lui parle, que je l'adore, que je lui rends tous les hommages que m'inſpire mon zéle & mon amour : tout cela ne ſe paſſe qu'en eſprit, puiſque Jeſus-Chriſt n'eſt pas là en effet : que je ne ſuis pas véritablement devant lui ni auprès de lui, & qu'il n'eſt pas véritablement devant moi ni auprès de moi. Quand même en préſence de ſon tabernacle & dans ſon ſanctuaire, je médite ſur ſa bienheureuſe Nativité, ſur ſa douloureuſe & ſanglante Circonciſion, ſur les opprobres de ſa Croix, ſur ſa Réſurrection ou ſon Aſcenſion glorieuſe, ce ne ſont plus là que des images que je me forme, & des myſtères paſſés dont je me retrace la mémoire. Car quoiqu'il ſoit actuellement ſur l'Autel où je prie & où je fais ces ſaintes méditations, il n'y prend point actuellement naiſſance, il n'y eſt pas actuellement circoncis, on ne l'y crucifie pas actuellement, & il ne reſſuſcite pas ni ne monte pas actuellement au ciel. Mais il n'en eſt pas de même à l'égard du Saint Sacrement : ce Sacrement adorable, c'eſt Jeſus-Chriſt

lui-même & tout Jesus-Christ, je veux dire, Jesus-Christ selon sa divinité & selon son humanité. De sorte que dans les visites que je rends à ce divin Sacrement, c'est effectivement Jesus-Christ que je visite, c'est devant Jesus-Christ que je me prosterne, c'est avec Jesus-Christ que je converse. Il est là dans l'état où je le viens chercher, & où je prétends l'honorer. Il y est pour me recevoir, pour m'entendre, pour me répondre. Il y est au milieu d'une multitude infinie d'Esprits célestes, qui ne partent point de son Autel; & je suis moi-même comme au milieu de cette troupe bienheureuse, à laquelle je me joins, pour offrir ensemble nos hommages & notre encens à ce Dieu caché sous de fragiles espéces.

S'il y avoit un lieu dans le monde où il se fît voir d'une maniére sensible & à découvert, il me semble que j'aurois de l'empressement & de l'ardeur pour l'y aller trouver, & que je serois disposé à entreprendre pour cela les plus longs voyages. Je m'en ferois un mérite & une vertu, & je ne croirois pas pouvoir mieux lui marquer mon zéle & mon attachement. Or il ne seroit point plus présent par-tout ailleurs, qu'il l'est dans son

temple ; & ſans qu'il ſoit néceſſaire de le chercher bien loin, nous l'avons auprès de nous & parmi nous. Nous ne le voyons pas, il eſt vrai : mais nous avons la foi qui ſupplée au défaut de nos ſens, ou qui doit y ſuppléer ; & ce que nous connoiſſons par la foi, nous eſt plus certain que tout ce que nos yeux nous peuvent découvrir.

D'où arrive-t-il donc que des Chrétiens, que des Religieux aient tant d'indifférence pour un Sacrement où Jeſus-Chriſt eſt en perſonne, diſons mieux, pour un Sacrement qui eſt Jeſus-Chriſt même, & qu'ils ſoient ſi peu aſſidus à s'acquitter du culte qu'ils lui doivent, & à lui préſenter leurs adorations ? Il y a des tems dans la journée où je parois comme les autres devant ce divin Sacrement ; mais à ne me point flatter, ne ſerai-je pas obligé de reconnoître que j'en retrancherois beaucoup, ſi ce n'étoient pas des tems preſcrits par l'obéiſſance, & que j'en puſſe diſpoſer ſelon mon gré ? Hors de ces tems où la néceſſité peut-être me fait plus agir, qu'une ſincère piété, vais-je une fois & de moi-même aux pieds de Jeſus-Chriſt, lui témoigner les ſentimens de mon cœur, & lui tenir, pour ainſi dire,

compagnie, dans l'extrême solitude où il se réduit pour moi? A peine y ai-je été quelques momens, que l'ennui me prend; & au lieu que l'amour, la reconnoissance, le respect, devroient m'y attacher de telle sorte, qu'il fallût me faire violence pour m'en retirer, ce n'est au contraire qu'avec une espéce de violence que je m'y porte, & qu'autant que l'observance réguliére m'y appelle.

Ce qu'il y a souvent en cela de plus étrange, c'est qu'en même tems qu'on abandonne ou du moins qu'on néglige le Sacrement de Jesus-Christ, on se fait une dévotion particuliére & une pratique inviolable de visiter certains oratoires en l'honneur des Saints. Si l'on y manquoit, on se le reprocheroit comme une infidélité; & l'on ne seroit point content de soi, qu'on n'eût réparé cette omission. D'honorer les Saints, c'est sans doute un pieux exercice & une dévotion louable : mais après tout, notre premier devoir regarde le Saint même des Saints, & tout autre doit céder à celui-là. David ne souhaitoit rien plus ardemment que d'entrer dans le Temple du Seigneur, & il se fût estimé heureux de n'en sortir jamais. Daniel éloigné de la Judée & captif en Babylone, ouvroit chaque jour trois fois

les fenêtres de sa chambre du côté de Jerusalem ; & de-là, fléchissant les genoux, il adressoit sa priére au Dieu d'Israël, comme s'il eût été dans son Temple. Les premiers Chrétiens vouloient toujours avoir avec eux le Saint Sacrement. Il y a eu des Saints qui ont presque passé toute leur vie en sa présence, & combien y a-t-il de Sociétés & de Communautés, où est établie cette institution si religieuse de l'Adoration perpétuelle ? Enfin, s'il faut se servir ici de l'exemple même du monde, dans les Cours des Princes les courtisans ne perdent jamais, autant qu'ils peuvent, la vûe du maître. Or le premier maître, le premier supérieur de cette maison, c'est Jesus-Christ. Comment donc vas-je si peu à lui ; sur-tout lorsqu'il n'y a que quelques pas à faire, & que je l'ai si près de moi ?

SECOND POINT. Dévotion la plus conforme aux vûes & aux intentions de Jesus-Christ. Le plus grand art de la politique humaine, pour ceux qui approchent les Rois de la terre, & qui sont employés à leur service, est d'en étudier les inclinations & de s'y conformer. Il est souvent difficile de les con-

noître : mais nous n'avons pas besoin d'une longue recherche, pour nous instruire des inclinations du Fils de Dieu, le Roi des Rois & le médiateur des hommes. Il s'en est assez déclaré dans ses divines Ecritures, & il nous a fait assez hautement entendre, que d'*être avec les enfans des hommes*, & de converser avec eux, *ce sont ses plus chères délices*. Car c'est la sagesse increéée qui parle de la sorte ; & cette sagesse du Pere, n'est-ce pas Jesus-Christ ? Il ne dit pas au reste qu'il a mis sa gloire à s'entretenir avec nous, mais qu'il y a mis ses délices. Sa gloire est en mille autres choses ; & c'est, par exemple, de présider à toute la nature, de regner dans le ciel & sur la terre, de commander aux Esprits bienheureux, & d'en faire ses Anges & ses Ambassadeurs. Mais au milieu de tout cela, il nous témoigne que son inclination & son plaisir le plus sensible, est de nous voir auprès de lui & devant lui, non point précisément pour le glorifier, mais pour traiter familiérement avec lui.

Prov. c. 8.

Aussi quand il annonça à ses Apôtres qu'il se disposoit à les quitter & à retourner dans le sein de son Pere, il leur promit qu'*il ne les laisseroit point orphelins* en ce monde, & que quoiqu'il les

Joan. c. 14.

privât de sa présence visible, *il seroit néanmoins avec eux jusques à la fin des siécles.* Matth. c. 28. C'est ce qu'il nous promit à nous-mêmes dans leurs personnes, & c'est ce qu'il accomplit tous les jours dans le Sacrement de nos Autels. Il nous répéte sans cesse dans son Tabernacle ce qu'il dit alors à ces premiers Disciples : *Me voilà*, & me voilà non point pour un jour, ni pour une année, mais pour tous les tems à venir, & *jusqu'à ce qu'ils soient consommés.* Je suis rentré dans le séjour de ma béatitude éternelle ; je suis remonté à cette céleste patrie : mais ne croyez pas m'avoir perdu pour cela ; mon Sacrement est le supplément de mon Ascension. Comme vous ne pouvez vous soutenir sans moi, je ne puis demeurer sans vous. C'est ainsi que nous parle cet aimable Sauveur, ou tel est au moins le sens de ses paroles. Or afin qu'il demeure avec nous, il faut que nous demeurions avec lui ; car dès que nous n'aurons pas soin d'aller à lui, & que nous ne serons point avec lui, il ne sera point avec nous, & nous renverserons toutes les mesures & tous les desseins de son amour.

De-là je dois conclure deux choses : la premiére, que je ne puis rien faire de

plus agréable à Jesus-Christ, que de lui rendre de fréquentes visites. Il m'appelle, il m'invite ; & le même empressement qu'il a pour m'attirer à lui, ne dois-je pas l'avoir pour répondre à de si tendres invitations ? Avec la même constance qu'il daigne bien m'attendre, ne dois-je pas aussi long-tems qu'il m'est possible me tenir auprès de lui ? Mais parce que les différentes occupations de la vie & les divers emplois commis à nos soins, nous retirent souvent de son Sanctuaire, & ne nous permettent pas d'y rester autant que notre dévotion nous l'inspireroit, que fait une ame solidement vertueuse & toute dévouée à son divin Epoux ? Dans un saint désir de lui plaire, elle sçait au moins ménager certaines heures, où elle va réguliérement le visiter. Elle y va le matin, pour le saluer, & pour lui offrir les prémices de la journée, ou même pour la lui offrir par avance toute entiére. Elle y va vers le milieu du jour, pour se recueillir, & pour se remettre en quelque sorte de la dissipation où auroient pû la jetter ses fonctions extérieures. Elle y va le soir, pour prendre sa bénédiction avant le repos de la nuit ; pour reconnoître à ses pieds les fautes dont elle se sent

coupable, & pour les lui confeſſer avec douleur ; pour implorer ſa grace & le ſecours de ſa main toute-puiſſante contre ſes ennemis inviſibles, contre tous les dangers auſquels elle pourroit être expoſée pendant ſon ſommeil. Tout cela ne conſiſte point en de longues priéres, mais en des ſentimens affectueux, où chacun s'arrête plus ou moins, ſelon le mouvement de ſa piété & la diſpoſition préſente des affaires.

L'autre concluſion eſt toute contraire, quoiqu'elle ſoit fondée ſur le même principe : c'eſt que je ne puis guère montrer plus de mépris pour le Sacrement de Jeſus-Chriſt, que de le délaiſſer ; ni offenſer plus ſenſiblement ce Dieu d'amour, que de n'avoir nul égard aux inſtances qu'il me fait, & à la maniére dont il me prévient. Car pour reprendre la comparaiſon des Grands du ſiécle & des Princes, le Sanctuaire de Jeſus-Chriſt eſt comme le Palais où il tient ſa Cour ; or que la Cour du Prince ſe trouve déſerte, c'eſt une confuſion qu'il doit vivement reſſentir, parce que c'eſt un ſigne manifeſte du peu d'état que font de lui ſes ſujets. Et certes, ce Sauveur ſi indignement traité, & ſi juſtement irrité d'un pareil oubli, peut bien me faire alors le

même reproche qu'il fit à ses Apôtres, qui s'étoient endormis dans le jardin, pendant qu'il prioit : *Hé quoi, vous n'avez pû veiller une heure de tems avec moi ?* Ils n'eurent rien à lui dire là-dessus pour se justifier, & de quel prétexte pourrois-je me servir moi-même, pour excuser ma négligence ? Il n'est que trop abandonné des gens du monde ; & à qui est-ce d'y suppléer, sinon à des Religieux qu'il a spécialement choisis, & avec qui il a voulu avoir un commerce plus intime & plus ordinaire ?

Matth. c. 20.

TROISIÉME POINT. Dévotion la plus utile pour nous-mêmes & pour notre avancement spirituel. Une des coutumes les plus établies dans le monde est de se visiter les uns les autres : mais qu'est-ce que la plûpart de ces visites, & qu'en retire-t-on ? On y perd beaucoup de tems, & quelque innocentes qu'elles puissent être, elles sont au moins fort inutiles. Souvent par l'importunité des personnes & par le désagrément de leur conversation, elles deviennent très-ennuyeuses & très-incommodes. La paix quelquefois y est troublée par les chagrins qu'on y reçoit. Plus de fois encore la conscience y est blessée par les discours

médisans qu'on y tient, & qu'on y entend. Enfin ce sont presque toujours des visites dangereuses & pernicieuses par la dissipation qu'elles causent, & par la diversité des objets qui s'y présentent. Mais il n'en est pas de même des visites qu'on rend à Jesus-Christ & à son Sacrement. Ce sont des visites toutes saintes, des visites toutes salutaires, des visites toutes consolantes, & pleines d'une onction toute divine. Une ame y trouve mille avantages pour sa perfection, & en remporte des fruits inestimables.

Visites toutes saintes, soit par la fin qu'on s'y propose & le motif qui y conduit; soit par les actes de toutes les vertus qu'on y pratique, sur-tout d'une foi vive, d'une ferme confiance, d'une ardente charité, d'une humilité profonde, d'une soumission parfaite, d'une sincère contrition. Car voilà de quoi l'on doit plus communément s'y occuper, & ce qui ne demande point tant de paroles que de secrettes élévations du cœur.

Visites toutes salutaires, puisqu'on y va à la source même des graces. Et en effet, comme la plénitude de la Divinité habite en Jesus-Christ corporellement; c'est aussi dans le Sacrement de son Corps & de son précieux Sang que toutes

les graces sont renfermées, & c'est de-là que ce Dieu Sauveur les répand avec plus d'abondance. De sorte que les mêmes miracles qu'il opéroit autrefois à l'égard des maladies du corps, *en parcourant la Judée*, il les opère à l'égard des maladies de l'ame, en demeurant dans son Tabernacle. Il éclaire les aveugles, il fortifie les foibles, il guérit les infirmes, il ressuscite les morts. Mais pour obtenir de lui toutes ces merveilles, il est bien juste que nous ayons recours à lui, & que par nos assiduités nous l'engagions à nous les accorder.

Act. c. 10.

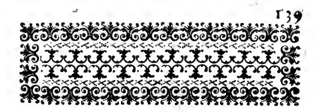
Visites toutes consolantes : il n'y a que ceux qui se mettent en état de l'éprouver, qui le puissent connoître, & qui en puissent parler. Toute la vie de l'homme n'est que misère & affliction d'esprit ; & malgré les prérogatives de la profession religieuse, chacun, comme par-tout ailleurs, y a ses peines. Mais qu'heureuse est l'ame affligée, qui sçait où elle peut trouver le reméde à ses maux, & qui va chercher auprès de Jesus-Christ sa consolation ! Il ne faut quelquefois qu'une visite du Saint Sacrement, pour changer tout-à-coup la disposition d'un cœur, & pour y faire succéder au trouble & à la douleur le plus doux repos, & un plein

contentement. On étoit venu tout triste, tout languissant ; & l'on s'en retourne tout rempli de force, de courage, & même de joie. Comment cela se fait-il ? C'est un secret réservé à la connoissance de Dieu. Il nous suffit de sçavoir que la chose arrive ainsi : mais d'en vouloir pénétrer le fonds, c'est ce qui ne nous appartient pas. Contentons-nous de l'expérience de tant d'ames saintes, qui en ont rendu, & qui tous les jours en rendent encore témoignage.

Voici donc les résolutions que je forme, ou que je dois former : de renouveller ma dévotion envers le très-Saint Sacrement de l'Autel, & de m'adresser à Jesus-Christ dans toutes les conjonctures & tous les états de ma vie. Si j'ai quelque doute à résoudre, j'irai le consulter ; si j'ai quelque affaire à entreprendre, j'irai la lui recommander ; si je me sens attaqué de la tentation, j'irai implorer son assistance. Dans mes tiédeurs & mes lâchetés, il me ranimera ; dans mes dissipations & mes égaremens, il me rappellera à moi-même ; dans mes dégoûts, mes ennuis, mes inquiétudes, dans toutes mes souffrances, soit intérieures, soit extérieures, il me consolera ; en un mot, dans tous mes besoins il sera

mon refuge & ma plus solide ressource. Au reste, ce ne sera pas seulement pour mon intérêt que j'irai à lui, ni pour les biens que j'en espère; mais pour sa gloire & pour l'honneur qui lui en peut revenir. Ce ne sera pas seulement pour moi, mais encore plus pour lui-même. Je m'unirai de cœur avec lui; & jouissant, autant que je le pourrai, de sa divine présence, je commencerai dès maintenant ce que par sa grace je dois faire dans l'éternité bienheureuse, qui est de l'aimer & de le posséder.





CINQUIÉME JOUR.

PREMIERE MÉDITATION.

Du Retour de l'Enfant prodigue à son Pere, & de celui de l'Ame religieuse à Dieu.

Et surgens, venit ad Patrem. *Luc. c. 15.*

Il partit aussi-tôt, & retourna à son Pere.

PREMIER POINT. LE dessein de Jesus-Christ dans la parabole de l'Enfant prodigue, a été de nous y proposer l'idée d'un véritable retour à Dieu & d'une sincère pénitence. Ce jeune homme emporté par le feu de l'âge, avoit quitté la maison de son pere, & s'en étoit allé dans un pays étranger, pour y vivre selon son gré, & pour y joüir de sa liberté. Mais il eut bien-tôt lieu de reconnoître son aveuglement, & de penser à revenir dans la maison paternelle.

disette pareille à celle où l'Evangile nous le fait voir ? De riche qu'il étoit, le voilà dans une extrême pauvreté, & dépouillé de tout. Cette liberté dont il avoit été si jaloux, il étoit obligé de l'engager & de la vendre. Sous la domination d'un maître dur & impitoyable il manque de pain pour se nourrir ; & il s'estimeroit même heureux d'avoir la pâture des plus vils animaux, & de pouvoir s'en rassasier, mais on la lui refuse. C'est donc alors qu'il rentre en lui-même : car rien n'est plus capable de nous ramener à nous-mêmes, & de nous ouvrir les yeux, que l'adversité. Il compare son état présent avec l'état où il étoit auprès de son pere : *Combien*, dit-il, *y a-t-il de valets & de mercenaires dans la maison de mon pere, qui ont du pain en abondance ? & moi je meurs ici de faim.* Réflexion qui le pénétre, & qui, sans lui permettre de délibérer plus long-tems, lui fait prendre le parti de retourner dans sa famille, & de s'y remettre dans le devoir. *Luc, c. 15.*

On peut dire (& n'est-ce pas ce que j'éprouve ?) qu'il n'y a point de misère plus semblable à celle du prodigue que la mienne, depuis que je me suis éloigné de Dieu, & que j'ai perdu ma premiére

ferveur dans les exercices de la Religion. Mon cœur s'eſt deſſéché, & tout l'eſprit de retraite, d'oraiſon, de mortification, de piété s'eſt éteint en moi. Où eſt ce recueillement, cette modeſtie, cette vigilance, cette conſcience timorée que j'avois autrefois ? Je n'ai plus rien de tout cela, & je me trouve ſur tout cela dans un dénuement déplorable. A quels maîtres me ſuis-je aſſujetti, en me livrant à mes déſirs & à mes paſſions ? Au lieu que je ne devois être nourri dans la maiſon de Dieu que du pain des Anges, & des délices intérieures d'une vie toute divine ; je ne cherche, comme cet infortuné prodigue, qu'à me remplir de la nourriture & du gland des pourceaux : c'eſt-à-dire, que je ne cherche que des conſolations humaines, & que les vaines ſatisfactions que je me puis procurer de la part des créatures, ſur-tout de la part du monde. Encore ne les ai-je pas, ou ne les ai-je pas aſſez pour me contenter : car mon état, malgré moi, me les interdit, ou du moins ne me les accorde pas autant que je le demanderois.

Que me reſte-t-il donc, & où en ſuis-je ? Ah, combien de mercenaires, combien de Chrétiens du ſiécle, au milieu du ſiécle même, s'élévent à Dieu,

goûtent Dieu, jouissent des plus douces communications de Dieu; & moi, de tout ce qui a rapport à Dieu, je ne sens rien, je ne m'affectionne à rien, je ne profite de rien. Heureux après tout que j'aie au moins quelque connoissance d'une si triste disposition, & que j'en voie le désordre & le malheur; heureux que je n'y sois pas tout-à-fait insensible! Y vivrai-je toujours, & ne ferai-je nul effort pour en sortir? Serai-je plus lent à me résoudre, que ne le fut l'Enfant prodigue? Je me suis égaré comme lui; voilà le déréglement de ma vie: mais ce qui acheveroit de me perdre, & ce qui mettroit le comble à ma ruine, ce seroit de ne pas revenir désormais aussi promptement que lui.

SECOND POINT. Après avoir considéré sa misère, & l'avoir déplorée avec bien de la compassion pour lui-même, ce prodigue prit un sentiment encore plus raisonnable & plus généreux, parce qu'il étoit moins intéressé. Il se retraça dans l'esprit toutes les bontés de son pere, & ce souvenir le couvrit de confusion, & le saisit de douleur. Il comprit toute l'indignité de sa conduite, & il ne se dissimula rien de toute l'énormité de

la faute qu'il avoit commise contre un pere digne de toute sa reconnoissance & de tout son amour. Il s'en fit tous les reproches qu'un vrai regret ne manque point d'inspirer à un cœur sensible & touché de repentir. Car quoique l'Evangile ne nous marque rien là-dessus en détail, il nous le donne néanmoins assez à connoître par trois choses que le prodigue se proposa de faire, en se présentant devant son pere.

Avant que de se mettre en chemin, il médita ce qu'il avoit à dire, & régla lui-même la maniére dont il devoit se comporter dans son retour. 1. Il résolut de se jetter aux pieds de son pere ; de ne chercher point à se justifier, mais au contraire de se reconnoître criminel & sans excuse ; de lui en témoigner sa peine très-sincère, & de se mettre par-là en état d'obtenir grace : *Je partirai, j'irai à mon* Luc. c. 15. *pere, & je lui dirai : Mon pere, j'ai péché contre le Ciel & contre vous.* Contre le Ciel, qui m'ordonnoit de vous être soumis, & de vous rendre tous les devoirs d'une obéissance filiale : contre vous, envers qui j'ai fait voir tant d'ingratitude, & dont j'ai tant négligé les avis & les salutaires leçons. 2. Il ne se contenta pas de cela ; mais le mépris qu'il avoit

conçû de lui-même, le porta à s'humilier encore davantage, & à ne prendre plus auprés de son pere la qualité de fils, dont il se crut désormais indigne : *Je ne mérite plus d'être appellé votre fils*, & ce n'est plus ainsi que vous me devez regarder. Je n'ai point agi en fils à votre égard ; vous avez droit à mon égard de n'agir plus en pere. 3. Enfin il ne s'en tint pas à l'humiliation, en consentant à être dégradé & dépouillé du titre de fils ; mais il alla jusqu'à l'austérité de vie & à la sévérité de la pénitence, en demandant à n'avoir point d'autre place dans la maison de son pere, ni d'autre traitement que les domestiques & les valets : *Comptez-moi pour un de vos serviteurs, & ne me traitez point autrement qu'eux.* Ce sera beaucoup pour moi d'être admis chez vous à cette condition, & ce sera beaucoup pour vous de me l'accorder. Quel langage de la part de ce jeune homme autrefois si indocile, si présomptueux, si amateur de sa personne, & si adonné à son plaisir ? Quel changement & quelle conversion !

Ibid.

Ibid.

Voilà ce qu'opère dans une ame pénitente la douleur qui la presse, & voilà ce qu'elle doit opérer en moi. Le pere du prodigue avoit-il jamais rien fait pour

ſon fils, qui puiſſe égaler toutes les faveurs & toutes les miſéricordes dont je ſuis redevable à la providence de mon Dieu ? Y puis-je penſer, ſans en avoir le reſſentiment le plus tendre & le plus affectueux ; ou puis-je n'y pas penſer, ſans être le plus méconnoiſſant & le plus ingrat de tous les hommes ? Cette penſée d'un Dieu ſi bon, & ſur-tout d'un Dieu ſi bon envers moi, pour peu que je m'applique à la bien pénétrer, me touchera infailliblement le cœur avec le ſecours de la grace ; & le ſentiment de ma contrition, s'il eſt dans le dégré néceſſaire, ne manquera pas de produire ces trois effets qui ſont eſſentiels à la pénitence.

1. De recourir promptement à Dieu, de me proſterner en ſa préſence, de lui faire l'aveu de tous les relâchemens de ma vie, de les déteſter de bonne foi à ſes pieds, & de les pleurer amérement. Ibid. J'ai péché, mon Dieu, *j'ai péché contre vous*, non pas une fois, comme l'Enfant prodigue contre ſon pere, mais preſque autant de fois que j'ai vécu de momens. Je n'entreprends point d'entrer avec vous en de vaines juſtifications, ni de me couvrir de faux prétextes : mon cœur me démentiroit, & les lumiéres de votre ſageſſe me confondroient. Ah ! j'ai

péché, Seigneur, plus encore que je ne le connois, & autant que vous le connoiſſez mieux que moi. Je viens tout confeſſer devant vous ; & pour vous fléchir en ma faveur, je n'ai à vous préſenter que cette confeſſion douloureuſe & que mes larmes.

2. De me mépriſer moi-même, & de ſentir d'autant plus mon indignité, que je ſuis dans une profeſſion plus ſainte. Hélas ! Dieu vouloit faire de moi un religieux : mais le ſuis-je en effet ? J'en ai le nom parmi les hommes, j'en ai les apparences ; mais en ai-je le fonds ? Choſe étrange ! ce nom de religieux que je porte, devroit m'être un ſujet de gloire, & c'eſt pour moi un ſujet de confuſion. Car de quoi dois-je plus rougir, que de paſſer pour religieux & de ne l'être pas ? Ai-je lieu de m'étonner après cela, Seigneur, que vous ne me favoriſiez pas de ces graces ſpéciales & de ces communications divines, dont vous gratifiez tant de parfaits religieux ? Ce ſont proprement vos enfans, parce qu'ils vous honorent & qu'ils vous ſervent comme un pere ; & c'eſt aux enfans qu'eſt réſervé le pain des enfans. Je ne puis ni le demander, ni l'attendre.

3. De me condamner à tout ce qu'il

y a dans la vie religieuse de plus pénible, de plus austère, & de m'y assujettir : ne voulant m'épargner en rien, & ne souhaitant point de l'être ; acceptant tous les dégoûts & toutes les répugnances que je pourrai avoir à supporter dans mon retour ; agréant que Dieu me laisse éprouver toute la pésanteur du fardeau, sans me l'adoucir. N'est-ce pas assez, mon Dieu, que vous ne me rejettiez pas de votre maison ? Du reste, je n'y ai pas vécu comme un fils docile & obéïssant : il est juste que vous m'y traitiez comme *un mercenaire* & un esclave. C'est ainsi que pense une ame contrite, c'est ainsi qu'elle agit ; & c'est ainsi que je dois penser moi-même, que je dois parler & agir.

TROISIÉME POINT. Malgré tout ce que le prodigue avoit projetté de dire à son pere & de faire en sa présence, il pouvoit craindre de n'en être pas écouté. Plus il se reconnoissoit criminel, moins il avoit lieu d'espérer un favorable accueil, & le désordre de sa conduite devoit naturellement lui inspirer de la défiance. Mais il se souvint qu'il retournoit à un pere, & qu'un pere est toujours pere, & ne peut oublier ce qu'il est. Aussi dans la résolution qu'il prit & dans le dessein

qu'il forma de son retour, il ne dit pas: *J'irai* à mon maître, ni à mon juge, mais *à mon pere*. Ce nom de pere le rassûra; & la confiance prenant le dessus, elle bannit de son cœur toute crainte, & ne lui permit plus de délibérer. Luc. c. 15.

Soutenu donc d'une confiance si ferme & si solidement fondée, il part, il marche, il arrive, il approche de son pere, qui lui fait bien éprouver sur l'heure qu'il ne s'étoit pas trompé dans l'espérance qu'il avoit conçûe. Car du moment que le pere apperçoit son fils, il va au-devant de lui, il l'embrasse & lui donne le baiser de paix, il l'introduit tout de nouveau dans sa maison, & sans éclater en des reproches amers sur le passé, il assemble toute sa famille pour leur témoigner sa joie & pour leur en faire part. Ce n'est point encore assez : bien loin de traiter en mercenaire & en esclave ce dissipateur & ce prodigue, qui s'étoit réduit par ses dépenses excessives dans un état si misérable & si pauvre, il veut qu'on le revête d'une robe neuve, qu'on tue pour lui le veau gras, qu'on prépare un grand souper, & qu'on l'accompagne d'une agréable symphonie, afin qu'il ne manque rien à cette fête. Pourquoi tout cela ? ah ! s'écrie ce pere si bon & si tendre, *c'est*

Ibid. *que mon fils étoit mort, & que le voilà ressuscité ; c'est qu'il étoit perdu, & que je l'ai heureusement retrouvé.*

Or il en est de même à l'égard d'un pécheur qui revient à Dieu, & que Dieu reçoit. Il en sera de même à mon égard ; & dès que j'irai à Dieu dans le sentiment d'une vraie componction, & que je m'humilierai devant lui dans la vûe de mes ingratitudes & de mes infidélités, je le trouverai encore mieux disposé en ma faveur, que le pere de l'Enfant prodigue ne l'étoit en faveur de son fils. Il est vrai que selon les régles de sa justice, il pourroit me rejetter, & que si je n'avois point d'autre fonds sur quoi je pusse compter, que mes œuvres & que ma vie, il auroit droit de me renoncer pour toujours & de me refuser tout accès auprès de lui : mais j'ai toute sa miséricorde pour garant de ma confiance, & en même tems que j'aurai à satisfaire moi-même sa justice, je puis me répondre de cette miséricorde sans mesure qui ne demande qu'à se répandre & qu'à s'exercer.

Je ne dois donc point écouter les craintes & les défiances que la nature m'inspire, & par où les ennemis de mon salut & de ma perfection tâchent de me retenir. Je ne dois point m'étonner de

toutes les difficultés que je prévois, & de toutes les répugnances que je sens à les combattre & à les vaincre. Fussent-elles mille fois encore plus grandes, la pénitence doit me mettre dans une ferme disposition d'endurer tout : mais du moment que je m'y serai bien établi, & que dans cet esprit je ferai les premiers pas pour aller à Dieu, l'expérience me détrompera bientôt des fausses idées qui me troubloient, & des vaines allarmes que me causoient la vûe de mes foiblesses & de mes égaremens. Au lieu de trouver un Dieu sévère & inexorable, je trouverai un Dieu plein de bonté & de tendresse pour moi. Il n'oublie pas même ceux qui le fuient : que fera-t-il pour ceux qui le cherchent ?

Ainsi tout offensé qu'il peut être, & quelque sujet qu'il puisse avoir de me bannir de sa présence, voici néanmoins ce que j'ose me promettre de sa part. 1. C'est qu'il viendra lui-même au-devant de moi, pour m'applanir le chemin, & pour me faciliter vers lui le retour que je médite. 2. C'est qu'il m'accordera une prompte rémission de toutes mes fautes, & qu'il se relâchera infiniment de la satisfaction qui lui est dûe. 3. C'est qu'il me secondera par des graces toujours

nouvelles dans tous les efforts que j'aurai à faire, soit pour me relever, soit pour me soutenir & pour persévérer. 4. C'est que non content de me voir rentré dans la voie de mes observances il s'appliquera à m'y avancer & à m'y perfectionner : de sorte qu'il ne tiendra qu'à moi de regagner tout ce que j'ai perdu, & de parvenir au rang des ames les plus parfaites. D'autres que moi, après avoir vécu comme moi dans le relâchement, sont ensuite devenus des modéles de régularité & des Saints. 5. C'est qu'au milieu de tout cela, sans que je lui demande ses consolations divines, ni que j'y prétende, il les répandra sur moi avec une espéce de profusion, & qu'il sçaura bien me dédommager des victoires que je remporterai pour lui, & des sacrifices que je lui ferai. Que me faut-il davantage, & puis-je encore balancer un moment sur le parti que je dois prendre ?

CONCLUSION. Pere des miséricordes, Dieu d'espérance & de paix, Seigneur, soyez béni de la sainte résolution que votre grace m'a inspirée, & daignez par cette même grace m'y confirmer. Je reviens à vous & me voilà à vos pieds, confus & humilié, mais rassuré par vous-

même, & comptant sur votre bonté toute paternelle. Car c'est vous-même ô mon Dieu, qui m'avez fait entendre votre voix pour me rappeller : ai-je à craindre que vous me fermiez votre sein pour ne me pas recevoir ?

Que vous dirai-je, Seigneur, & par où puis-je vous fléchir, ou plûtôt, qu'ai-je autre chose à faire pour cela, que de rallumer tout mon zéle pour vous, & de recommencer tout de nouveau à vous servir ? Ce ne sont point des paroles que vous voulez ; ce sont des effets. Mais après tout, Seigneur, quoique je fasse, ce ne seroit rien encore, si vous me traitiez selon toute la sévérité de vos jugemens. *Qu'est-ce qu'un homme, pour répondre à un Dieu*, & pour entrer en compte avec lui ? Ah ! mon Dieu, toute ma ressource c'est votre cœur, ce cœur de pere. Malheur à quiconque voudroit m'ôter là dessus ma confiance : ce seroit m'éloigner de vous pour jamais. *Job. c. 9.*

Je la conserverai donc précieusement, cette confiance qui vous a ramené tant d'ames, & je m'y laisserai conduire. Bien loin de me rendre moins vigilant & moins attentif sur mes devoirs, elle me les fera pratiquer avec beaucoup plus de ferveur, parce que je les pratiquerai par recon-

connoiſſance & par amour. Bien loin de flatter ma délicateſſe & de me tenir lieu de prétexte pour m'épargner les rigueurs d'une vie pénitente, plus elle vous repréſentera à moi comme un Dieu propice & miſéricordieux, plus elle me fera comprendre mon injuſtice envers vous & la griéveté de mes offenſes, & par-là même, plus elle m'animera à les réparer & à vous venger de moi-même par toutes les auſtérités de la mortification religieuſe. Vous agréerez ſur cela, Seigneur, mes foibles efforts, & vous les ſeconderez. Vous aurez égard à ma bonne volonté, & à la droiture de mes intentions. Le retour ſera réciproque de vous à moi, & de moi à vous; la réconciliation ſera parfaite, & par votre ſecours tout-puiſſant elle durera dans tous les ſiécles des ſiécles.



SECONDE MÉDITATION.

Du Régne de Jesus-Christ dans l'Ame Religieuse.

Tollite jugum meum super vos, & invenietis requiem animabus vestris. *Matth. c. 11.*

Portez sur vous mon joug, & vous trouverez le repos de vos ames.

PREMIER POINT. IL ne suffit pas, en retournant à Dieu, que je travaille à détruire dans moi la sensualité & l'amour-propre, qui ont été les principes de tous mes relâchemens ; il faut encore que j'y fasse régner Jesus-Christ ; ou plutôt c'est en établissant par la grace le régne de Jesus-Christ dans mon cœur, que j'y détruirai l'empire des sens & l'amour de moi-même.

Ce régne de Jesus-Christ est tout intérieur, & il consiste à bannir de mon ame tout autre esprit que celui de Jesus-Christ : à ne juger de rien que selon les maximes de Jesus-Christ, à n'aimer rien que selon les sentimens de Jesus-Christ, à faire vivre en moi, par une

pratique conſtante & habituelle, toutes les vertus de Jeſus-Chriſt. Tellement que ce ſoit Jeſus-Chriſt qui me gouverne en tout, qui me régle en tout, qui me faſſe tout entreprendre & tout accomplir.

Ce régne de Jeſus Chriſt n'eſt point de ce monde : c'eſt-à-dire, que ce n'eſt point un régne où Jeſus-Chriſt, comme les autres Rois, ſe montre dans la pompe & dans l'éclat ; ni où, par la puiſſance des armes, il cherche à étendre ſes conquêtes, & à s'acquérir des ſujets. Au contraire il ne ſe fait voir que dans les états les plus pauvres, les plus obſcurs, les plus humilians ; & s'il remporte des victoires, c'eſt par l'attrait de ces mêmes états où il s'eſt abaiſſé, & où il a voulu ſe réduire. Une ame touchée de le voir marcher devant elle comme ſon Chef, & de lui voir prendre la route la plus épineuſe & la plus étroite, ſe ſent excitée à le ſuivre. Elle ſe livre à lui toute entiére, & s'abandonne ſans réſerve à ſa conduite. Par quelque voie qu'il lui plaiſe de l'appeller, elle y entre généreuſement, elle s'y attache inviolablement, elle y perſévère, & elle y avance conſtamment. Ses exemples ſont des ordres pour elle, & elle auroit honte

qu'il y eût une difficulté qui l'arrêtât, lorque son divin Maître les veut éprouver toutes, & qu'il lui apprend à les surmonter. *Allons*, dit-elle comme saint Thomas, *& mourons avec lui. L'esclave n'est point au-dessus de son souverain Seigneur*, ni la créature au-dessus de son Dieu. C'est donc lui qui la méne ; lui qui lui donne, à chaque pas qu'elle fait, l'impression & le mouvement : lui qui la détermine, qui l'encourage & qui la soutient. C'est une soumission sans réserve, & la dépendance est parfaite.

Joan. c. 11.
Matth. c. 10.

Voilà à quoi notre Sauveur nous invite, quand il nous dit : *Prenez sur vous mon joug & portez-le.* Il adresse cette invitation à tous les Chrétiens en général, mais en particulier aux religieux. Car elle regarde diversement les uns & les autres. S'il exige des chrétiens qu'ils se chargent de son joug, ce n'est dans la rigueur de la lettre, que par rapport aux préceptes de sa loi : mais ce qu'il exige des religieux va jusques aux conseils & à la plus sublime perfection. Du reste, il veut que ce soit nous-mêmes qui nous soumettions à ce joug du Seigneur ; & en nous donnant la grace de la vocation religieuse, il ne nous a pas dit : Recevez mon joug que je vous

Matth. c. 11.

impose ; mais prenez-le, & mettez-le vous-mêmes sur vous. Il ne lui seroit point assez glorieux de nous entraîner par violence après lui : il demande à régner par amour, & non par force ni par contrainte.

Est-ce ainsi qu'il régne sur moi & dans moi ? Veux-je en effet ne me conduire désormais que par lui & que selon lui ? Le veux-je, dis-je, en effet ? Car jusques à présent je ne l'ai voulu qu'en apparence. Depuis tant d'années ce qui m'a conduit, ce sont les désirs de mon cœur, ausquels je n'ai jamais eû le courage de résister, & que j'ai au contraire toujours cherché à satisfaire ; ce sont mes inclinations naturelles, que je n'ai jamais pû me résoudre à combattre, & au gré desquelles j'ai toujours vécu ; ce sont mes sens, que j'ai flattés & que j'ai écoutés, sans jamais les contredire ni les mortifier dans les moindres choses ; c'est le monde, dont je n'ai point quitté l'esprit en quittant ses biens, & dont peut-être j'ai conservé sous un saint habit, les sentimens les plus profanes, pour ne pas dire les plus criminels ; ce sont mes vûes particuliéres, soit de vaine gloire & d'ambition, soit d'intérêt propre & de recherche de

moi-même. Car tout cela n'eſt que trop ordinaire juſques dans la religion ; & quoique les objets y ſoient différens, ce ſont néanmoins les mêmes paſſions. Voilà l'eſclavage où j'ai paſſé une grande partie de ma vie. Voilà les maîtres à qui j'ai obéi ; & dois-je être ſurpris, que ſous de tels maîtres, je ſois tombé en de ſi déplorables égaremens ?

Or n'eſt-il pas tems de faire place à Jeſus-Chriſt, & de l'établir dans mon ame comme dans ſon Royaume, pour la poſſéder & pour y dominer ? Eſt-il un meilleur maître ? En eſt il un plus ſage & plus éclairé ? Il eſt *la ſageſſe même de Dieu, & il a les paroles de la vie éternelle.* 1. Cor. c. 1. Jean. c. 6.
Que me demande-t-il que de ſaint, que de raiſonnable, que de conforme à la plus droite juſtice & à l'équité, que d'utile & de ſalutaire pour moi ! Mais ſurtout, que me demande-t-il, qu'il n'ait pratiqué avant moi ? Ne feroit-ce pas une indignité, que la condition me parût trop dure, d'aller après mon Sauveur, de me joindre à lui, d'agir avec lui & ſous lui, d'aimer ce qu'il a aimé, & de faire ce qu'il a fait ?

SECOND POINT. Il m'eſt d'autant moins permis de me ſouſtraire à ce régne

de Jesus-Christ dans moi, qu'il est plus solidement établi & mieux fondé. Le seul christianisme nous soumet tous au joug de cet Homme-Dieu, notre législateur & notre maître. Etre chrétien, ou plutôt se dire chrétien, & ne vouloir pas se laisser conduire par Jesus-Christ, ne vouloir pas entrer dans la voie qu'il nous a tracée, ni recevoir de lui l'ordre qui doit diriger toutes nos actions & régler toutes nos démarches, c'est une contradiction.

Pourquoi dans notre baptême avons-nous renoncé au démon, à la chair, au monde, & à ses pompes ? N'a-ce pas été pour faire entendre que nous ne voulions point nous assujettir à leur empire, ni nous asservir sous une si honteuse domination ? Pourquoi avons-nous été en même tems marqués du sceau & du caractère de Jesus-Christ ? N'a-ce pas été pour nous revêtir de ses livrées, & pour reconnoître à la face des autels par une profession solemnelle, que nous lui appartenions, & que nous lui étions spécialement dévoués ? Qu'est-ce que son Evangile ? n'est-ce pas sa loi ? & pourquoi l'avons-nous embrassée, cette loi, si ce n'est pour dépendre du souverain Seigneur qui nous l'a imposée ?

Enfin, c'eſt la foi même qui nous enſeigne que nous ſommes les membres de Jeſus-Chriſt, & qu'il eſt notre chef; que nous ſommes ſon troupeau, & qu'il eſt notre paſteur; que nous ſommes ſon Egliſe, & qu'il eſt notre pontiſe; que nous ſommes ſon peuple, ſa conquête, le prix de ſon ſang, & que nous ayant achetés de ſon ſang, il s'eſt acquis un droit inconteſtable ſur nous. Quand donc je n'aurois égard qu'à ces raiſons communes & générales, je ne puis jamais ſans injuſtice me départir de l'attachement inviolable & de l'entiére obéiſſance que je dois à ce divin Sauveur. C'eſt à lui de parler, & à moi de l'écouter. Or il parle en effet, il ordonne: l'Evangile qu'il nous a prêché ſubſiſte toujours, & c'eſt ſa parole, ce ſont ſes commandemens & ſes ordonnances. Refuſer de m'y conformer, ne ſeroit-ce pas une révolte, ne ſeroit-ce pas en quelque ſorte renoncer à mon baptême, ne ſeroit-ce pas tomber dans une eſpéce d'apoſtaſie?

Ce ſeroit plus encore par rapport à moi, puiſque j'ai un engagement particulier qui me lie à Jeſus-Chriſt, & qui lui donne un nouveau droit ſur toute ma perſonne: c'eſt la qualité de

religieux. Qu'ai-je fait, en me consacrant à la Religion ? Je me suis hautement & singuliérement déclaré disciple de Jesus-Christ, son imitateur en tout,& son sujet, prêt à tout abandonner, à tout faire & à tout souffrir pour son service. J'ai considéré l'état religieux comme une sainte milice, où je m'enrollois pour combattre sous l'étendart de Jesus-Christ, & pour agir sous ses ordres, comme un soldat agit sous ceux de son général. C'est pour cela que je me suis uni à lui par trois vœux qui sont désormais trois liens indissolubles. Par ces trois vœux je l'ai mis dans une pleine possession de moi-même, & je lui en ai fait un don absolu & irrévocable. Je lui ai sacrifié tous les biens du monde par le vœu de pauvreté ; je lui ai soumis tous mes sens par le vœu de chasteté ; & par le vœu d'obéissance, je me suis dépouillé pour lui de ma propre volonté. Tellement qu'il ne me reste rien qui ne soit à lui, & qu'il n'ait en sa disposition. Or après m'être engagé de la sorte, puis-je me rétracter ? & ne serois-je pas un parjure, si je venois à lui manquer de fidélité après des sermens si juridiques & si authentiques ?

De quelque maniere donc qu'il dispose
de

de moi : soit qu'il m'éléve, ou qu'il m'abaisse ; soit qu'il me console, ou qu'il m'afflige ; soit qu'il me destine à cette place, ou à telle autre ; soit même à l'égard de l'ame & des voies intérieures, qu'il me fasse marcher dans les ténébres ou dans la lumiére, dans les peines & les désolations, ou dans l'abondance des douceurs célestes : à tout cela qu'ai-je à dire autre chose, sinon qu'il est le maître, & que je suis entre ses mains. Oui, il est le maître ; il est le mien, & je n'en veux point d'autre. Je l'ai choisi, & à Dieu ne plaise que je m'en détache jamais. S'il n'a pas eu jusques à présent dans mon cœur toute la place qu'il y devoit occuper, je la lui rends toute entiére. Je veux qu'il y regne seul, & qu'il y exerce tout son pouvoir. Je ne veux plus rien estimer que selon son estime, plus rien désirer que selon ses inclinations, plus rien rechercher que ce qu'il a recherché lui-même. Tout ce qu'il méprise, je le veux mépriser comme lui ; & tout ce qu'il condamne, je veux comme lui le condamner. C'est ainsi que je lui garderai la foi que je lui ai jurée, & qui doit être éternelle.

TROISIÉME POINT. Ce n'est

point, comme le monde se le figure, un fardeau pesant, ni un joug difficile à porter, que le régne de Jesus-Christ dans une ame religieuse. A n'en croire que les apparences, il semble que ce soit une dure servitude ; mais dès qu'on vient à en faire l'épreuve, on y goûte la plus heureuse liberté, qui est celle des enfans de Dieu, & l'on y joüit du repos le plus inaltérable. Non pas que ce ne soit toujours un fardeau & un joug : mais c'est le joug du Seigneur, auquel nous nous sommes voués, c'est son fardeau ; & selon le témoignage qu'il en a rendu lui-même, *son fardeau est léger, & son joug est doux.*

Matth. c. 11.

Aussi ce maître si libéral nous a-t-il promis un double centuple, c'est-à-dire, une double félicité ; l'une présente, & pour cette vie même ; l'autre future, & pour l'éternité bienheureuse. Car c'est ainsi qu'il s'en est expliqué dans les termes les plus formels : *Quiconque aura tout quitté pour moi, pere, mere, freres, sœurs, maisons, héritages, en recevra le centuple dès maintenant, & ensuite possédera la vie éternelle.* Il ne dit pas seulement que nous recevrons ce centuple après la mort ; mais que nous le recevrons *dès maintenant*. Le dégagement du cœur,

Marc. c. 10.

l'affranchiſſement de tous les ſoins de la vie, le témoignage d'une bonne conſcience, la paix intérieure, les impreſſions ſecrettes de l'eſprit de Dieu, qui ſe communique à l'ame religieuſe, & qui la remplit d'une joie toute pure & toute céleſte : cela ſeul vaut mieux que tout ce que nous avons quitté dans le monde, & que tout ce que nous y aurions pû poſſéder.

J'en puis bien juger par moi-même. Quelque imparfait que je ſois, il y a eu de tems en tems des jours de grace & de ferveur, où, plus fidéle à mes devoirs & à toutes mes obſervances, je vivois plus réguliérement, & j'accompliſſois avec plus de zéle & plus d'ardeur les obligations de mon état. Or n'étois-je pas alors beaucoup plus content ? Trouvois-je le joug de Jeſus-Chriſt trop fatigant pour moi, & ne ſentois-je pas au contraire à le porter, une certaine douceur, qui me dédommageoit pleinement des violences qu'il falloit me faire ? Je m'eſtimois heureux, & je l'étois en effet : mais quand ai-je ceſſé de l'être ? C'eſt lorſque je me ſuis relâché, & que me laiſſant entraîner par ma foibleſſe naturelle, je me ſuis en quelque ſorte ſouſtrait à la conduite & à l'empire du maître qui me gouvernoit. Mes paſſions ſe

ſont reveillées, mes inclinations ont pris le deſſus, je les ai ſuivies ; & n'ai-je pas mille fois éprouvé, qu'il m'eût été ſans comparaiſon plus doux & plus avantageux de ſuivre conſtamment les voies de mon Sauveur, & de ne m'écarter jamais de la ſainte régle qu'il m'a preſcrite, & des exemples qu'il m'a donnés ?

Si donc je veux retrouver ce centuple, ou ce bonheur de la vie préſente, que j'ai perdu tant de fois par ma faute, je dois le chercher auprès de Jeſus-Chriſt. C'eſt-à-dire, que je dois tout de nouveau me dévoüer à Jeſus-Chriſt, que je lui dois ſoumettre toutes mes puiſſances, toutes mes vûes, toutes mes œuvres : en ſorte qu'il ſoit comme l'ame de mon ame, & que je ne vive plus que par lui & qu'en lui. Vie d'autant plus précieuſe, que c'eſt le gage certain d'une autre vie & d'un autre centuple, qui en doit être l'éternelle récompenſe. Car ſi Jeſus-Chriſt m'appelle à ſa ſuite, & s'il veut que je le faſſe dès à préſent régner dans mon cœur, c'eſt afin de me faire un jour régner avec lui, & de me rendre participant de ſa gloire. Les Rois de la terre élévent leurs favoris & récompenſent la fidélité de leurs ſujets, mais non pas juſqu'à leur faire part de leur Royaume.

Ce n'eſt qu'en ſervant ce Seigneur des Seigneurs, & ce Roi du ciel, qu'on obtient une couronne, & une couronne d'immortalité. Quand je n'aurois rien à eſpérer de lui en ce monde, ne ſeroit-ce pas aſſez de cette couronne immortelle pour payer abondamment tous mes ſervices?

CONCLUSION. Venez, Seigneur, venez prendre poſſeſſion d'une ame qui vous appartient par tant de titres, & qui vous eſt encore plus acquiſe que jamais par le don qu'elle vous fait d'elle-même. Rentrez dans un cœur où vous devez ſeul régner, & banniſſez-en tout ce qui m'éloignoit de vous & qui vous éloignoit de moi. Vous êtes un Dieu jaloux; vous ne voulez point de partage, & vous m'avez déclaré dans votre Evangile que je ne pouvois être à deux maîtres. Quel autre puis-je choiſir que vous, & à quel autre ne dois-je pas renoncer pour vous?

Ainſi l'ai-je voulu, Seigneur, lorſque je me ſuis retiré dans votre ſainte maiſon, qui eſt proprement votre Royaume ſur la terre, & que j'ai commencé à porter vos livrées, en portant l'habit religieux. Que ce ſentiment n'a-t-il été

plus ferme & plus durable! Mais il eſt encore tems de le renouveller & de le reprendre. *Vous êtes mon Seigneur & mon Dieu* : c'eſt l'hommage que vous rendît un de vos Apôtres en revenant de ſon infidélité, & c'eſt celui que je vous rends dans une humble confuſion & un repentir véritable de mes égaremens paſſés. Commandez : me voici prêt à tout pour vous obéir. En quelque état que vous vous préſentiez à moi, ſoit dans la ſplendeur de votre gloire, ou dans l'humiliation de votre croix ; & quelque route qu'il vous plaiſe de me faire tenir avec vous & après vous, vous me trouverez toujours également ſoumis, & toujours diſpoſé à marcher. Vous m'appellerez, & je vous répondrai ; vous m'inſpirerez & j'agirai ; vous me ferez entendre vos divines volontés, & je m'y conformerai. Tout cela par amour : car vous êtes un Dieu d'amour, & c'eſt par l'amour que vous régnez dans les ames fidéles, & que vous y exercez votre plus puiſſante domination.

Joan. c. 20.



TROISIÉME MÉDITATION.

De l'humilité de Jesus-Christ dans l'Incarnation.

Semet-ipsum exinanivit. *Philip. c. 2.*

Il s'est anéanti lui-même.

PREMIER POINT. C'EST un mystère incompréhensible à l'esprit humain que le mystère de l'Incarnation ; & il n'y avoit que l'Esprit de Dieu qui pût nous en donner une juste idée, ni bien l'exprimer. Or il l'a fait dans cette seule parole, qui comprend tout le fonds & toutes les merveilles de ce mystère adorable : *Dieu s'est anéanti.* Voilà le grand secret, caché dans Dieu durant toute l'éternité, & révélé dans le tems.

Qu'est-ce que l'Incarnation du Verbe? c'est l'anéantissement d'un Dieu : cela dit tout. Il s'est anéanti, ce Dieu de majesté : comment? parce qu'étant Dieu, il s'est fait homme ; & que de l'homme à Dieu, qui est le souverain Etre, ou de Dieu à l'homme, qui n'est qu'un néant, il y a une distance infinie. Après cela je ne vois plus rien qui m'étonne dans tous

les autres myſtères de la vie de Jeſus-Chriſt. Car qu'un Dieu fait homme embraſſe la pauvreté, les mépris, les ſouffrances, la croix, ce ſont les ſuites & comme les engagemens de l'humanité dont il s'eſt revêtu. Mais qu'un Dieu, tout Dieu qu'il eſt, ait voulu ſe faire homme, c'eſt à quoi il n'a pû être porté que par un excès d'amour, & à quoi il n'a pû avoir d'autre engagement qu'une charité ſans bornes. Si un homme ſe réduiſoit à l'état d'un vil inſecte, à l'état d'une fourmi, on diroit qu'il s'eſt détruit lui-même, & qu'il s'eſt mis dans une eſpéce d'anéantiſſement: mais que ſeroit-ce là néanmoins, en comparaiſon d'un Dieu incarné? Car enfin entre un homme & le plus petit inſecte, il y a toujours quelque proportion; au lieu qu'il n'y en eut jamais & que jamais il n'y en aura entre l'homme & Dieu.

Encore l'Ecriture ne ſe contente-t-elle pas de nous apprendre que ce Fils unique de Dieu s'eſt fait homme; mais elle ſe ſert d'un terme qui nous donne à connoître qu'il a choiſi dans l'homme ce qu'il y a de plus groſſier & de plus terreſtre, qui eſt la chair: *Le Verbe s'eſt fait chair.* Cette chair ſi mépriſable, cette chair ſujette à tant de misères, cette chair

Joan. ſ. 1.

qui nous eſt commune avec les bêtes, il ſe l'eſt aſſociée & ſe l'eſt rendue commune avec nous. Mais ne devoit-il pas au moins en ſe faiſant homme, ſe faire d'abord homme parfait, c'eſt-à-dire, ſe délivrer des foibleſſes de l'enfance, & venir tout-à-coup au monde tel que fut formé le premier homme ? Non, il a voulu être conçû dans les entrailles d'une Vierge, il a voulu demeurer neuf mois dans le ſein de ſa mere comme les autres enfans, il a voulu naître enfant comme eux, & s'aſſujettir à toutes les humiliations & à toutes les infirmités de cet âge.

Ce n'eſt pas tout : car quoiqu'il ſe fît enfant, il pouvoit du reſte ſe faire monarque, indépendant, ſouverain. Il le pouvoit, mais c'eſt ce qu'il n'a pas voulu. Il a voulu dépendre ; & qui plus eſt, il a voulu ſe faire *eſclave*. Il eſt vrai, *Philipp. c. 2.* ſelon le témoignage & l'expreſſion de l'Apôtre, qu'*il n'en a pris que la forme*, *Ibid.* & que ſous cette forme d'eſclave il étoit Roi en effet & Roi de l'univers : mais c'eſt cela meme qui doit bien nous ſurprendre, que lui qui étoit le maître & le Roi du monde entier, il ſe ſoit abaiſſé juſqu'à la forme d'un eſclave, pour s'humilier davantage & pour s'anéantir.

O abaiſſemens, ô anéantiſſemens de mon Dieu, que vous êtes inconcevables !

Mais ne dois-je pas ajoûter pour ma confuſion, qu'une choſe eſt preſque auſſi difficile à concevoir & à croire : c'eſt qu'à la vûe de ces abaiſſemens d'un Dieu, je nourriſſe dans mon cœur un orgueil qui ne ſe fait que trop ſentir à moi, & qui ne ſe fait même que trop ſentir aux autres dans les rencontres ? Puis-je ſoutenir la moindre humiliation qui m'arrive ? Puis-je ſupporter la moindre parole qui me bleſſe ? Puis-je recevoir avec docilité & ſans aigreur le moindre avis que me donnent ceux que Dieu a chargés de ma conduite ? Combien ſuis-je délicat à la plus légère répréhenſion ? Combien ſuis-je jaloux de certaines préférences & de certaines diſtinctions ? Combien y ſuis-je ſenſible, ſoit lorſqu'on me les refuſe, ou lorſqu'elles me ſont accordées ? Bien loin de vouloir deſcendre comme mon Sauveur, je voudrois toujours monter ; & de dégré en dégré, il n'y a rien dans mon état où je ne vou-
Eccleſ. c. 10. luſſe parvenir. *Terre & cendre, pourquoi vous enorgueilliſſez-vous, & de quoi ?* Ce reproche du Saint-Eſprit convient à tout homme, puiſque tout homme de-

ſon fonds n'eſt qu'un ſujet de mépris. Il convient encore plus à tout Chrétien, puiſque tout Chrétien, par le caractère de ſa foi, adore un Dieu anéanti. Mais à combien plus forte raiſon me convient-il, à moi religieux ; à moi ſpécialement obligé, comme religieux, de prendre tous les ſentimens de Jeſus-Chriſt ? Hélas ! ſous un ſaint habit & ſous un vêtement d'humilité, j'ai peut-être plus d'orgueil & plus d'envie de m'élever, que je n'en aurois eu dans le monde. N'eſt-ce pas démentir ma profeſſion ? N'eſt ce pas me démentir moi-même ?

SECOND POINT. En même tems que le Verbe divin s'eſt humilié ſi profondément & juſqu'à s'anéantir, c'eſt de ce néant même où l'humilité l'a réduit, que Dieu a tiré ſa plus grande gloire ; & c'eſt par-là que le Fils unique de Dieu, en réparant la gloire de ſon Pere, a tout à la fois opéré le ſalut de l'homme. Combien de mérites, combien d'effets merveilleux de grace & de ſainteté, ce néant a-t-il produits ? Car c'eſt là-deſſus qu'eſt fondée toute notre juſtification, & c'eſt ce qui nous a enrichis de tous les dons céleſtes & de tous les tréſors de la miſéricorde du Seigneur. De ſorte que ce

néant a été plus glorieux à Dieu, plus ſalutaire aux hommes, plus fécond dans ſes fruits ſacrés & ſes admirables opérations, que tous les autres états de ſplendeur & de majeſté où le Sauveur a paru, & où il eût pû paroître. O puiſſance infinie du Très-haut! O abyſme de ſageſſe! Que vous êtes impénétrable, Seigneur, dans vos conſeils, & que vous y êtes adorable! Sur l'humiliation la plus étonnante vous ſçavez établir votre plus ſublime grandeur; & dans le prodigieux abaiſſement vous trouvez de quoi vous élever, & de quoi nous ſauver & nous ſanctifier.

Voilà quelle eſt par rapport à moi-même & avec une juſte proportion, la vertu & le pouvoir de l'humilité. Quels que ſoient ſur moi les deſſeins de Dieu, je dois être perſuadé qu'il ne fera jamais rien de grand dans moi, qui n'ait le néant de mon humilité pour principe & pour fondement. Dès que je voudrai être quelque choſe, je ne ſerai rien; & du moment que je conſentirai à n'être rien, je deviendrai devant Dieu capable de tout. Voilà par quelle voie les Saints ſont parvenus à une ſi haute perfection, & voilà par où j'y puis parvenir comme eux. Sans l'humilité, point de véritable

vertu, point d'œuvres vraîment ſaintes. Car dans toutes nos œuvres & dans toutes nos vertus, il faut bien diſtinguer le corps & l'eſprit : le corps, qui eſt la ſubſtance des choſes que nous faiſons ; & l'eſprit, qui eſt la vûe intérieure que nous nous propoſons en les faiſant. Or c'eſt cet eſprit qui vivifie nos œuvres, & qui anime nos vertus. Dès-là donc qu'il vient à manquer, ou qu'il eſt infecté & gâté par l'orgueil, les œuvres les plus apparentes ne ſont plus que des œuvres mortes, & les plus ſpécieuſes vertus n'ont plus qu'une vaine lueur, qui brille à nos yeux & qui nous éblouït, mais qui s'éclipſe & qui diſparoît aux yeux de Dieu.

Et en effet, de quel prix peut être auprès de lui ce que je ne fais pas pour lui, mais ce que je fais pour ſatisfaire ma vanité, pour m'attirer l'eſtime des créatures, pour avoir dans la Communauté ou dans tout l'Ordre dont je ſuis membre, une certaine conſidération ? Quand même je ne m'y chercherois pas ſi expreſſément moi-même, & que je croirois y chercher véritablement Dieu, ne feroit-ce pas, non-ſeulement en rabaiſſer & en diminuer, mais en détruire toute la valeur, que d'en partager avec

lui la gloire, en m'arrêtant à certains éloges qui me flattent, à certains retours sur moi-même, & à certaines complaisances, d'autant plus dangereuses qu'elles sont plus subtiles, & que souvent elles se trouvent couvertes du voile de l'humilité? Dieu perce ce voile, il voit le fond de notre cœur, & d'ailleurs il est si jaloux de sa gloire, qu'il nous défend d'y toucher jamais & de lui en dérober la moindre partie. Il veut une gloire toute pure; & c'est l'altérer, que d'y mêler la nôtre, en quelque maniére que ce soit.

Aussi voyons-nous qu'il a toujours fait choix des ames les plus humbles, ou pour les porter à des dégrés de sainteté extraordinaires, ou pour les employer à ses plus grands ouvrages. Ce fut la plus humble des Vierges qu'il éleva jusqu'à la maternité divine. Ce fut par des pauvres pêcheurs qu'il convertit toute la terre, & qu'il y répandit son
1. Cor. Eglise. *Il n'a choisi pour cela*, dit saint
c. 1. Paul, *ni les sages, ni les puissans, ni les nobles du siécle*, parce qu'ils sont communément orgueilleux & pleins d'eux-mêmes: *Mais il a pris ce qu'il y avoit de plus foible pour confondre les forts. Il a pris ce qu'il y avoit de moins noble &*

de plus méprisable, les choses mêmes qui ne sont point, pour renverser celles qui sont. Et par quelle raison en a-t-il ainsi usé? *afin que nul homme n'ait de quoi se glorifier devant lui.*

Au contraire, quels jugemens a-t-il exercés contre des ames présomptueuses, qui se sont laissé enfler de leurs prétendus mérites? Nous n'en avons que trop d'exemples dans des solitaires, dans des religieux, en des hommes qui passoient pour des saints, & qui l'étoient du reste; mais dont il a permis les chûtes malheureuses, pour les punir de leur orgueil. Si Dieu ne m'a pas encore puni avec tant d'éclat, ni avec tant de sévérité, n'est-ce pas pour moi un mal assez déplorable, que tout ce que je puis avoir pratiqué jusqu'ici dans la religion de plus pénible & de plus saint en soi, ait peut-être été perdu, parce qu'une secrette envie de paroître s'y est glissée, & qu'elle y a eu la meilleure part? Que sera-ce à la fin de mes jours, si, comblé d'années & consumé de travaux, je me trouve néanmoins les mains vuides, & que j'aie le malheur alors qu'une fausse & vaine gloire m'ait tout enlevé!

TROISIÉME POINT. Dans ce mystère

d'un Dieu incarné; nous avons contracté avec lui une alliance toute particuliére. Alliance, en vertu de laquelle nous sommes les freres de Jesus-Christ, & Jesus-Christ est notre frere. Non-seulement même par cette alliance nous devenons ses freres, mais nous sommes ses membres, & nous ne faisons plus avec ce Dieu-Homme qu'un même corps. Le nœud qui forme entre lui & nous une union si parfaite, c'est l'état d'humiliation & d'anéantissement où il a bien voulu descendre pour nous. S'il ne fût point sorti de sa gloire, & qu'il eût refusé de prendre une chair semblable à la nôtre, ce seroit toujours notre Dieu, & nous serions toujours ses créatures: mais nous n'aurions jamais eu l'avantage de lui être liés comme freres, ni comme membres. Nous ne lui appartenons donc de si près, que parce qu'il est venu à nous, & qu'il s'est fait petit comme nous.

De-là combien nous doivent être chers ses abaissemens, puisqu'ils nous ont ainsi élevés & qu'ils nous ont été si salutaires? Or n'est-il pas étrange que nous y soyons néanmoins si opposés, & que dans la pratique nous n'y voulions avoir aucune part? Quand il ne s'agit que de les adorer dans la personne de

Jeſus-Chriſt, & de m'en expliquer en des termes & avec des ſentimens d'admiration, j'uſe ſur cela des expreſſions les plus vives & les plus touchantes. Quand il n'eſt queſtion que de les méditer & de m'en entretenir intérieurement dans la priére, j'y trouve du goût, & j'en ſuis même attendri quelquefois juſqu'aux larmes. Mais qu'il ſe préſente une occaſion de les imiter & d'y participer, c'eſt là que toute l'onction que j'y trouvois, s'évanoüit, & que toute l'ardeur de mon zéle vient à s'éteindre. Un mépris, fût-ce le plus léger, & ne fût-il, comme il arrive ſouvent, qu'imaginaire, ſuffit pour me ſerrer le cœur & pour me remplir d'amertume. Ou j'éclate avec chaleur ; ou, ſi je diſſimule mon chagrin, j'en ſuis continuellement occupé, & je le porte par-tout.

Eſt-ce là l'honneur & la reconnoiſſance que je dois à un Dieu ſi profondément humilié pour moi ? Afin de m'égaler en quelque ſorte à lui, il n'a pas dédaigné de me reſſembler dans toutes mes infirmités & toutes mes misères ; & il n'eſt rien dont j'aie plus d'horreur, que de lui reſſembler en cela même qui l'a approché de moi, & qui m'a donné avec lui un rapport ſi avantageux & ſi glo-

rieux. Il faut qu'il y ait de la proportion entre le chef & les membres ; & quelle proportion, quelle alliance peut-il y avoir entre son humilité & mon orgueil ? Quelle indignité, disoit S. Bernard, & quelle honte, que sous un chef couronné d'épines, les membres vivent dans le plaisir & dans les délices ! Je puis bien me dire de même : Quel renversement & quelle contradiction, que sous un chef qui s'est volontairement anéanti, moi qui me reconnois pour un de ses membres, & qui dois regarder comme un insigne bonheur de l'être, je me fasse toutefois un scandale de ses anéantissemens, & que je les rejette si loin de moi ! N'est-ce pas le renoncer lui-même, n'est-ce pas m'en séparer ? Or dès que les membres ne communiquent plus avec le chef, ils n'en reçoivent plus de vertu, & ils tombent dans une mortelle défaillance. Voilà ce que j'ai à craindre. Dieu laisse une ame vaine languir dans la tiédeur, & ne se remplir que de frivoles idées, qui l'amusent toute sa vie, plutôt qu'elles ne l'occupent.

Encore est-ce un bien qu'il en demeure là, & qu'il ne l'abandonne pas en des rencontres & sur des points plus essentiels. Quoi qu'il en soit, *le Seigneur résiste aux superbes, & c'est aux humbles*

qu'il donne sa grace. Sans l'humilité, point d'esprit chrétien ; à plus forte raison, point d'esprit religieux ; & par le même principe, point de progrès dans les voies de Dieu, point de commerce ni d'union avec Dieu. Je ne l'ai que trop éprouvé : veux-je l'éprouver encore ? Ou plutôt n'y dois-je pas & n'y veux-je pas apporter un prompt reméde ?

Jacob. c. 4.

CONCLUSION. C'est vous, Seigneur, qui me l'enseignez ce moyen si nécessaire pour guérir les maux infinis que l'orgueil m'a causés jusqu'à présent, & pour arrêter les pernicieux effets qu'il produit tous les jours jusques dans les plus saints états. Le premier de tous les péchés a été l'orgueil ; & c'est de cette source empoisonnée que sont venus dans la suite tant d'autres péchés. Il n'y avoit que vos humiliations, Seigneur, qui pussent les réparer ; & voilà pourquoi, entrant dans le monde, vous avez commencé par vous humilier.

Votre exemple est pour moi une leçon bien sensible & bien intelligible. Tout Dieu que vous êtes, vous voulez être renfermé comme un enfant, dans le sein d'une Vierge ; vous y voulez de-

meurer obſcur & inconnu, & par-là que m'apprenez-vous autre choſe, ſinon que je dois moi-même par mon humilité me rendre auſſi petit qu'un enfant? Puis-je l'ignorer, cette excellente & divine leçon; & par quel prétexte puis-je me défendre de la pratiquer? La gloire m'eſt-elle plus dûe qu'à vous, & mon nom ſur la terre doit-il être plus connu que le vôtre?

Ah! Seigneur, ces penſées me confondent, & j'y trouve toute ma condamnation. Maintenant que je les ai préſentes à l'eſprit, j'en ſuis touché, & il me ſemble que je ſerois en diſpoſition de ſoutenir tous les outrages & de vivre comme le dernier des hommes: mais que ces idées paſſent bientôt de mon ſouvenir, & qu'il faut peu de choſe pour les effacer! De toutes les vertus, il n'en eſt point qui s'acquierre plus difficilement qu'une ſincère humilité, ni qui engage à de plus grands efforts & à de plus grands ſacrifices. Du moins, mon Dieu, je ſents là-deſſus ma foibleſſe, & je m'en humilie devant vous. Ma ſenſibilité eſt extrême, & je ne puis de moi-même la vaincre: mais aidez-moi, Seigneur; fortifiez-moi dans le deſſein que vous m'inſpirez, de

travailler enfin à déraciner de mon cœur ce fonds d'orgueil qui m'eſt ſi naturel, & qui ſe répand dans toutes mes actions & dans toute la conduite de ma vie.



CONSIDERATION.

Sur l'Exercice de la Préſence de Dieu.

DE tous les exercices de la vie chrétienne & religieuſe, il n'en eſt point où les Saints ſe ſoient plus abandonnés, ni qu'ils aient plus recommandé, que celui de la préſence de Dieu. Il eſt important d'en bien connoître l'obligation, l'utilité & la pratique.

PREMIER POINT. L'obligation de cet exercice eſt fondée ſur ces deux principes de foi : Dieu eſt par-tout, & Dieu voit tout. Dieu eſt par-tout : donc je lui dois par-tout le reſpect ; donc je dois par-tout me ſouvenir de la prééminence de ſon Etre & de ma dépendance. En effet, il n'y a point de lieu dans l'univers, qui ne ſoit conſacré par la préſence de la majeſté de Dieu ; & quelque part que je me trouve, je puis dire auſſi-
Geneſ. bien que Jacob : *Ce lieu eſt ſaint, & je*
v. 28. *ne le ſçavois pas*, ou plutôt je n'y penſois pas ; Dieu eſt ici, & je l'oubliois, je n'y faiſois nulle attention. Ainſi l'exer-

cice de la présence de Dieu est l'hommage légitime & le culte que je rends à l'immensité de Dieu. Saint Augustin se l'est figurée comme un vaste Océan, où toutes les créatures sont, pour ainsi dire, abysmées dans Dieu, & pénétrées de l'essence de Dieu, sans pouvoir jamais sortir hors de lui, ni se détacher de lui, parce qu'elles lui sont présentes par la nécessité de leur être. N'est-il donc pas juste que l'homme, qui est une créature intelligente & raisonnable, se fasse un devoir de religion, de lui être encore présent d'esprit & de cœur : se considérant sans cesse dans Dieu, & considérant Dieu dans soi-même, puisqu'il y a des liaisons si essentielles entre Dieu & lui ?

En même tems que Dieu est partout, il voit tout, il observe tout : je dois donc, autant qu'il est en mon pouvoir, ne le perdre jamais de vûe, & marcher toujours comme l'ayant pour témoin, non-seulement de mes actions, mais de mes plus secrettes intentions, ce Dieu dont la pénétration est infinie, à qui malgré moi je sers comme d'un continuel spectacle, & à la connoissance duquel rien ne peut se soustraire ni se dérober. *Où irai-je, Seigneur*, disoit Da- *Psalm.* 138.

vid, *pour me cacher à votre entendement divin, & où fuirai-je de devant votre face? Si je monte dans le ciel, je vous y rencontre; si je descends jusqu'aux enfers, vous y êtes présent; si je prends des ailes pour voler aux extrémités de la terre, c'est votre main qui m'y conduit. J'ai dit en moi-même: Peut-être que les ténèbres me couvriront. Mais j'ai reconnu que la nuit même la plus profonde devient toute lumineuse pour me montrer à vous. Car les ténèbres, ô mon Dieu, ne sont point obscures pour vous, & la nuit pour vous est aussi claire que le plus grand jour.* Voilà comment raisonnoit ce saint Roi, concluant de-là l'obligation où il étoit de se tenir toujours en la présence de son Dieu. Pourquoi ne le concluerai-je pas moi-même & pour moi-même?

SECOND POINT. L'utilité de ce même exercice de la présence de Dieu consiste en ce que c'est un souverain préservatif contre le péché, & de plus, une voie courte & abrégée pour arriver à la perfection.

Préservatif contre le péché: car rien n'est plus propre à me contenir dans l'ordre, que de penser, Je suis devant Dieu. Rien de plus efficace pour réprimer les mouvemens

mouvemens de mes paſſions, pour me faire triompher des plus violentes tentations, pour m'empêcher de ſuccomber dans les plus dangéreuſes occaſions, que de me dire : Je ſuis en préſence de mon Juge, en préſence de celui qui va me condamner, & qui eſt tout prêt à prononcer contre moi l'arrêt, ſi je ſuis aſſez téméraire pour commettre ce péché. Il n'y a point, dis-je, de tentation que cette réflexion ne ſurmonte, point d'emportement qu'elle n'arrête, point de fragilité ni de chûte dont elle ne préſerve. Nous ne péchons communément, que parce que nous perdons la vûe de Dieu ; & à peine pécherions-nous jamais, ſi nous avions toujours Dieu préſent. Pécher contre Dieu, dit ſaint Auguſtin, c'eſt un crime ; mais pécher contre Dieu à la vûe même de Dieu, c'eſt un monſtre, & il y auroit peu de pécheurs qui en vinſſent juſques-là, s'ils étoient prévenus de ce ſentiment : Dieu me regarde. Auſſi eſt-ce le reproche que ſe fit à ſoi-même l'Enfant prodigue, quand il dit dans la douleur & dans l'amertume de ſon ame : *Mon pere, j'ai péché contre le ciel, & devant vous.* *Luc. c. 15.*

Voie courte & abrégée pour arriver à la perfection : c'eſt ce que Dieu lui-

même enseignoit à Abraham, lorsqu'il
Genes. c. 17. lui disoit, *Marchez en ma présence, & vous serez parfait.* Car la vraie perfection de l'homme chrétien & du Religieux est de bien faire toutes ses actions; de ne les point faire lâchement, de les faire avec application & avec ferveur. Or qu'y a-t-il qui puisse plus m'inspirer cette ferveur dans mes actions, plus m'animer, & corriger en moi le désordre d'une vie négligente & lâche, que la vûe & la présence de Dieu? Dieu m'examine, & je l'ai continuellement pour spectateur. Avec cela puis-je être tiéde & languissant dans son service, & en ce que je fais pour lui? Ajoûtez, que cette présence de Dieu est une source de consolations pour les ames justes, & un soutien dans les efforts & les violences que leur coûte le soin de leur perfection. Qu'y a-t-il de plus doux que cette pensée: Dieu est avec moi, tout Dieu qu'il est, il s'applique à moi, & est occupé de moi. Cette pensée seule n'est-elle pas plus que suffisante pour adoucir toutes les peines qui peuvent se présenter, & pour affermir dans tous les combats qu'il y a à livrer; Tel est le fruit
Psalm. 67. de la présence de Dieu. *Que les justes*, dit l'Ecriture, *soient remplis d'une sainte joie*; & comment ne le seroient-ils pas,

puisqu'ils *envisagent toujours Dieu*, *&* *qu'ils sont toujours eux-mêmes sous les yeux de Dieu.*

TROISIÉME POINT. Quant à la pratique, l'exercice de la présence de Dieu demande deux choses : l'une est d'éviter soigneusement tout ce qui peut être un obstacle à la présence de Dieu, & l'autre de s'assujettir avec fidélité à tout ce qu'on sçait être un moyen pour l'acquérir & pour la conserver.

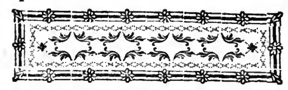
En éviter les obstacles. Ce sont, par exemple, les vains amusemens du siécle, certains divertissemens où le cœur se répand trop au-dehors, certaines joies déréglées qui dissipent l'esprit, certaines sociétés qui nous détournent de nos devoirs ; certaines liaisons d'amitié, qui nous attachent aux créatures, jusqu'à en être tout occupés ; l'excès des désirs, qui nous agitent & qui nous partagent ; la véhémence des passions, qui nous altèrent & qui nous troublent ; les conversations inutiles, qui nous remplissent l'imagination de bagatelles ; les soins superflus, qui nous embarrassent, les occupations trop grandes & trop fréquentes, qui nous accablent ; mille affaires où nous nous engageons, mille

ſujets de diſtraction, que nous nous attirons. Il faut retrancher tout cela, parce que tout cela eſt incompatible avec la préſence de Dieu. Et il eſt bien raiſonnable, ô mon Dieu, que j'en uſe ainſi : car puiſque votre divine préſence eſt pour moi un tréſor ſi précieux, il n'y a rien que je ne doive quitter, pour le poſséder, & je ne l'acheterai jamais trop cher. Heureux, ſi par-là je parviens à l'obtenir; & ſi renonçant à tout le reſte, je me trouve uni à vous par cette bienheureuſe préſence, qui dès cette vie eſt une félicité anticipée.

S'aſſujettir aux moyens d'acquérir & de conſerver la préſence de Dieu: tels que ſont la priére : demandant tous les jours à Dieu ce riche don, & lui diſant
Pſalm. avec le Prophéte Royal, *Seigneur, diri-*
5. *gez ma voie devant vos yeux* : & faites que je ne m'éloigne jamais de votre préſence. Le ſilence & la retraite : ayant chaque jour des heures réglées pour vaquer à Dieu, & pour ſe ſéparer du bruit & du tumulte du monde. L'ordre dans ſes actions : n'en faiſant aucune que par eſprit d'obéiſſance à Dieu ; accompliſſant en toutes la volonté & le bon plaiſir de Dieu ; cherchant Dieu juſques dans les plus indifférentes, & ſe le propoſant pour

fin; ne considérant les créatures, que comme elles doivent être considérées, c'est-à-dire, que comme les images de Dieu, que comme des miroirs qui nous représentent les perfections de Dieu; le ciel comme le palais de sa gloire, la terre comme l'escabeau de ses pieds, les hommes comme les ministres de sa providence, les prospérités comme les effets de sa libéralité, les adversités comme les châtimens de sa justice. Voilà le secret de ne perdre jamais la présence de Dieu. Voilà par où saint Ignace de Loyola s'élevoit sans cesse à Dieu. Il ne lui falloit que la vûe d'une fleur, pour le ravir hors de lui-même, & pour lui donner la plus haute idée du souverain Auteur de la nature. Puissions-nous de cette sorte, selon la maxime de l'Apôtre, trouver Dieu par-tout & en tout.





SIXIE'ME JOUR.

PREMIERE MÉDITATION.

De la Pauvreté de Jesus-Christ dans sa Nativité.

2. Cor. 8. Scitis gratiam Domini nostri Jesu-Christi, quoniam propter vos egenus factus est, cùm esset dives.

Vous sçavez quelle a été la miséricorde de notre Seigneur Jesus-Christ, qui de lui-même étant riche, s'est fait pauvre pour vous.

PREMIER POINT. C'EST dès sa naissance, que Jesus-Christ commence à exécuter le dessein qu'il avoit formé de vivre & de mourir pauvre. Ce Dieu de majesté, ce souverain Auteur de toutes choses, & par conséquent à qui toutes choses appartenoient, pouvoit naître au milieu des richesses & dans l'abondance. Il sembloit même que

cet état convenoit davantage, non-seulement à la dignité de sa personne, mais à la fin de sa mission. Car venant sur la terre pour attirer à lui tous les hommes & pour les soumettre à sa loi, pouvoit-il mieux les engager à le suivre, que par l'éclat & la pompe d'une condition opulente? Du moins les Juifs avoient-ils conçû cette idée du Messie qu'ils attendoient, & croyoient-ils qu'il se feroit voir dans la splendeur, & qu'il les combleroit de biens temporels. Mais que les vûes du Seigneur sont différentes des nôtres, & au dessus des nôtres! Ce Messie, ce Désiré des nations naît enfin, mais dans la pauvreté: & pourquoi? parce qu'il vouloit d'abord par son exemple persuader au monde cette vérité, qu'il devoit ensuite nous annoncer lui-même dans son Evangile: *Bienheureux les pauvres.* *Matth. c. 5.*

Voilà donc pourquoi il se fait pauvre dès sa sainte Nativité; & comme la premiére leçon qu'il avoit à nous donner, étoit du bonheur des pauvres, voilà le premier état où il se montre à nos yeux, & où il nous représente son adorable humanité. Exemple plus puissant que tous les discours. Exemple qui nous découvre sensiblement le mérite & le prix de la

pauvreté, puisqu'elle a été digne du choix d'un Dieu, & qu'il l'a préférée à toutes les richesses du siécle. Exemple le plus propre à nous en inspirer, non-seulement l'estime, mais l'amour & le goût, puisque nous la voyons consacrée dans la personne de ce Dieu Sauveur, qui ne s'y est réduit & ne l'a embrassée que pour nous.

C'est à cette pauvreté qu'il m'a spécialement appellé par sa grace; & un avantage singulier de la profession religieuse est d'y pouvoir imiter plus parfaitement la pauvreté de Jesus-Christ. Il y a des pauvres dans le monde : mais les uns ne sont pauvres que d'effet & que par la nécessité de leur condition, sans l'être de cœur & d'affection; & les autres le sont d'affection & de cœur, sans l'être réellement & en effet. La pauvreté des premiers n'est qu'une pauvreté forcée, qu'ils déplorent, & dont ils se plaignent : d'où il s'ensuit que ce n'est point la pauvreté de Jesus-Christ, laquelle a été une pauvreté volontaire. La pauvreté des seconds est une pauvreté chrétienne & agréable à Dieu; leur cœur est détaché des biens qu'ils ont dans les mains, & selon la maxime de l'Apôtre, ils les possédent comme s'ils

ne les possédoient pas : mais ce n'est pas là néanmoins toute la pauvreté de Jesus-Christ, lequel a voulu se dépouiller de toute propriété & de toute possession.

Il n'y a, à bien parler, que le Religieux qui soit le vrai imitateur de la pauvreté de son Dieu. Il est pauvre en effet, & encore plus pauvre de volonté : pauvre en effet, car il a tout quitté ; encore plus pauvre de volonté, car c'est lui-même qui par le secours & l'inspiration d'en-haut, s'est déterminé à quitter tout, & qui seroit prêt de renoncer au monde entier, s'il en étoit maître. C'est donc en vertu de ce sacrifice, que je puis dire à Jesus-Christ comme les Apôtres : *Seigneur, j'ai tout abandonné pour vous suivre.* Et si je suis toujours fidéle à ma vocation, c'est en récompense de ce même sacrifice, que je puis attendre de la part de Jesus-Christ cette réponse si consolante & cette grande promesse : *Vous serez assis sur des thrônes de gloire.* Avec une telle espérance, & soutenu de l'exemple de mon Sauveur, ai-je lieu de regretter ce que je lui ai sacrifié ? Dois-je même le compter pour quelque chose ? Dois-je le regarder comme un don que j'ai fait à Dieu ; ou n'est-ce pas une grace que Dieu m'a faite de l'agréer & de vouloir

Matth. c. 19.

Ibid.

bien l'accepter ? La pauvreté où je vis, ne me devient-elle pas honorable, dès que c'est celle de Jesus-Christ ? Ne me devient-elle pas douce & aimable, dès qu'elle me lie si étroitement à Jesus-Christ ? Ne me devient-elle pas infiniment chère & précieuse, dès qu'elle me donne un droit particulier au Royaume de Jesus-Christ & à une félicité éternelle ?

SECOND POINT. Si d'une part la pauvreté de mon état est plus conforme à la pauvreté de Jesus-Christ, il s'en faut bien d'ailleurs qu'il n'y ait entre l'une & l'autre une ressemblance entiére & une pleine égalité. Pour m'en convaincre, je n'ai qu'à ouvrir les yeux & qu'à contempler cet enfant-Dieu dans l'étable où il est né. Cette étable, voilà sa demeure ; cette crêche, voilà son berceau ; cette paille où il est couché, voilà le lit de son repos ; ces misérables langes qui l'enveloppent, voilà tous ses vêtemens. Est-ce qu'il n'eut besoin de rien autre chose pour se défendre du froid de la nuit, de l'extrême rigueur de la saison, de toutes les injures du tems ? Est-ce qu'il ne fut point sujet aux infirmités de l'enfance, & qu'il ne les ressentit point ?

Il étoit homme comme nous, paſſible comme nous, encore même plus que nous par la délicateſſe de ſon corps; & ſes larmes, ſes cris donnoient aſſez à entendre ce qu'il ſouffroit. Mais du reſte, la pauvreté n'a rien de ſi rigoureux qu'il n'ait voulu éprouver, & il eſt venu ſur la terre pour en porter tout le fardeau & en ſoutenir toute la misère.

Saint Bernard s'adreſſe là-deſſus aux riches du monde; & pour leur inſtruction ou leur condamnation, il les invite à écouter la voix de cette étable d'un Dieu naiſſant, de cette créche, de ces langes. Quoique dans ma profeſſion je ne puiſſe être mis au nombre des riches du ſiécle, je ne dois point me rendre moins attentif à cette même voix; & ce qu'elle m'annonce, ne doit guère me donner moins de confuſion. Elle me repréſente l'état pauvre de mon Sauveur; & par un juſte retour ſur moi-même elle m'engage à me comparer avec lui, c'eſt-à-dire, à rougir en ſa préſence de ma foibleſſe & à la reconnoître. Car il eſt vrai, je méne une vie pauvre: mais dans le fond, à quoi ſe réduit cette pauvreté? Puis-je la faire entrer en quelque comparaiſon avec l'étable, avec la créche, avec ces langes uſés & déchirés? Ai-je les mêmes incom-

modités à endurer? Me suis-je vû quelquefois dans les mêmes extrémités? Ai-je manqué en quelques rencontres des choses nécessaires? Tout pauvre que je suis, n'ai-je pas ce qui me suffit? La religion s'est chargée d'y pouvoir. Elle ne s'est pas chargée de pourvoir au superflu ni au délicieux: ce n'est point ce que j'en ai attendu, ni ce que j'en ai dû attendre; & sans doute ce seroit une étrange pauvreté que la mienne, si je prétendois l'accorder avec les délices & les superfluités. Mais quant à ce nécessaire, dont de sages instituteurs ont jugé que je ne pouvois me passer, dont tant d'autres avant moi se sont contentés, & dont tant d'autres comme moi se contentent encore présentement, m'est-il refusé, & ne me le fournit-on pas?

En cela même j'ai cet avantage, que la religion me délivre de tous les soins temporels, qui occupent une infinité de gens du monde pour s'assûrer ce nécessaire & pour se le procurer. N'est-ce pas assez pour moi? Hé! c'étoit bien assez pour tout ce qu'il y a eu de saints & de fervens Religieux, qui m'ont précédé dans la même observance & sous la même régle. Que dis-je? c'étoit trop pour eux; & leur pauvreté, à les en croire,

étoit toujours trop aiſée & trop commode. Bien loin de vouloir élargir ce néceſſaire & l'étendre, ils ne penſoient qu'à le reſſerrer, autant qu'il leur étoit permis, afin de le proportionner davantage à l'état de Jeſus-Chriſt, & de l'en approcher de plus près. Ils ne ſe plaignoient que d'en être encore ſi éloignés. Hélas! j'en ſuis bien plus éloigné qu'eux : mais eſt-ce là le ſujet de mes plaintes? O que de murmures ceſſeroient, que de retours de l'amour-propre ſeroient tout d'un coup arrêtés, ſi je venois à mieux comprendre que je ne l'ai compris juſques à préſent, ce que c'eſt que d'être pauvre comme Jeſus-Chriſt; ou plutôt, ſi je comprenois mieux de quelle indignité il eſt dans un Religieux de ſe dire pauvre de Jeſus-Chriſt, & de ne vouloir pas être pauvre comme Jeſus-Chriſt!

TROISIÉME POINT. Ou c'eſt Jeſus-Chriſt qui s'eſt trompé dans le choix qu'il a fait d'un état pauvre, ou c'eſt le monde qui ſe trompe dans l'attachement qu'il a aux biens de la terre. Mais Jeſus-Chriſt étant la ſageſſe increée, il eſt incapable de ſe tromper en aucune choſe : d'où il faut conclure que c'eſt donc le monde qui eſt dans l'erreur &

qui s'égare. Voilà comment raisonnoit saint Bernard, & ce raisonnement regardoit en général toutes les conditions : mais on peut bien l'appliquer en particulier à la profession religieuse.

Car entre toutes les conditions où est-ce qu'on se trompe le plus, si ce n'est dans la Religion, dès qu'on y est attaché à ses commodités, & qu'on y recherche les aises de la vie ? Une ame religieuse tombe alors dans les plus grossiéres erreurs, & sa conduite en est toute pleine. 1. Elle se flatte de suivre Jesus-Christ pauvre, parce qu'elle marche dans la voie de la pauvreté : mais autre chose est de marcher dans la voie de la pauvreté, & d'y suivre Jesus-Christ. On l'y suit par une sainte conformité de sentimens avec lui ; & quelle conformité y a-t-il entre les sentimens de ce Dieu volontairement dépouillé de tout, & ceux d'une ame qui dans la pauvreté qu'elle professe, ne pense qu'à se ménager tout ce qu'elle peut d'accommodemens & de douceurs ? 2. Elle croit avoir devant Dieu le mérite de la pauvreté évangélique, quoiqu'elle n'en ait pas le véritable esprit. Car ce n'est pas l'avoir cet esprit de pauvreté, que de ne vouloir manquer de rien, & de sçavoir si bien se dédom-

mager d'un côté de ce qu'on ne peut recevoir de l'autre. 3. Comme il arrive ſouvent que malgré toute ſon attention & toutes ſes précautions, elle n'a pas à beaucoup près tout ce qu'elle ſouhaitte, il s'enſuit de là qu'elle reſſent tout l'effet & toute la peine de la pauvreté, ſans en retirer aucun fruit, ni en pouvoir eſpérer aucune récompenſe. 4. Après avoir abandonné peut-être de grands biens, ou du moins un honnête établiſſement dans le monde, elle ſe laiſſe occuper de bagatelles, & n'en eſt pas moins poſſédée que les mondains le ſont d'une abondante fortune. 5. D'autant plus aveugle & plus dangereuſement trompée, qu'elle ſe perſuade en bien des occaſions & ſur bien des ſujets où elle ſe donne certaines libertés, qu'il n'y va pas du ſalut, lorſque ſon vœu néanmoins s'y trouve violé, & que la conſcience y eſt griévement bleſſée.

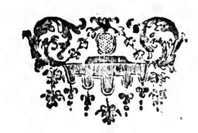
Point de matiére, où l'on ait plus à craindre, même dans la Religion, de ſe faire une fauſſe conſcience, qu'en ce qui concerne la pauvreté. Combien de fois ai-je eû ſur cela moi-même des doutes, des inquiétudes, des remords? Et ſi je n'en ai point eû, combien ai-je eû lieu d'en avoir? Car me ſuis-je toujours ap-

puyé ſur de bons principes, pour me raſſûrer? Combien peut-être ai-je fait valoir de mauvaiſes excuſes que je prenois pour de bonnes raiſons, parce qu'elles ſecondoient mes déſirs? De combien de permiſſions me ſuis-je autoriſé, ou extorquées, ou mal interprétées, ou trop étendues? Quoi donc, ai-je renoncé aux richeſſes du ſiécle, en vûe des périls qu'elles portent avec elles, pour me jetter en d'autres embarras & en d'autres dangers du côté même de la pauvreté religieuſe? L'ai-je embraſſée cette ſainte pauvreté, à condition de n'en éprouver dans la pratique aucun effet? Ai-je prétendu être de ces Religieux, qui dans un ſens bien oppoſé à celui de l'Apôtre ſaint Paul, n'ont rien en apparence, mais réellement poſſédent tout? En vérité, falloit-il pour cela ſortir du monde; & après avoir fait une fois le ſacrifice de tous ſes biens, ſi je veux encore uſer de certaines réſerves, n'ai-je point peur d'attirer ſur moi la malédiction dont Dieu a menacé quiconque déroboit quelque choſe de l'holocauſte qui lui eſt offert? L'expérience a ſouvent confirmé la menace. Malheur, ſi j'en devenois moi-même un exemple!

CONCLUSION. Dieu Créateur du Ciel & de la terre, mais que j'adore ſous la forme d'un enfant, & que je vois dans la misère d'une étable & d'une créche, Seigneur, agréez le ſacrifice que je renouvelle en votre préſence, de tout ce que le monde me deſtinoit, & de tout ce que j'y pouvois prétendre. Dans le ſentiment qui me touche, il me ſemble que par votre grace je ſerois actuellement diſpoſé à vous ſacrifier un Royaume, ſi je le poſſédois, & que je n'en voudrois être le maître que pour vous l'offrir.

Hélas ! Seigneur, vous ne m'en demandez pas tant, & voilà l'illuſion ordinaire qui nous ſéduit. Nous formons pour vous des ſouhaits que nous ne pouvons exécuter; & ce qui dépend de nous, nous vous le refuſons. Car il ne s'agit point, mon Dieu, de renoncer à des Royaumes, ni à des Empires, que je n'ai pas, & que je n'aurai jamais: mais ce que vous voulez de moi, c'eſt que par un eſprit de pauvreté je me défaſſe de ceci & de cela, où mon cœur eſt attaché, & dont je ſens bien que je devrois apprendre à me paſſer. C'eſt peu de choſe; mais ſi je vous étois fidéle en ce peu de choſe, que vous répandriez ſur moi de

graces & de tréſors ſpirituels! Et parce que j'ai toujours répugné juſques à préſent à vous l'accorder, que ce peu de choſe a cauſé de dommage à mon ame, & lui en peut cauſer dans la ſuite! Voilà, Seigneur, ce que je dois vous donner, & de quoi je dois me dépouiller: voilà l'offrande que je dois porter à votre créche. Ah! ſi ce peu de choſe m'arrête, que feroit-ce, mon Dieu, s'il étoit queſtion de grandes choſes? En quelque dénûment que la pauvreté religieuſe me réduiſe, il ne ſera jamais tel que le vôtre, ni jamais il ne ſera comparable aux dons céleſtes & à l'infinie récompenſe que vous avez promis aux pauvres évangéliques.



SECONDE MÉDITATION.

De l'Obéissance de Jesus-Christ dans sa Fuite en Egypte.

Humiliavit semetipsum factus obediens. *Philip. c. 2.*

Il s'est abaissé lui-même, & s'est fait obéissant.

PREMIER POINT. QUOIQUE l'ordre que reçut Joseph de la part du Ciel & par le ministère d'un Ange, de s'enfuir en Egypte avec Jesus & Marie, ne s'adressât pas immédiatement à Jesus-Christ, il le regardoit néanmoins, & ne regardoit même que lui. Et parce que cet Enfant-Dieu avoit une pleine connoissance de tout ce qui se passoit, on peut considérer cette fuite si prompte & si peu préparée, comme l'effet de son obéissance.

Ce fut dans son principe une obéissance toute sainte, puisqu'elle n'étoit fondée que sur une conformité parfaite de sa volonté avec la volonté de son Pere, à qui seul il vouloit plaire, & en qui il se confioit uniquement. Il l'envi-

ſageoit non-ſeulement dans cet Ange envoyé d'en-haut, mais dans Joſeph à qui l'Ange avoit parlé, & qui devoit être lui-même en cette occaſion l'Agent & le Miniſtre de Dieu. Ce divin Enfant ſe laiſſa donc conduire, & n'eut point d'autre ſentiment que celui d'une ſoumiſſion filiale & d'un plein abandonnement de ſes intérêts entre les mains de la Providence & de ceux qu'elle avoit chargés du ſoin de ſa perſonne. Or telle eſt l'obéiſſance religieuſe. Rien de plus ſaint que les principes ſur quoi elle eſt établie: car c'eſt ſur l'acte de foi le plus héroïque, ſur l'acte de confiance le plus excellent, & ſur l'acte de charité le plus parfait.

Acte de foi le plus héroïque, puiſque pour obéir en Religieux, je dois croire que l'autorité de Dieu réſide dans mes Supérieurs, & qu'elle leur a été communiquée par Jeſus-Chriſt: non point à la vérité par Jeſus-Chriſt en perſonne, mais par Jeſus-Chriſt repréſenté dans ſon Vicaire & dans toutes les puiſſances de l'Egliſe légitimement ordonnées. De ſorte que cette communication d'autorité me doit être auſſi certaine que ſi elle s'étoit faite par une apparition viſible de Jeſus-Chriſt même, & qu'il s'en fût expliqué de vive voix. Je dois croire

de plus que m'étant ſoumis volontairement & de gré à cette juriſdiction divine & humaine tout enſemble, c'eſt Dieu qui me gouverne par mes Supérieurs, & que je ſuis obligé de leur rendre obéiſſance, non pas en tant que ce ſont des hommes comme moi, mais en tant qu'ils me tiennent la place de Dieu, qui me déclare par leur bouche ſes volontés. Et parce que cette vérité ſubſiſte indépendamment des imperfections de ces Supérieurs & de leurs foibleſſes, indépendamment des contradictions de mon eſprit & des répugnances de mon cœur, de-là vient qu'avec tout cela le même acte de foi doit toujours ſubſiſter, & que malgré tout ce que je découvre de défauts dans un Supérieur, je dois toujours également le reſpecter, ou plutôt reconnoître & reſpecter Dieu dans lui.

Acte de confiance le plus excellent: car à n'en juger que ſelon les lumiéres naturelles, ſouvent je pourrois craindre de m'égarer en ſuivant les vûes de mes Supérieurs. Mais j'obéis néanmoins, parce que j'eſpére que Dieu touché de mon obéiſſance, leur inſpirera ce qui me convient; qu'il ne permettra pas que je me perde dans l'exercice, l'emploi, le lieu où ils m'auront deſtiné; qu'il

me délivrera de tous les dangers qui pourroient s'y rencontrer pour moi ; & que supposé même qu'ils se fussent trompés, il ne me demandera point compte de leur erreur ; enfin, qu'il agréera ce que j'aurai fait, dès que je l'aurai fait par un véritable esprit de dépendance, & qu'il m'en récompensera.

Acte de charité le plus parfait, parce que le plus grand sacrifice que je puisse faire à Dieu, c'est celui de ma volonté ; & qu'il n'y a que le plus pur amour de Dieu, qui puisse me porter à me dépouiller ainsi de moi-même, & de ce que j'ai de plus précieux parmi les biens naturels, qui est ma liberté. Quel fonds de consolation pour une ame religieuse & soumise! Quel mérite de l'obéissance! Mais au contraire quand je me rends difficile aux ordres de mes Supérieurs, & que je veux m'y soustraire, quel renversement & quel sujet de crainte pour
1. *Reg.* moi! *Ce n'est point vous*, disoit Dieu à
ỽ. 8. Samuel, parlant des Juifs, qui demandoient d'être gouvernés par un autre que ce Prophéte, *ce n'est point vous qu'ils ont rejetté : c'est moi-même.* Ainsi en désobéissant à un Supérieur, c'est à Dieu même que je désobéis, c'est contre Dieu

même que je m'éléve, c'eſt de Dieu même que je me ſépare & de volonté & d'action. Or qu'eſt-ce que déſobéir à Dieu, de ſe révolter contre Dieu, de ſe ſéparer de Dieu !

SECOND POINT. Autant que l'obéiſſance de Jeſus-Chriſt fut ſainte dans ſon principe, autant devoit-elle être pénible dans l'exécution. De quoi s'agiſſoit-il ? De quitter dès les premiers jours de ſa naiſſance ſon propre pays, & d'être tranſporté dans un pays étranger ; de s'expoſer, tout enfant & tout foible qu'il étoit, aux fatigues & aux périls d'un rude voyage ; de partir dès la nuit même où l'ordre eſt donné à Joſeph, & de ſe mettre en chemin ſans délai, ſans préparatifs, ſans proviſion ; d'aller en Egypte, parmi un peuple infidéle & ennemi des Juifs ; d'y vivre obſcur & inconnu, dans une pauvreté extrême & dans un beſoin abſolu de toutes choſes ; enfin d'y demeurer juſqu'à ce que la Providence l'en retirât : car l'Ange ne marque point pour cela d'autre tems, ni ne fixe point de terme. Quelle épreuve ; & jamais l'obéiſſance religieuſe eut-elle de pareilles difficultés à ſurmonter ?

Cependant le pere, la mere, l'enfant,

toute cette sainte famille obéit. Point de retardemens, point d'excuses ni de représentations. *Incontinent Joseph se leva, prit l'enfant, & s'enfuit en Egypte.* A examiner la chose selon les vûes humaines, par où il ne m'est que trop ordinaire de me conduire, mille raisons devoient arrêter une obéissance si prompte & si rigoureuse. Le moyen qu'un enfant, encore au berceau, pût soutenir une telle marche? Comment l'emporter au milieu des ténébres, & de tant de risques qu'il y avoit à courir sur la route? Où trouver de quoi fournir à sa subsistance, & Dieu ne pouvoit-il pas autrement le sauver de la persécution d'Hérode? Voilà comment on raisonne jusques dans la Religion, & n'est-ce pas ainsi que j'ai raisonné moi-même sur mille sujets, où il n'étoit pas question à beaucoup près, pour accomplir ma régle, & pour satisfaire à ce qu'exigeoient des personnes supérieures, de prendre autant sur moi, ni de me faire la même violence? Le moindre effort m'étonne, le moindre obstacle me retient; tout me devient impossible, & j'ai toujours des prétextes à alléguer ou de foiblesse, d'incommodité, d'infirmité, ou d'opposition naturelle & d'aversion, ou de quelque sorte que ce soit.

Matth. c. 2.

Que

Que là-dessus un Supérieur ne se rende pas à mes remontrances & qu'il ne croie pas devoir m'écouter, c'est assez pour me jetter dans le trouble & pour m'indisposer contre lui. Je le regarde comme un homme intraitable; & sa fermeté, toute sage qu'elle peut être, me paroît rigueur outrée & dureté. Ne m'en suis-je pas expliqué bien des fois en ces termes, ou du moins ne l'ai-je pas ainsi pensé ?

Ce qu'il y a de plus étrange, & ce que je ne puis trop de fois me reprocher à moi même, ni trop reconnoître à ma condamnation, c'est que la plûpart des choses sur lesquelles je murmure avec plus d'amertume & contre lesquelles je me récrie plus hautement, ne me paroissent insoutenables, que dès qu'elles me sont enjointes par l'obéissance. Du moment qu'on les laisseroit à ma liberté, je ne les trouverois plus au-dessus de mes forces, & je n'en aurois plus tant d'éloignement. Si je veux me juger de bonne foi, tel est l'état de mon cœur, & c'est ce que j'ai pû remarquer dans une infinité de rencontres. Qu'un véritable esprit d'obéissance me faciliteroit de devoirs, & qu'il me les adouciroit même! Car voilà ce qui me manque. Avec cet

esprit obéissant, il n'y a point de victoire, selon la parole de l'Ecriture, que je ne fusse en état de remporter: mais sans ce même esprit, il n'y a rien de si léger qui ne me semble un joug insupportable.

Quand le Fils de Dieu obéissoit à son Pere en s'éloignant de sa patrie, & se retirant chez des idolâtres, il étoit dès-lors, selon la préparation de son cœur, *obéissant jusques à la mort de la croix:* c'est-à-dire, que dès-lors il étoit disposé à être un jour crucifié, & à mourir par obéissance. Voilà, si mon obéissance est aussi parfaite qu'elle devroit l'être, la disposition où elle me doit mettre. Il ne s'agit point actuellement d'endurer la mort pour me soumettre à l'obéissance, puisque je n'en ai pas l'occasion. Mais ce que je ne puis faire maintenant, faute d'occasion, je dois toujours être prêt à le faire si elle se présentoit. Or ai-je lieu de croire que je sois ainsi préparé, lorsque l'obéissance dans les plus petites choses me fait tant de peine? J'ai bonne grace de me plaindre des ordres qu'on me donne & des régles qu'on m'impose. Ai-je obéi jusqu'au prix de mon sang, jusqu'au sacrifice de ma vie?

Philipp. c. 8.

TROISIÉME POINT. L'obéïſſance de Jeſus-Chriſt fut bien récompenſée par les merveilleux effets qu'elle produiſit. Jamais il n'en fut de plus ſalutaires. 1. Ce divin Sauveur porta avec lui ces graces de ſalut qui ſanctifiérent l'Egypte, & ſe répandirent dans la ſuite des années ſur tant de ſolitaires & de pénitens, dont les déſerts furent remplis, & dont la vie Angélique a fait l'édification & l'admiration de tout le monde chrétien. 2. Sa fuite le préſerva de la fureur d'Hérode, & le déroba à la violence de ce perſécuteur, qui cherchoit à le perdre. Tellement que malgré toutes les meſures de ce Roi barbare & impie, il échappa, par ſon obéïſſance, à cet horrible maſſacre, où Hérode parmi tant d'innocens, prétendoit l'envelopper.

Si je comprenois tous les avantages de l'obéïſſance religieuſe, bien loin de regarder la ſujettion où elle me réduit, comme un joug peſant, & de m'en plaindre, je m'y ſoumettrois avec joie, & je ne voudrois rien faire qu'elle n'eût réglé & ordonné. C'eſt cette obéïſſance religieuſe, qui reléve toutes nos actions, même les plus indifférentes. Quoi que

je fasse, dès que je le fais par obéissance, fût-ce la chose la plus basse en elle-même & la plus servile, mon obéissance la consacre, & lui donne un caractère particulier de sainteté. C'est cette même obéissance religieuse, qui attire sur nous les graces de Dieu. Du moment que j'agis par l'ordre du Seigneur, ce que je fais est proprement son œuvre; & par-là il se trouve engagé à m'accorder son secours & à récompenser ma fidélité. Delà vient que les entreprises où nous sommes employés par l'obéissance, sont communément celles que Dieu bénit davantage, & qui réussissent le mieux, soit pour l'édification & le bien du prochain, soit pour notre propre avancement & notre propre consolation.

C'est encore cette obéissance religieuse qui nous préserve du plus dangereux ennemi que nous ayons à craindre dans la voie du salut & de la perfection, qui est notre volonté propre. Comme c'est une volonté aveugle & portée par sa pente naturelle au relâchement, il lui faut un guide qui la conduise, & un frein qui la retienne. Or l'obéissance lui sert de l'un & de l'autre, en la tenant étroitement liée à la volonté divine. Sous la conduite & la direction de cette vo-

lonté de Dieu, toujours droite & toujours ſainte, je ſuis en ſûreté, parce que je ne puis m'égarer, tant que je marche dans le chemin où Dieu m'appelle & qu'il m'a lui-même marqué. Auſſi n'y a-t-il point de vertu moins ſuſpecte ni plus ſolide, que celle qui eſt fondée ſur l'obéiſſance: mais toute vertu qui s'en écarte, n'eſt plus qu'une vertu apparente & qu'une illuſion.

Sont-ce là les avantages dont je ſuis touché, & que je me propoſe dans l'obéiſſance que je rends à mes Supérieurs, ou que je reconnois devoir leur rendre? S'ils diſpoſent de moi d'une maniére conforme à mes vûes & à mes déſirs, & ſi dans les réglemens qu'ils font & les miniſtères où ils m'emploient, je trouve de quoi flatter ma vanité & de quoi contenter mon amour-propre, voilà par où l'obéiſſance me plaît. Mais qu'elle n'ait point d'autre bien pour moi que de m'éprouver & de me perfectionner ſelon Dieu & ſelon mon état; que je n'aie point d'autre fruit à en retirer, que d'acquérir devant Dieu de nouveaux mérites, & de me procurer de ſa part une plus grande abondance de graces toutes ſpirituelles; que je n'y voie qu'une occaſion favorable & un moyen très-efficace

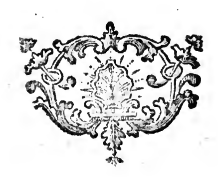
de rompre ma volonté, de l'aſſujettir & de me mettre en garde contre ſes erreurs & ſes égaremens; c'eſt à quoi je ſuis peu ſenſible, & ce qui ne fait guère d'impreſſion ſur mon cœur. Qu'eſt-ce néanmoins que toute mon obéiſſance, ſi ce n'eſt pas là ce qui l'anime? que me ſert-il d'en avoir fait le vœu, & l'ai-je dû faire par d'autres motifs que ceux-là? Quand j'y chercherai de pareils avantages, je les y trouverai: mais dès que j'y chercherai toute autre choſe, par un juſte châtiment de Dieu, je n'y trouverai point ce que je cherche; & ſouvent n'y trouverai-je que des ſujets de peine, & des occaſions de péché, que je ne cherchois pas.

CONCLUSION. C'eſt par une providence toute ſpéciale ſur moi, mon Dieu, que vous voulez prendre ſoin de toute la diſpoſition de ma vie, & me déclarer ſur chaque choſe par l'organe de mes Supérieurs, vos divines volontés. Soit que vous me parliez immédiatement, ou que vous me parliez par eux; c'eſt toujours vous, Seigneur, qui me parlez, & vous qui me conduiſez. Or qui peut mieux me conduire que vous, & à qui puis-je plus ſûrement me confier qu'à vous-même?

C'eſt donc, mon Dieu, ſous votre conduite que je viens me ranger tout de nouveau : mais pour me confirmer dans cette voie de l'obéiſſance où je veux déſormais rentrer, & d'où je ne veux plus ſortir : donnez-moi, Seigneur, toute la ſimplicité & toute la docilité des enfans. Toute leur ſimplicité dans l'eſprit, & toute leur docilité dans le cœur. Car voilà le modéle que vous nous avez propoſé dans votre Evangile, & ſur lequel nous devons nous former. Avec cette ſimplicité d'un enfant, je ne raiſonnerai plus tant ſur ce qui me ſera commandé. J'obéirai, & je vous laiſſerai examiner les vûes & les intentions des perſonnes à qui j'obéis. Avec cette docilité d'un enfant, je n'aurai plus tant de difficultés à oppoſer, ni tant de repréſentations à faire ſur ce qu'on ſouhaitera de moi. Quand même dans le ſecret de mon cœur j'aurois peine à l'approuver, j'agirai toutefois ſans murmure, & je me tiendrai dans le reſpect & dans le ſilence.

Peut-être la prudence de la chair me fera-t-elle entendre, que de ſe rendre ſi dépendant, c'eſt s'expoſer dans une maiſon à être chargé de tout ce qu'il y a de plus difficile & de plus pénible. Mais quoi que ce ſoit, Seigneur, que m'im-

porte ? pourvû que mon obéïſſance vous honore, qu'elle me maintienne dans une ſainte paix, qu'elle contribue à la ſatisfaction de ceux que vous avez établis pour me gouverner en votre nom, qu'elle ſerve à l'édification & au bon ordre de la Communauté, qu'elle me porte à vous & qu'elle m'y attache ? A une ame obéïſſante & vraîment religieuſe, tout eſt égal, ô mon Dieu, dès que vous l'agréez & que vous daignez nous en tenir compte.



TROISIÉME MÉDITATION.

De la Vie cachée de Jesus-Christ jusqu'au tems de sa Prédication.

Et descendit cum illis, & venit Nazareth, & erat subditus illis. *Luc. c. 2.*

S'étant mis en chemin avec Marie & Joseph, il alla à Nazareth, & il leur étoit soumis.

PREMIER POINT. VOICI sans doute un des plus grands mystères de la vie de Jesus-Christ ; & quelque obscur que ce mystère puisse être, je ne dois pas moins l'admirer, que ceux qui ont le plus éclaté aux yeux des hommes. C'est la retraite où vécut ce saint Maître, jusqu'au tems de sa prédication. Cet Homme-Dieu qui étoit rempli de tous les trésors de la sagesse & de la science, qui possédoit dans un suprême dégré tous les dons de la nature & de la grace, qui pouvoit briller dans le monde & s'attirer l'estime & la vénération de tous les peuples : cet Homme-Dieu qui jusqu'à l'âge de trente ans eût pû opérer tant d'œuvres merveilleuses pour la gloire de son Pere, s'il eût pris soin de se

faire connoître ; qui eût pû convertir tous les pécheurs, tous les idolâtres, & répandre l'Evangile par toute la terre : cet Homme-Dieu qui n'étoit même envoyé que pour cela, & qui pour cela seul étoit descendu du ciel, s'est réduit toutefois à une vie cachée, & de trente-trois ans qu'il avoit à demeurer parmi nous, en a passé trente dans le silence & la solitude, & n'en a réservé que trois pour se produire en public & pour annoncer le Royaume de Dieu.

Qu'a-t-il fait durant ces trente ans
Luc. c. 2. d'une vie particuliére & retirée ? *Il étoit soumis à Marie & à Joseph* : voilà ce qu'on nous en dit. Nous ne sçavons rien de tout le reste, & il a voulu l'ensevelir dans les ténébres ; en sorte qu'il n'y eût que Dieu qui en fût témoin. Conduite qui semble d'abord bien surprenante, mais dont le secret néanmoins n'est pas difficile à découvrir. Il a prétendu par-là réprimer en nous ce désir de paroître, qui nous est si naturel, & qui cause tant de désordres dans les maisons religieuses. Il n'est pas possible qu'un Religieux soit solidement à Dieu, si c'est un homme tout extérieur ; & rien n'étoit plus capable de modérer cet empressement de se montrer au monde

& de s'y diſtinguer, que l'exemple d'un Dieu ſolitaire & volontairement ignoré du monde.

Car cet exemple m'ôte tous les prétextes que je pourrois avoir, & que l'amour-propre ſçait ſi adroitement nous ſuggérer, en nous perſuadant qu'il y va de la gloire de Dieu, & que le ſalut du prochain y eſt engagé; que c'eſt une néceſſité en telles & telles conjonctures; que la bienſéance le veut ainſi; que cela ſert à entretenir la charité; qu'il faut de la ſociété dans la vie; qu'une ſi grande retraite nous rend inutiles, & nous empêche de faire valoir les talens que nous avons reçûs. Spécieuſes raiſons, mais dont je voudrois en vain m'autoriſer. Suis-je plus en état que Jeſus-Chriſt de contribuer à la gloire de Dieu? Dois-je plus m'intéreſſer que lui au ſalut du prochain? Le monde a-t-il plus beſoin de moi, & y ſuis-je plus néceſſaire? Connoiſſai-je mieux ce qui convient & ce qui ne convient pas? Ai-je plus de zéle pour l'entretien de la ſociété & de la charité? Ai-je des talens plus relevés, & dont il y ait plus de fruit à eſpérer? Ame vaine, apprends à te détromper & à te confondre. Au lieu de ces maximes que m'inſpire, juſ-

ques dans la religion, un esprit mondain, mon Sauveur est venu m'enseigner une route toute contraire, & à laquelle je dois m'en tenir: c'est d'aimer à être inconnu, à être oublié, à être délaissé, & délaissé même, non-seulement du reste des hommes, mais de la Communauté où je vis; n'y étant chargé d'aucun autre emploi que de l'observation de ma régle, & n'y entrant dans aucune affaire, bien loin de m'embarrasser & de m'intriguer dans les affaires du siécle.

Telle doit être ma disposition, sans préjudice néanmoins de l'obéissance que je dois à mes Supérieurs. S'ils veulent se servir de moi, soit au-dedans, soit au-dehors, il faut leur obéir, & m'acquitter le plus parfaitement que je pourrai, des ministères où ils me destineront. Mais quand j'agirai de la sorte, & quand surtout je ne me produirai au-dehors, que lorsque mes Supérieurs me l'ordonneront, & qu'autant qu'ils me l'ordonneront, j'y paroîtrai beaucoup moins: & y paroissant moins, Dieu n'en sera que plus glorifié, le monde que plus édifié, les bienséances de mon état que mieux gardées, & toutes mes fonctions que plus fidélement & plus saintement exercées.

Je n'ai donc qu'à attendre en paix les ordres de la Providence ; & tant qu'elle me permettra de rester dans l'obscurité, je dois m'en réjouir, chérir ma retraite, & dire comme le Prophéte Royal : *J'ai choisi d'être abjet & le dernier dans la maison de mon Dieu.* *Psalm. 83.*

SECOND POINT. Quelles étoient les occupations de Jesus-Christ dans sa vie cachée ? Si nous en jugeons par les apparences, ce n'étoit que des occupations basses en elles-mêmes, communes & serviles. Il travailloit avec Joseph, il partageoit avec Marie les soins nécessaires pour le bon ordre de cette sainte famille ; il exécutoit ponctuellement ce que l'un & l'autre lui prescrivoient, sans rien omettre ni rien négliger des moindres offices. Qu'étoit-ce là pour le Messie, pour l'envoyé de Dieu, pour le Fils unique de Dieu ? Or Dieu cependant tiroit autant de gloire de ces actions, que de tout ce que ce Sauveur des hommes devoit faire dans la suite de plus grand. Dieu les agréoit, & le voyant adonné à de tels exercices, il disoit déja de lui, quoiqu'avec moins de solemnité & moins d'éclat, qu'au jour de son baptême : *Voila mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis* *Matth. c. 3.*

mes complaisances. Pourquoi cela? parce qu'en toutes ces actions Jesus-Christ se conformoit au bon plaisir de son Pere; parce que toutes ces actions étoient animées d'un esprit intérieur, & relevées par des vûes toutes divines. De-là vient qu'elles étoient si méritoires devant Dieu & si agréables à ses yeux.

Il y avoit en ce tems-là des Princes sur la terre & des Empereurs. Il y avoit de fameux Conquérans, qui remplissoient le monde de leur nom & du bruit de leurs actions héroïques. On parloit de leurs desseins, de leurs entreprises, de leurs faits mémorables. On les publioit par-tout, & on les exaltoit: mais dans l'estime de Dieu ce n'étoit rien: & n'en étant ni le principe, ni la fin, il n'y avoit nul égard. Au contraire on ne parloit point de Jesus-Christ, on ne le connoissoit point, on ne sçavoit ni son nom, ni sa naissance, ni sa demeure, ni comment il vivoit, ni à quoi il s'employoit. Il étoit dans un coin de la Judée comme s'il n'y eût point été: mais Dieu tenoit ses regards sans cesse attachés sur lui, & n'en retiroit pas un moment les yeux. C'étoit un objet digne de l'attention de tout le ciel, & il ne faisoit pas une action qui ne fût d'un prix infini.

Quel ſoutien & quel ſujet de confiance pour une perſonne religieuſe, qui dans ſon état n'eſt employée qu'à des exercices, dont le monde ne tient nul compte! Souvent même ſont-ce les derniéres fonctions d'une maiſon & les plus humiliantes. Mais ce qui la conſole, & ce qui eſt en effet bien conſolant pour elle, c'eſt la parole de l'Apôtre qu'elle s'applique à elle-même: *Vous êtes morts, & votre vie eſt cachée avec Jeſus-Chriſt en Dieu.* Car dès que c'eſt une vie cachée en Dieu, c'eſt une vie ſelon le gré de Dieu, par conſéquent une vie toute ſainte: & puiſque c'eſt une vie cachée avec Jeſus-Chriſt, c'eſt donc une vie toute conforme à la vie de Jeſus-Chriſt, à ſon eſprit & à ſes ſentimens. Or quelle vie eſt plus à ſouhaiter pour moi, que celle qui m'unit de la ſorte à mon Dieu, & qui me donne des rapports ſi étroits avec mon Sauveur & mon modéle? C'eſt là proprement la vie intérieure; & dans une telle vie y a-t-il rien de ſi vil en apparence & de ſi mépriſable, que je ne doive eſtimer au-deſſus de tout? Ce ſeroit bien dégénérer de ma profeſſion, ſi je réglois autrement l'eſtime que je fais des choſes, que par la ſainteté qui y eſt attachée, & par la vo-

Coloſſ. c. 3.

lonté de Dieu que j'y accomplis. Avec l'un & l'autre, tout eſt d'une valeur ineſtimable, tout eſt grand.

TROISIÉME POINT. De quel repos étoit accompagnée la retraite de Jeſus Chriſt, & quelle paix n'y goûtoit-il pas? Inconnu au monde, il n'étoit point expoſé à ſes diſcours, ni ſujet à ſes contradictions. Dans l'étroite enceinte d'une maiſon pauvre où il ſe tenoit renfermé, & où il ſe bornoit à ſon travail, il n'avoit point de part à tous les mouvemens qui agitoient le reſte des hommes. Il joüiſſoit tranquillement du ſilence & du calme de la ſolitude, & s'il s'entretenoit, c'étoit dans le ſecret de ſon ame, avec ſon Pere, dont il recevoit les plus ſenſibles & les plus douces communications.

De tous les biens que nous pouvons déſirer ſur la terre, il eſt conſtant qu'un des plus précieux c'eſt la paix; mais il n'eſt pas moins certain que de tous les moyens pour acquérir cette paix, ou intérieure, ou extérieure, un des plus aſſûrés, c'eſt une vie retirée & cachée. Le monde eſt comme une mer orageuſe; au lieu que la retraite eſt comme un port & un aſyle, où l'on eſt à couvert de tous

les orages. Voilà par où les gens du monde estiment eux-mêmes la profession religieuse; & voilà ce qui leur fait dire en tant de rencontres qu'un bon Religieux, une bonne Religieuse, sont mille fois plus contens dans leur cellule, qu'on ne l'est dans le tumulte & les embarras du siécle.

Les plus mondains le disent, & en cela ils disent encore plus vrai que peut-être ils ne le pensent. Mais ils le diroient bien autrement, s'ils avoient en effet connu par quelque épreuve les douceurs solides que goûte une ame accoutumée à vivre seule & qui sçait se borner à cette vie particuliére. Elle a ses occupations, qui lui ont été marquées par l'obéïssance, ou qu'elle s'est tracées elle-même. Ce ne sont point des fonctions d'éclat, & c'est par-là justement qu'elles lui plaisent davantage. Elle s'en acquitte avec fidélité, mais du reste sans vouloir s'ingérer en aucune autre chose. Ainsi elle est peu troublée de tout ce qui se passe dans le monde, & de mille événemens qui sont pour tant d'autres une source d'inquiétudes & de chagrins. Souvent même n'en est-elle pas instruite, ni ne veut-elle pas s'en instruire. Et comment

s'inquiéteroit-elle de tout ce qui arrive au-dehors, puisqu'à peine elle sçait une partie de ce qui se fait auprès d'elle & dans l'intérieur de la Communauté? Dès que les choses ne la regardent point, & qu'il ne s'agit ni de la charité ni du bien commun de la maison, elle ne s'informe de rien, ni ne s'entremet en rien: car la retraite religieuse va jusques-là.

Ah! que de Religieux auroient mené dans leur état & y méneroient une vie paisible, s'ils avoient pris de bonne heure cet esprit de retraite, & s'ils sçavoient se renfermer dans eux-mêmes! Mais il semble que nous nous soyons à charge à nous-mêmes, & que nous ne puissions demeurer avec nous-mêmes. On veut se mêler de tout; pour cela il faut se trouver par-tout. Si l'on est arrêté, c'est une peine; & si l'on peut suivre son impétuosité naturelle & aller où elle nous emporte, c'est encore le principe d'un plus grand mal. Car il n'est pas possible que la diversité des objets, que les différens intérêts où l'on entre, n'excitent bien des désirs & bien des passions dont la paix du cœur est altérée. La clôture & la cellule s'adoucissent, à mesure qu'on les garde: mais c'est en les quit-

tant trop ſouvent & trop long-tems, qu'on ſe les rend inſupportables. Il y faut néanmoins revenir, & voilà ce qui cauſe les dégoûts & les ennuis. N'eſt-ce pas peut-être ce qui m'en a cauſé une infinité à moi-même? Pourquoi ſur la terre chercher ſi loin mon bonheur & hors de moi, lorſqu'avec Dieu & avec ſa grace, je puis le trouver dans moi & au milieu de moi?

CONCLUSION. Soyez éternellement béni, Seigneur, de la miſéricorde que vous m'avez faite, en me retirant dans votre ſainte maiſon. Ce n'eſt pas ſeulement pour la vie future & pour mon ſalut, un lieu de ſûreté; mais c'eſt pour tout le cours de cette vie préſente, une demeure de paix. Il eſt vrai, Seigneur, qu'il y faut avoir un certain attrait & un certain goût; & ce goût de la retraite n'eſt pas une des moindres graces que puiſſe recevoir de vous une ame religieuſe. Vous me l'accorderez, cette grace, puiſque je vous la demande, & que vous ſçavez combien elle m'eſt néceſſaire.

Détachez mon cœur de tous les vains amuſemens qui peuvent le diſtraire & le diſſiper, & qui ne l'ont en effet que

trop diſſipé & que trop diſtrait juſques à cette heure. Faites-le rentrer au-dedans de lui-même, & inſpirez-lui cet eſprit intérieur, qui ſeul eſt capable de le tenir dans le recueillement & dans le calme. Toute autre choſe où je voudrois établir mon repos en ce monde, peut me manquer; mais ma retraite ne me manquera point, & ce ſera toujours ma reſſource & mon refuge.

Vous, ſur-tout, mon Dieu, vous ne me manquerez point dans la vie la plus obſcure & la plus cachée. Je vous y trouverai, & qu'ai-je à ſouhaiter de plus? C'eſt là que l'ame s'entretient avec vous, qu'elle vous parle & qu'elle vous entend, qu'elle vous poſſéde & qu'elle vous goûte. Mais vous n'êtes point dans le bruit: du moins vous ne vous y faites guère connoître, ni guère ſentir. O mon Dieu, où ſerois-je bien ſans vous, & où puis-je être mal avec vous? Que m'importe d'être connu du monde, honoré dans le monde, ou de ne l'être pas, ſi je vous ai toujours pour témoin, & ſi vous m'honorez de votre préſence? Vous ſeul me tiendrez lieu de toutes choſes; & dans

mon obſcurité & mes ténébres, je ſerai plus en état de vous dire ſans ceſſe, avec la même conſolation que vous le diſoit un de vos plus ſidéles ſerviteurs: *Mon Dieu & mon tout.*



CONSIDERATION.

Sur les Converſations avec le Prochain.

IL y a peu d'Ordres Religieux, où tout commerce avec le prochain ſoit abſolument interdit. Dans la Profeſſion religieuſe, comme ailleurs, on a certaines heures, où l'on peut converſer enſemble ; & il n'eſt point même défendu d'avoir quelques connoiſſances au-dehors, ni de les entretenir. Mais il eſt vrai du reſte, que dans les converſations avec le prochain, il ſe gliſſe bien des abus, où nous tombons très-communément, & dont nous ne pouvons mieux nous garantir que par trois régles générales, qui ſont pour nous d'une extrême conſéquence. La premiére, que nos converſations ſoient toujours accompagnées d'une modeſtie religieuſe & d'une ſage retenue. La ſeconde, qu'elles ſoient ſolides & utiles. Et la troiſiéme, que la charité y regne, & qu'elle en éloigne tout ce qui eſt contraire à l'eſprit d'union & de paix.

PREMIER POINT. Converſations accompagnées d'une ſage retenue & d'une modeſtie religieuſe. Car de même qu'il y a pour les perſonnes du monde des bienſéances du monde, il y a pour les Religieux des bienſéances religieuſes: & par rapport à la maniére de converſer, il eſt conſtant que mille choſes où l'on ne trouve point à dire dans un homme du monde, deviennent peu ſéantes dans un Religieux, & ſont même tout-à-fait répréhenſibles. C'eſt donc particuliérement aux Religieux que convient l'avis de l'Apôtre, lorſqu'il diſoit aux premiers Fidéles : *Faites voir en tout votre modeſtie.* Elle paroît dans l'air, dans le maintien, dans le geſte, dans le ton de la voix, dans les termes & les expreſſions, dans tout l'extérieur. Ce n'eſt pas qu'elle ait rien d'affecté, ni de trop étudié : l'affectation n'eſt bonne nulle part. Mais ſans aucune contrainte ni aucune gêne, elle évite certains airs trop évaporés, certains mouvemens trop précipités, certains geſtes trop peu meſurés, certains éclats de voix trop élevés, certaines paroles & certaines expreſſions trop familiéres, ſur-tout avec des ſéculiers.

Philipp. c. 4.

C'eſt une erreur dont ſe laiſſent prévenir bien des Religieux, de ſe perſuader que par des converſations toujours enjoüées & peu réſervées, ils ſe rendent plus agréables au monde, & s'en attirent plus aiſément l'eſtime & la confiance. Le monde eſt au contraire le cenſeur le plus éclairé & le plus ſévère, que les perſonnes religieuſes aient à craindre. Il ſçait parfaitement quelles meſures elles doivent garder, & quels égards elles doivent avoir à la ſainteté de leur profeſſion. Il y fait une réflexion particuliére; & tout libertin, tout déréglé qu'il eſt, il exige de leur part une régularité & une circonſpection, qu'il porte même quelquefois juſqu'au ſcrupule.

Ainſi dans les entretiens d'un Religieux, le monde veut voir de la gravité, du recueillement, de la modération, de la diſcrétion, de la ſageſſe; & s'il en rencontre quelqu'un où il remarque tous ces caractères, c'eſt de celui-là qu'il s'édifie & en celui-là qu'il ſe confie. Tout autre ne lui eſt bon que pour l'amuſement. On peut dire même qu'il n'eſt preſque bon à rien autre choſe dans l'intérieur d'une Communauté. On le laiſſe parler & diſcourir tant

tant qu'il lui plaît, & comme il lui plaît, mais ses discours souvent sans ordre & sans régle, font peu d'impression, & l'on n'y donne qu'une attention très-légère.

Selon la maxime ordinaire, la bouche parle de l'abondance du cœur ; & c'est encore une vérité, que le cœur se répand par la bouche. De-là donc on peut conclure d'une personne religieuse trop vive & trop mondaine dans ses façons de parler, qu'elle est déja fort dissipée au-dedans d'elle-même, & que dans la suite elle ne fera que se dissiper toujours davantage. Une ame recueillie & qui porte par-tout la présence & la vûe de Dieu, ne s'abandonne point de la sorte à ses vivacités naturelles. Elle est honnête & affable, mais sans s'épancher tant au dehors, ni entrer en de si grandes agitations. Elle n'est ni sauvage ni mélancolique ; mais au milieu de sa joie & dans les démonstrations qu'elle en donne, elle ne perd rien de tout le sérieux qui la doit tempérer. Elle ne demeure point dans un triste & morne silence ; mais elle ne cherche point aussi à tenir seule la conversation, ni à maîtriser tous ceux avec qui elle traite. Elle dit simplement ce qu'elle pense &

laiſſe à chacun le loiſir de s'expliquer à ſon tour, n'interrompant jamais, & toujours plus prête à écouter qu'à ſe faire entendre. Qu'on éviteroit de fautes dans la ſociété, ſi l'on ſe formoit ſur ce modéle, & ſi l'on ne s'écartoit jamais du reſpect chrétien & religieux qu'on ſe doit les uns aux autres !

SECOND POINT. Converſations ſolides & utiles. Ce n'eſt pas à dire qu'elles doivent toujours rouler ſur des matiéres ſpirituelles & de pure piété. Cela ſeroit à ſouhaiter parmi des Regieux : mais après tout, comme la Religion accorde quelques heures d'entretien pour récréer l'eſprit & pour le relâcher, elle donne là-deſſus un peu plus de liberté, & ne défend point de mêler dans la converſation des ſujets moins relevés & moins importans. C'eſt une tolérance raiſonnable & très-convenable.

Mais ce qui ne conviendroit en aucune ſorte, ce ſeroit, 1. Qu'entre des perſonnes religieuſes on ne s'entretînt ordinairement que de bagatelles, & qu'on employât des tems conſidérables en de puérils & de vains diſcours. 2. Qu'on ne parlât que des affaires du

monde, & de ce qui s'y passe; qu'on ne s'assemblât que pour contenter sur cela sa curiosité, & pour entendre le récit de tous les bruits qui courent & de toutes les nouvelles qui se répandent. 3. Qu'aux heures mêmes où le silence est ordonné, on se réunît plusieurs ensemble, en des lieux particuliers & contre la régle, pour se rapporter mutuellement tout ce qui se fait dans une Communauté, & pour en raisonner fort inutilement. 4. Que dans toutes ces conversations, soit particuliéres, soit publiques, on ne dît pas peut-être un mot de Dieu, ni qui pût porter à Dieu; mais qu'on n'y débitât que des maximes toutes conformes à l'esprit du monde & à ses sentimens. 5. Qu'on laissât tomber l'entretien dès que quelqu'un commenceroit à le tourner sur les choses du ciel, & à y jetter quelques paroles d'édification; qu'on en conçût du dédain, & qu'on en témoignât du dégoût & de l'ennui. Voilà encore une fois ce qui ne peut s'accorder avec la sainteté de l'état religieux.

Quand après une conversation où l'on ne s'est rempli l'esprit que d'idées frivoles, on se trouve devant Dieu &

dans la priére, ſans goût, ſans onction, ſans attention, y a-t-il lieu d'en être ſurpris ? Une bonne réflexion qu'on eût entendue dans un entretien plus ſolide, eût nourri l'ame, & eût allumé toute ſa ferveur ; car ſouvent il n'en faut pas davantage. Ces deux diſciples à qui Jeſus-Chriſt reſſuſcité ſe joignit ſur le chemin d'Emmaüs, ſe ſentoient tout brûlans de zéle, pendant qu'il converſoit avec eux & qu'il leur expliquoit les divines Ecritures. Mais que remporte-t-on de la plûpart des converſations ? Un cœur vuide, une imagination égarée, beaucoup d'indifférence & de ſéchereſſe dans le ſervice de Dieu. Il n'y a que trop de perſonnes religieuſes qui pourroient en rendre témoignage.

Ce qui paroît encore plus à déplorer, c'eſt que des Religieux aient quelquefois de longs entretiens, même avec des ſéculiers, ſans jamais leur rien dire des vérités du Chriſtianiſme, ni qui regarde le ſalut. On craint de les rebuter par ces ſortes de diſcours, & qu'ils n'en fuſſent bien-tôt fatigués. Il eſt vrai qu'il y faut de la prudence, & qu'on ne doit pas faire de la converſation une prédication perpétuelle. Mais d'ailleurs

trois choses sont certaines. 1. Les séculiers ne se rebutent point si aisément qu'on le pense, de ce que leur dit une personne religieuse, pour les édifier & leur inspirer des sentimens chrétiens. Si c'étoit un homme engagé comme eux dans le monde qui leur tînt de pareils discours, peut-être en seroient-ils étonnés & en feroient-ils quelques railleries. Mais ils ne reçoivent pas de même ce qui vient de la bouche d'un Religieux. Ils y font plus d'attention, & ils n'en ont que plus de respect pour lui, voyant qu'il parle conformément à son état, & qu'il s'acquitte en cela de son devoir. 2. Non-seulement ils ne s'en rebutent point ; mais plusieurs même en sont touchés : ils s'y affectionnent & en profitent ; & s'ils avoient à se scandaliser, ce seroit plutôt qu'un homme aussi étroitement dévoüé à Dieu que l'est un Religieux par sa profession, ne les fît jamais souvenir de leurs obligations envers ce premier Maître, & du soin qu'ils doivent prendre de le servir & de se sauver. 3. Enfin supposé que de semblables conversations ne les accommodent pas, ce qui s'ensuivra de là, c'est qu'on les verra moins, & c'étoit l'excellent principe de saint Ignace de Loyola. On

les gens du monde, disoit-il, m'écouteront volontiers quand je leur parlerai sur des sujets édifians, & alors Dieu en sera glorifié, & j'aurai ce que je demande : ou dégoûtés de telles matiéres, ils s'éloigneront de moi, & alors ils me feront moins perdre de tems, & j'en irai moins perdre avec eux.

Et qu'est-il nécessaire en effet d'être tant dans le monde & avec le monde, si toutes les visites qu'on lui rend ou qu'on en reçoit, ne contribuent ni à sa sanctification, ni à la nôtre ? Est-ce à cela que des personnes religieuses doivent passer presque toutes leurs journées? Autant & beaucoup mieux vaudroit-il demeurer dans la retraite, & selon l'expression de Jesus-Christ, *laisser les morts ensevelir les morts*. Les Apôtres parcouroient le monde, mais pour y enseigner, pour y catéchiser, pour y annoncer le Royaume de Dieu. Voir autrement le monde, c'est, malgré le renoncement qu'on a fait au monde, être encore tout mondain, & plus peut-être qu'on ne l'eût été dans le monde même.

Matth. c. 8.

TROISIÉME POINT. Conversations charitables & sans offense de personne. Le Sage a dit en général, que celui qui

ne péche point dans ses paroles, est un homme parfait : mais on peut dire en particulier au regard de la charité, que c'est une grande perfection & une vertu bien rare, de ne la blesser jamais dans les entretiens. Car voilà dans les maisons même religieuses, le plus commun & le plus dangereux écueil qu'elle ait à craindre. Elle se trouve altérée en diverses maniéres, dont les plus ordinaires sont :

1. Les impatiences naturelles & les chagrins de certains esprits colères & brusques, qui ne sçavent s'exprimer sur rien en des termes de douceur. On ne peut presque leur parler, sans s'exposer à une réponse désagréable ; & l'on a beau prendre toutes les précautions possibles, il y a toujours de leur part quelque rebut à essuyer.

2. Les contestations qui naissent, & les disputes où l'on s'échauffe de part & d'autre. Cela vient sur-tout de deux sortes de caractères très-fâcheux dans le commerce de la vie. Les premiers sont contredisans, & les seconds sont opiniâtres. D'où il arrive que les uns par un esprit de contradiction, formant toujours des difficultés sur ce qu'on leur dit, & les autres par un esprit d'opiniâtreté, ne

voulant jamais céder, ni reconnoître qu'ils se soient trompés, on s'échappe en bien des paroles, dont les cœurs sont piqués & ulcérés.

3. Les railleries, soit qu'on soit trop libre à les faire, ou qu'on soit trop délicat à s'en offenser. Car il y a des esprits d'une telle foiblesse, qu'il ne faut qu'un mot pour les choquer: comme il y en a aussi qui se laissent tellement aller à une envie démesurée de railler de toutes choses & de quiconque, qu'ils le font sans ménagement & sans égard. Pourvû qu'ils se contentent, ils n'examinent rien davantage, & ne s'inquiétent guère si quelqu'un en a de la peine. Cette peine toutefois n'est que trop réelle : & quoiqu'elle puisse être mal fondée, & que souvent dans celui qui la ressent, ce ne soit que l'effet d'une trop grande sensibilité, il y faudroit néanmoins prendre garde; & non-seulement la charité religieuse, mais la seule humanité le demanderoit. Bien loin de cela, on prend plaisir à se joüer d'une personne. On en fait tout le sujet de l'entretien; & à ses dépens, on se donne une récréation & un divertissement peu sortable.

4. Les jugemens & les murmures, ou

contre des Supérieurs, ou contre ceux qui se trouvent chargés de quelque Office dans la Communauté, ou contre des particuliers. Dès qu'on n'approuve pas une chose, (& combien y en a-t-il qui soient approuvées de tout le monde?) quoi qu'il en soit, dès qu'une chose déplaît, on ne peut s'en taire. Du moins si l'on en parloit dans la vûe de quelque utilité qui en dût revenir : mais on sçait assez que tout ce qu'on dira, ne produira rien. Pourquoi donc entre-t-on là-dessus en de si longues explications? par une maligne satisfaction qu'on goûte à déclarer ses sentimens, & par un secret penchant à condamner & à censurer.

5. Les médisances. Ce point est plus important, & les Religieux n'ont pas moins à se précautionner là-dessus que les gens du monde. Sur tout autre article, on a communément dans la Religion la conscience plus timorée & plus étroite ; mais sur l'article de la médisance, les plus réguliers & les plus sévères ont quelquefois une conduite & des principes bien larges. Il y a peu de conversations où il ne soit parlé du prochain ; & par un malheureux enchaîne-

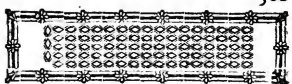
ment, quand une fois on a commencé, on ne ceſſe point qu'on n'ait dit tout ce qu'on prétend ſçavoir, & qu'on devroit tenir ſecret.

La charité doit corriger & bannir tout cela des converſations chrétiennes, à plus forte raiſon des converſations religieuſes. Point d'amertumes dans les paroles, ni de bruſqueries. On n'eſt pas toujours maître d'empêcher que certains mouvemens ne s'élévent dans le cœur : mais au moins faut-il avoir aſſez d'empire ſur ſoi pour les tenir cachés au-dedans, & pour n'en rien faire paroître. Point de contradictions trop fortes, ni d'altercations. Chacun a ſa penſée, & chacun peut la produire, quoique contraire à la penſée des autres. Mais du moment que la queſtion commence à dégénérer dans une eſpéce de différend, & qu'on le remarque, il vaut incomparablement mieux ſe renfermer dans le ſilence, & ne pas pourſuivre, que de s'obſtiner par une fauſſe gloire à remporter un vain avantage, & d'être par-là un ſujet de diſcorde. Point de traits railleurs & piquans. Un mot aſſaiſonné d'un certain ſel & dit agréablement, n'eſt pas toujours condamnable,

pourvû que perſonne n'y ſoit intéreſſé, ou que celui qui pourroit y avoir quelque intérêt, prenne bien la choſe, & n'en témoigne aucun déplaiſir. Mais après tout une raillerie trop fréquente a ſouvent de fort mauvais effets. Et il ne faut point alléguer pour excuſe qu'il n'y a rien en ce qu'on dit, que d'indifférent & que d'innocent. Ce n'eſt plus une raillerie indifférente ni innocente, dès que la charité en ſouffre : or il n'eſt preſque pas poſſible qu'elle n'en ſouffre, par l'extrême délicateſſe de la plûpart des eſprits, qui s'offenſent aiſément, & reſſentent très-vivement les moindres atteintes. Point de murmures ni de plaintes, du moins dans les entretiens publics. Si l'on voit quelque choſe à reprendre, on peut en ſecret s'en expliquer avec une perſonne de confiance, ſoit ſupérieure, ou autre : mais de s'en déclarer hautement & devant toute une Aſſemblée, c'eſt une eſpéce de révolte, ou c'eſt en quelque maniére vouloir l'exciter. Enfin, point de médiſance. Car ſi la médiſance eſt un péché grief dans les Séculiers, qu'eſt-ce dans les Religieux ? Parlons bien de tout le monde; ou ſi nous n'avons rien de bon à dire, taiſons-nous.

En gardant ces régles, on se préserve d'une infinité de désordres; on rend la société religieuse également édifiante & douce, & c'est ainsi que se vérifie la
Psalm. parole du Prophéte Royal : *Quel avan-*
132. *tage & quel bonheur pour des freres de vivre ensemble & dans une sainte union!*





SEPTIE'ME JOUR.

PREMIÉRE MÉDITATION.

De la Charité de Jesus-Christ dans sa Vie agissante.

Hoc est præceptum meum, ut diligatis invicem, sicut dilexi vos. *Joan. c. 15.*

Voilà mon commandement : c'est que vous vous aimiez les uns les autres, comme je vous ai aimés.

PREMIER POINT. APRE's avoir passé trente années dans l'obscurité de la retraite, Jesus-Christ enfin se montra au monde pour y prêcher son Evangile, & voilà ce que nous appellons sa vie agissante. Il eut à traiter avec toutes sortes de personnes, & c'est là sans doute qu'il trouva de quoi exercer toute sa charité.. Car cette vertu est plus nécessaire qu'aucune autre pour conver-

ser avec les hommes, & sans elle il n'y a point de société qui puisse subsister. Or la charité de Jesus-Christ dans le cours de sa prédication eut sur-tout trois qualités, qui doivent me servir de modéle. Car ce fut une charité douce, une charité bienfaisante, & une charité universelle. Telle doit être la mienne envers le prochain, & s'il y manque un seul de ces caractères, ce n'est plus une charité chrétienne ni religieuse.

Ce fut donc d'abord une charité douce que celle de Jesus-Christ, & cette douceur parut en tout : dans ses maniéres extérieures, dans sa retenue & sa modération inaltérable. Que n'eut-il point à endurer de la part d'un peuple grossier & incrédule, à qui il annonçoit ses divines vérités ? Avec quelle condescendance ménageoit-il tant d'esprits opposés, & s'y accommodoit-il pour les persuader & pour les gagner ? Combien de rebuts essuya-t-il sans se plaindre, combien de résistance & de contradictions ? Qu'étoit-ce que ses Apôtres ? De pauvres pêcheurs, des hommes sans nom, sans éducation, sans étude, sans intelligence. Que ne lui en coûta-t-il point pour les former ? Souvent ils ne comprenoient pas ce qu'il leur disoit, &

pour se faire mieux entendre à eux il leur répétoit plusieurs fois les mêmes choses, & les leur expliquoit tout de nouveau. Souvent ils avoient ensemble des contestations & des disputes, & il s'employoit à les appaiser; vivant avec eux malgré le dégoût qu'ils lui devoient causer, se communiquant à eux, & bien loin de se tenir importuné de leur présence, voulant sans cesse les avoir auprès de lui.

Ainsi il a bien pû nous dire ce qu'il dit en effet dans son Evangile : *Apprenez de moi combien je suis doux & pacifique*, & en même tems apprenez comment vous devez l'être vous-mêmes. L'ai-je appris jusques à présent? Ai-je appris à supporter les foiblesses des autres? Il faut bien qu'ils supportent les miennes; & n'est-ce pas une des plus grandes injustices, quand je veux qu'ils me fassent grace sur une infinité de choses qui m'échappent, & que je ne leur fais grace sur rien? Ce sont leurs mauvaises qualités qui doivent servir à perfectionner & à purifier ma charité, au lieu de l'affoiblir. Car si je n'étois obligé d'avoir de la charité & de la douceur, que pour des gens accomplis & à qui rien ne manque, tout ce que j'en aurois, ne seroit de nul mérite :

Matth. c. 11.

ou pour mieux dire, je n'en aurois pour personne, puisqu'il n'y a personne sans défaut. Si je n'avois à vivre qu'avec des Anges ou avec des hommes impeccables, cette charité douce & patiente ne me seroit pas nécessaire, parce qu'elle ne me seroit de nul usage. Mais j'ai à vivre avec des esprits qui ont leurs idées particuliéres, comme nous avons chacun les nôtres ; qui ont leurs humeurs, leurs caprices, leurs préjugés, leurs erreurs. D'entreprendre de les changer, c'est ce qui ne m'appartient pas, & de quoi je ne viendrois pas à bout. Il ne me reste donc, pour le bien de la paix & pour l'entretien de la charité, que de m'accorder à eux, autant qu'il est possible, & de les gagner par la douceur.

Matth. c. 5. *Bienheureux les débonnaires, parce qu'ils posséderont toute la terre*, c'est-à-dire, qu'ils se concilieront tous les cœurs. Suis-je de ce nombre ? ou plutôt, combien là-dessus ai-je de reproches à me faire ? Combien de fois, au lieu d'user envers le prochain d'une charitable indulgence, lui ai-je fait ressentir mes dédains & mes hauteurs ? Combien à son égard m'est-il échappé & m'échappe-t-il sans cesse de paroles aigres, de maniéres brusques, de mépris ? Souvent même je

n'y fais nulle attention, & je ne crois pas qu'il y ait rien en tout cela dont on doive s'offenser. Ce seroit bien pis, si je venois, comme quelques-uns, à m'en applaudir, & à m'en sçavoir bon gré. Voilà ce qui trouble toute une Communauté; voilà ce qui y fait naître les divisions, & ce qui y cause les différends & les démêlés. Un peu plus d'empire sur moi-même préviendroit tous ces maux, & qu'y a-t-il que je ne dûsse sacrifier pour les arrêter?

SECOND POINT. La même charité qui fit supporter à Jesus-Christ avec tant de douceur & tant de patience les imperfections de ceux avec qui il eut à converser & à traiter, lui fit encore employer son pouvoir tout divin à les combler de ses graces. Car ce fut une charité bienfaisante. *Il parcouroit les villes & les bourgades, en faisant du bien à tout le monde*: chassant les démons, consolant les affligés, guérissant les malades, ressuscitant les morts, annonçant le Royaume de Dieu, & travaillant sans relâche au salut des ames. *Act. c. 10.*

Je ne suis pas en état de faire comme Jesus-Christ, des miracles en faveur du prochain. Il ne dépend pas de moi de rendre, comme ce Dieu Sauveur, la

vûe aux aveugles ; l'ouie aux sourds, la parole aux muets, la santé aux paralytiques & aux moribonds. Mais du reste, il y a chaque jour, sur-tout dans une Communauté, mille occasions de se rendre des services mutuels, de s'entr'obliger & de s'entr'aider. Or voilà ce que fait la charité chrétienne, à plus forte raison la charité religieuse. Ai-je là-dessus tout le zéle & toute l'ardeur nécessaire ? Ne suis-je point de ces ames indifférentes qui ne sont occupées que d'elles-mêmes, & qui ne veulent se gêner en rien pour faire plaisir aux autres ? Si par mon Office je me trouve dans une obligation particuliére de leur prêter secours, & de pourvoir à leurs besoins, comment est-ce que je m'en acquitte ? Le fais-je avec exactitude ? Le fais-je volontiers & avec affection ? Du moins suis-je assez charitable pour leur souhaiter le bien que je ne puis leur procurer ? Le suis-je assez pour prendre part à celui qui leur arrive, & pour m'en réjoüir ? Le suis-je assez pour compatir à leurs maux, & pour entrer dans leurs peines, lorsqu'il leur survient quelque affliction & quelque disgrace ? Car la charité exige tout cela de moi.

Mais n'est-ce pas en tout cela que je l'ai mille fois blessée, & que je la blesse

encore? Je n'ai que trop de vivacité, quand il s'agit de moi-même, & je ne porte que trop loin les devoirs de la charité, quand je demande qu'on l'exerce à mon égard, & que je crois qu'on me la refuse. Je ne lui prescris point alors de bornes, & je suis si touché de ne la trouver pas toujours disposée à me servir! Est-ce ainsi que je la pratique envers les personnes à qui je la dois par tant de titres? Tout me coûte, dès qu'il est question d'autrui. Au lieu de leur faire tout le bien qui est en mon pouvoir, peut-être enviai-je celui qu'on leur fait, & peut-être en certaines rencontres voudrois-je le traverser, & y mettre obstacle. Au lieu de les prévenir sur les choses mêmes, où nul devoir propre & personnel ne m'engage, combien peut-être dans mes fonctions & mes emplois me suis-je rendu difficile à leur accorder ce qui étoit de ma régle & de mon ministère? Au lieu de m'intéresser dans leurs peines, & de chercher à les adoucir, n'en ai-je point eû peut-être une joie maligne, & n'en ai-je point même été quelquefois le sujet? Jesus-Christ nous a expressément avertis que nous serions traités de son Pere, comme nous aurions traité nos freres & les siens. Suivant cette mesure

qu'aurois-je à eſpérer de Dieu, & avec quelle aſsûrance pourrois-je le prier de répandre ſur moi l'abondance de ſes graces, ſi j'avois toujours un cœur auſſi reſſerré que je l'ai eû à l'égard de ſes membres & de ſes enfans ?

TROISIÉME POINT. En quoi la charité de Jeſus-Chriſt fut enfin plus admirable, c'eſt dans ſon étendue : car ce fut une charité univerſelle. Comme il avoit été envoyé de ſon Pere pour tous les hommes, & que c'étoit en vûe de ſon Pere qu'il les aimoit, il ſe partageoit également entre tous, & leur donnoit à tous, ſes ſoins, ſans acception de perſonne. Juifs & Gentils recevoient de lui les mêmes inſtructions & les mêmes guériſons, tant de l'ame que du corps. On ne le vit jamais ni ſe rebuter de la misère & de la pauvreté des uns, ni ſe laiſſer préoccuper en faveur des autres par leur éclat & leur opulence. Ceux-là même qui ſe déclaroient le plus ouvertement & avec plus d'injuſtice contre lui, il étoit diſpoſé à leur faire tout le bien qu'ils en pouvoient attendre, & il ne tenoit qu'à eux, en recourant à ce divin Maître, d'en obtenir toutes les graces dont il étoit le diſpenſateur. Non-ſeulement il y

étoit disposé, mais pour cela il les appelloit, il les invitoit & les recherchoit. Si je ne porte jusques-là ma charité pour le prochain, je n'ai qu'une charité imparfaite, ou je n'ai même qu'une fausse charité, parce que ce n'est point une charité chrétienne. Car la charité chrétienne nous fait aimer le prochain, par rapport à Dieu, & en vûe de Dieu. Or ce motif n'est point limité, & vouloir le restraindre à certains sujets, sans l'étendre aux autres, c'est le détruire absolument, & l'anéantir.

Aussi le Fils de Dieu, & après lui les Apôtres, en nous recommandant la pratique de la charité comme une de nos obligations les plus essentielles, se sontils servis d'un terme commun : Aimez vos freres, aimez votre prochain. Cette qualité de frere, de prochain, ne convient pas moins à l'un qu'à l'autre, & par conséquent elle ne nous oblige pas moins envers l'un qu'à l'égard de l'autre. Si vous ne faites du bien, ajoûtoit le Sauveur du monde, & si vous n'êtes préparés à en faire qu'à ceux qui vous plaisent, qu'à ceux avec qui vous êtes liés d'une société plus étroite, qu'à vos amis, par où différez-vous des Payens? Car ils ont comme vous leurs connoissances, leurs

amitiés, leurs liaisons. Or la charité évangélique doit avoir un caractère de distinction & de sainteté, qui la reléve au-dessus d'une charité purement humaine, telle qu'étoit celle du paganisme, & telle qu'est encore celle du monde. C'est pourquoi le Sauveur des hommes dans le commandement qu'il nous fait de nous aimer les uns les autres, & qu'il appelle son précepte & sa loi, comprend même ceux qui se tournent contre nous, & dont nous avons reçû les plus sensibles offenses: *Bénissez ceux qui vous maudissent, souhaitez du bien à ceux qui vous veulent du mal, priez pour ceux qui vous persécutent.* Que ce dégré est éminent, mais qu'il est rare! Tout rare néanmoins & tout éminent qu'il est, c'est un devoir nécessaire; & le Christianisme, ni conséquemment la Religion ne reconnoît point d'autre vraie charité que celle-là: Dieu n'en récompense point d'autre.

Luc. c. 6.

Où en suis-je donc, & comment est-ce que je satisfais à cette obligation? Car ce que Jesus-Christ nous a lui-même annoncé qu'il viendroit des tems où la charité de plusieurs se réfroidiroit, ne s'accomplit pas seulement parmi les gens du monde, mais parmi les Religieux. Elle ne s'y refroidit en effet

que trop, & autant qu'elle s'y refroidit, elle s'y rétrécit. On a ses inclinations & ses antipathies; & selon cette différence de sentimens, on tient une conduite toute différente. On a ses amis particuliers pour qui l'on n'épargne rien; mais on ne s'intéresse guère à ce qui regarde tout le reste de la Communauté. Dans un Office où l'on doit à chacun les mêmes soins, on a ses prédilections; & tandis qu'on est d'une attention & d'une vigilance infinie en faveur de quelques-uns, on est d'une négligence & d'une difficulté extrême envers les autres. Se sent-on blessé en quelque chose? On a ses ressentimens & ses peines dans le cœur; & au lieu que la charité devroit les étouffer, on sçait bien dans l'occasion user de retour, & les faire connoître.

Ce qui est encore très-ordinaire & ce qui renverse tout l'ordre de la charité, c'est qu'on se montre plein de douceur & plein de zéle pour des étrangers, pour toutes les personnes du dehors; & qu'on n'a que de la froideur, & quelquefois de l'amertume pour ses freres, avec qui néanmoins on est uni par des liens si intimes & si sacrés. Où est la charité de Jesus-Christ? Car ce ne l'est pas là.

Elle n'eſt qu'en certaines ames, dont Dieu pour notre édification nous met les exemples devant les yeux. N'en ai je pas vû moi-même, & n'en vois-je pas? Il ſemble que ce ſoit la charité même ; ou il ſemble que leur charité ſe déploie ſans ceſſe & ſe multiplie, à meſure qu'il ſe préſente des ſujets ſur qui l'exercer. On les admire : mais y en a-t-il beaucoup qui les imitent? Que me ſert toutefois de les admirer, ſi je ne travaille pas à les imiter?

CONCLUSION. Dieu de charité, Seigneur, c'eſt dans les Maiſons Religieuſes que vous avez voulu conſerver l'eſprit de votre Egliſe naiſſante & de ces premiers Chrétiens qui la compoſoient. Or ils n'étoient tous qu'un cœur & qu'une ame ; & comment ſans la charité, puis-je donc être vraîment Religieux? Il n'eſt pas en mon pouvoir de concilier ainſi tous les cœurs, & de les réduire à cette conformité parfaite & à cette ſainte unité : mais j'y dois au moins diſpoſer le mien, je l'y dois former, & ce ſera l'effet de votre grace.

Donnez-moi, mon Dieu, cette charité patiente qui ne s'altère de rien, cette charité bienfaiſante qui ne refuſe

rien

rien, cette charité universelle qui n'excepte rien. Ah! Seigneur, quelque patiente que puisse être ma charité envers mes freres, jamais le sera-t-elle autant que la vôtre envers moi, & jamais auraije autant à supporter de leur part, que vous avez eu jusques à présent à supporter de moi? Quoi que je fasse pour eux, ou que je désire de faire en vûe de vous, jamais égalera-t-il tout ce que j'ai reçû de votre infinie libéralité? Et dois-je enfin compter pour beaucoup d'étendre mon zéle sur tout ce qu'il y a de personnes avec qui j'ai à vivre & de sujets qui me sont présens, après que vous avez rempli de votre miséricorde toute la terre, & que vous avez étendu votre amour jusqu'à ceux même qui vous ont crucifié?

Si donc sur la charité que je dois à mon prochain, aussi-bien que sur toutes les autres vertus, je vous envisage, Seigneur, comme mon modéle, j'ai bien à me confondre du peu de ressemblance qui se trouve entre vous & moi. Mais ce qui redouble ma confusion & ce qui doit y mettre le comble, c'est que je sois si froid & si lent aux exercices de la charité, quand vous voulez bien accepter tout ce qu'elle me fait faire, comme

étant fait à vous-même ; quand vous ne dédaignez pas d'en être le motif, que vous m'en ſçavez gré, & que vous m'en faites un mérite auprès de vous. Hé, mon Dieu, ſi je vous aime, comment puis-je ne pas aimer ceux que vous avez ſubſtitués en votre place ! Or ne ſont-ce pas mes freres, & n'eſt-ce pas vous-même que j'aime dans eux ? N'eſt-ce pas à vous-même que je rends dans eux tous les bons offices que la charité m'inſpire ? Que me faut-il autre choſe pour m'engager ? Un cœur eſt bien peu ſenſible pour vous, Seigneur, ſi cette ſeule conſidération ne lui ſuffit pas.



SECONDE MÉDITATION.

Des douleurs intérieures de Jesus-Christ dans sa Passion.

Tunc ait illis : Tristis est anima mea usque ad mortem. *Matth. c. 26.*

Alors il leur dit : Je suis dans une tristesse mortelle.

PREMIER POINT. JESUS-CHRIST devoit être notre modéle en tout, & il a voulu dans sa passion nous apprendre comment nous devons nous comporter dans les peines & les afflictions de la vie. Il y en a de deux sortes : d'intérieures qui n'affligent que l'ame, & d'extérieures qui affligent les sens. Or les unes & les autres me fournissent la matiére de deux importantes méditations ; & quant à ce qui regarde d'abord les peines intérieures du Fils de Dieu, elles se réduisent à trois espéces, que les Evangélistes nous ont marquées, & qui sont la tristesse, l'ennui, la crainte.

De quelle tristesse est il tout-à coup accablé, lorsqu'après la derniére Céne

qu'il avoit faite avec ses Apôtres, il va au jardin de Getsémani! A peine peut-il se soutenir lui-même, & selon qu'il le déclare aux trois disciples qu'il a choisis pour l'accompagner, la douleur qui le presse est si violente, qu'elle seroit seule capable de lui causer la mort : *Mon ame est triste*, leur dit-il, *& c'est une tristesse à en mourir*. Voilà par où a commencé cette sanglante passion qu'il a endurée pour moi. Ce n'étoit point assez qu'il livrât son sacré Corps au supplice de la croix ; il falloit que son ame fût livrée aux plus rudes combats, & qu'elle en ressentît les plus vives & les plus douloureuses atteintes. C'étoit une partie, & même la principale partie de la satisfaction qu'il devoit faire à son Pere pour les péchés des hommes, parce que c'est dans le cœur que le péché est conçû, & que c'est proprement l'ame qui, par le déréglement de la volonté, le commet.

Quoi qu'il en soit, que fait-il dans cette tristesse qui l'abbat, & qu'il ne pourroit porter sans un miracle ? A-t il recours aux vaines consolations du monde? Cherche-t-il au moins quelque soulagement & quelque appui auprès de ses Apôtres? Se laisse-t-il aller à l'impatience & aux plaintes, & pour décharger

ſon cœur du poids qui le preſſe, s'épanche-t-il en de longs diſcours? Deux ou trois paroles, c'eſt tout ce qu'il dit de ſon état. Du reſte, ſans s'arrêter avec ſes diſciples, il ſe retire à l'écart, il va prier, il y paſſe trois heures entiéres, le ciel eſt tout ſon refuge & tout ſon ſoutien; & ſoit qu'il en ſoit écouté, ou qu'il paroiſſe ne l'être pas, il y met toute ſa confiance, & n'a point d'autre ſentiment que d'une ſoumiſſion parfaite & d'une pleine réſignation : *Mon Pere, qu'il en ſoit comme vous l'ordonnez, & non comme je le veux.* *Matth. c. 26.*

Quelque exempte que ſemble la profeſſion religieuſe des chagrins de la vie, il y a dans la religion auſſi-bien qu'ailleurs, des jours pénibles & des tems de triſteſſe. On a par-tout de mauvais momens, & j'ai les miens comme les autres. Nous ſommes même tellement nés, que ſi nous n'avons pas de vrais ſujets de chagrin, nous nous en faiſons d'imaginaires. Sans examiner ce qui attriſta le Fils de Dieu au point où il le fut, où il témoigna l'être, nous ne pouvons douter que ſa douleur n'ait été auſſi véritable dans ſon principe & auſſi raiſonnable, qu'elle étoit amère & ſenſible dans ſes effets: au lieu que ce qui fait

en mille rencontres toute ma peine, ce n'eſt qu'une idée & qu'un phantôme; ce n'eſt que ma délicateſſe extrême, que mon humeur inquiéte, que mon orgueil, que mon amour-propre. Car ſi je veux bien rentrer en moi-même & ſonder le fonds de mon cœur, je trouverai que c'eſt là communément ce qui
Pſalm. le remplit d'amertume. *Pourquoi êtes-*
41.v.14. *vous triſte, ô mon ame, & pourquoi vous troublez-vous?* C'eſt que vous êtes ingénieuſe à vous tourmenter, ſouvent ſans raiſon, & même contre toute raiſon.

Mais, ſoit que mes chagrins ſoient bien ou mal fondés, comment eſt-ce que je les ſupporte? Combien de réflexions également inutiles & affligeantes, dont je me ronge en ſecret? Combien de vaines diſtractions que je tâche à me procurer, & au-dedans, & au-dehors, ſous le ſpécieux prétexte de guérir mon imagination, & de la détourner des objets dont elle eſt frappée? Combien quelquefois de dépit & d'animoſités contre les perſonnes à qui j'attribue ma peine & que j'en crois être les auteurs? A l'égard même de ceux qui conſtamment & de ma propre connoiſſance, n'y ont nulle part, combien

m'échappe-t-il d'impatiences & de termes offençans, comme si je m'en prenois à eux, & que je fusse en droit, parce que je souffre, de les faire souffrir ?

O que ne suis-je soumis comme Jesus-Christ! Si je sçavois me taire, & me tenir dans un silence chrétien & religieux; si je me retirois dans l'intérieur de mon ame, & si j'y renfermois toutes mes peines; si pour répandre mon cœur, je n'allois qu'à Dieu, & je ne voulois point d'autre consolation que celle qu'on goûte dans la priére & avec Dieu; que de fautes j'éviterois! Que d'inquiétudes & d'agitations je m'épargnerois! L'Ange du Seigneur viendroit, & il me conforteroit; ou plutôt, le Seigneur descendroit lui-même avec toute l'onction de sa grace. Il me serviroit de conseil, d'ami, de confident. Il appliqueroit le reméde à mon mal; & s'il ne lui plaisoit pas de m'en accorder l'entiére guérison, du moins il l'adouciroit, & me le rendroit, non-seulement plus tolérable, mais salutaire & profitable. *J'etois dans le dernier abbattement*, disoit le Prophéte Royal, *& je croyois que rien ne pouvoit me consoler; mais je me suis souvenu de Dieu*, Psalm. 76.

& tout-à-coup cette vûe de Dieu m'a remis dans le calme & dans la joie. Voilà ce que ce ſaint Roi avoit plus d'une fois éprouvé : pourquoi ne l'éprouverois-je pas de même?

SECOND POINT. Une autre peine intérieure dont le Sauveur des hommes ſe ſentit atteint, ce fut l'ennui. *Il commença à s'ennuyer*, dit l'Evangéliſte. C'étoit une ſuite naturelle de la triſteſſe qui l'accabloit. Tout lui devint inſipide, & il ne prit plus de goût à rien. Ces grands motifs qui l'avoient auparavant animé & ſi ſenſiblement touché, ſans rien perdre pour lui de leur premiére force, perdirent du reſte toute leur pointe. Ils ſe ſoutenoient toujours, mais ſans aucun de ces ſentimens, ni aucune de ces impreſſions ſecrettes, qui excitent une ame & l'encouragent. Tellement qu'il ſe trouvoit comme abandonné à lui-même & à la déſolation de ſon cœur. Etat mille fois plus difficile à porter que toute autre peine, quelque violente d'ailleurs qu'elle puiſſe être. Etat où ſe trouvent encore de tems en tems une infinité de perſonnes dévotes & religieuſes.

Marc. c. 10.

Il y a des tems où l'on tombe dans le

dégoût de tous les exercices de piété & de religion. Rien n'affectionne, rien ne plaît. On est rebuté de l'oraison, de la confession, de la communion, des lectures spirituelles, de toutes ses observances & de toutes ses pratiques. Peu s'en faut qu'on ne vienne quelquefois jusqu'à se dégoûter même de sa vocation, & à concevoir certains regrets de ce qu'on a quitté dans le monde. N'ai-je point été bien des fois en de pareilles dispositions, & n'y suis-je point encore assez souvent? Si ce n'est point moi qui me suis réduit là par un relâchement volontaire, je ne dois point m'en affliger. Ce sont alors des tentations qui me peuvent être très-salutaires, & dont il ne tient qu'à moi de profiter au centuple, en donnant à Dieu par ma constance la preuve la plus certaine de ma fidélité. Mais le mal est que ce degoût & cet ennui ne vient communément que de moi-même, que de ma négligence & de ma tiédeur. Je ne voudrois pas me faire la moindre violence pour me réveiller & pour m'élever à Dieu. Est-il surprenant alors que le poids de la nature m'entraîne; & dois-je m'étonner que Dieu ne se communiquant plus à moi, parce que je m'attache si peu à lui, je ne fasse que

languir dans sa maison, & que le tems que je passe auprès de lui, me semble si long? Ah! les heures me paroissent bien plus courtes, par-tout où je satisfais mon inclination.

Il est vrai néanmoins, & il peut arriver quelquefois que ce ne soit pas par ma faute que je tombe dans cette langueur & que je sens cet éloignement des choses de Dieu. Mais sçais-je me rendre cette épreuve aussi utile qu'elle le peut être? Je pourrois sanctifier mon ennui même & mon dégoût. Je pourrois m'en faire un moyen de pratiquer les plus excellentes vertus, la patience, la pénitence, la persévérance. Ce n'est pas un petit mérite devant Dieu, que de sçavoir s'ennuyer pour Dieu. Ce n'est pas une petite perfection, que d'avancer toujours, malgré l'ennui, dans la voie de la perfection. Ça été le don des Saints, & ce n'est guère le mien. Dès qu'un exercice commence à me déplaire, ou je le laisse absolument, ou je ne m'en acquitte que très-imparfaitement. Je me fais du dégoût où je suis, une raison de me relâcher: au lieu que je devrois, avec la grace du Dieu qui m'éprouve dans ce dégoût & par ce dégoût, recueillir toute ma force & m'élever au-dessus de moi-

même. Jamais David ne glorifia plus Dieu qu'en lui disant : *Vous vous êtes retiré de moi, Seigneur ; & moi je ne me suis point retiré de vous ni de vos commandemens.* C'est là que je donnerois à Dieu plus de gloire. C'est là que j'amasserois des trésors infinis de mérites.

Psalm. 118.

TROISIÉME POINT. Un troisiéme sentiment dont le cœur de Jesus-Christ fut pressé & serré, c'est la crainte & la plus vive répugnance. Au milieu des ténébres de la nuit qui l'environnoient & dans ce lieu désert où il s'étoit retiré, toute l'idée de sa passion lui vint à l'esprit, & se trouvant à la veille d'une mort si ignominieuse & si douloureuse, il s'en fit une image qui le saisit de frayeur. L'impression fut telle, que tous ses sens en furent troublés : & l'extrême répugnance qu'il sentit, le porta même à demander de ne point boire un calice aussi amer que celui qui lui étoit préparé : *Mon Pere, s'il est possible, détournez de moi ce calice.* Et sans doute il n'est pas étonnant qu'à la vûe de tant d'opprobres où il alloit être exposé, & de tant de souffrances où son corps devoit être livré, toute la nature se révoltât. Jamais combat intérieur ne dut être plus

Matth. c. 26.

violent, ni ne le fut en effet. Il en tomba dans une mortelle agonie, & il en fut tout couvert, depuis la tête jusques aux pieds, d'une sueur de sang. Mais tout cela ne se passoit après tout que dans l'appétit sensible; & sans égard aux révoltes de la nature, la volonté demeuroit toujours également ferme & constante. Aussi dès le moment qu'il fallut en venir à l'exécution, & que ses ennemis approchérent pour le prendre, il ne pensa point à fuir ni à se cacher. Au contraire il s'avança lui-même vers eux; il leur
Joan. déclara qui il étoit : *C'est moi*, leur
v. 18. dit-il, *que vous cherchez; voici votre heu-*
Luc. *re & l'empire des ténébres.* Vous pouvez
v. 22. faire de ma personne tout ce qui vous est ordonné. Quel effroi tout ensemble & quel courage dans cet Homme-Dieu! Quelle consternation, & quelle résolution!

Quand il se présente une occasion où j'ai à me vaincre moi-même, je ne puis d'abord arrêter certains sentimens naturels qui s'élévent dans mon cœur & certaines répugnances involontaires. N'est-ce pas sur-tout ce que l'on éprouve dans une retraite? Il n'y a point d'ame si tiéde & si endormie, qui ne se réveille en ce saint tems & ne se ranime. Dieu

parle au cœur, la grace éclaire l'esprit, on se reproche ses égaremens, & l'on en découvre les principes. De-là même on voit de quels remédes on devroit user, & ce qu'il y auroit à faire: on sent qu'on n'est pas à beaucoup près ce qu'on devroit être, & l'on reconnoît à quoi il tient qu'on ne le soit. Mais on craint de s'y engager & de l'entreprendre. On s'y propose des difficultés infinies, & l'on se défie sur cela de ses forces. On dispute avec soi-même; mais tout le fruit de ces longs raisonnemens est une incertitude où l'on ne conclut rien, & l'on ne se détermine à rien.

N'est-ce pas là peut-être l'état où je me trouve présentement? En vain je voudrois me tromper & m'aveugler; Dieu malgré moi ne me fait que trop connoître ce qu'il faudroit changer & réformer dans ma vie pour la rendre plus religieuse. Certains exemples que j'ai devant les yeux, les remords secrets de ma conscience, les avis de mes Supérieurs, les réflexions que j'ai faites dans le cours de ma retraite & que je fais encore, tout cela ne me permet pas d'ignorer à quoi je devrois mettre ordre, & tout cela m'inspire assez de bonnes vûes & de bons

sentimens. Mais qu'est-ce qui m'arrête? ce qui m'a cent fois arrêté : une vaine peur & une timidité que je n'ai pas la force de surmonter, & qui me représente les choses comme insoutenables pour moi & comme impraticables. Ces fausses terreurs dont je me laisse préoccuper, vont même jusqu'à me faire imaginer mille raisons apparentes de différer, de ne point aller tout d'un coup si avant ni si vîte. Jesus-Christ ne différa ni ne délibéra point de la sorte. Etoit-il toutefois, au fond de son cœur, moins agité que moi? Avoit-il moins sujet de l'être? Cette passion qu'il envisageoit de si près, & dont il s'étoit si vivement retracé dans l'esprit toute l'horreur, devoit-elle moins lui coûter, & avoit-elle moins de quoi l'étonner? Ah, me laisserai-je toujours intimider & déconcerter aux moindres obstacles que ma foiblesse fait naître, & qu'elle augmente dans mon idée? Ou si la crainte me prévient, n'apprendrai-je jamais à me raffermir contre ses premiers mouvemens; & jamais ne me dirai-je aussi résoluement & aussi efficacement que le dit Jesus-Christ à ses Disciples : *Levons-nous, & marchons?*

Matth. c. 26.

CONCLUSION. Aimable Sauveur, c'eſt par votre ſageſſe & votre miſéricorde infinie, que vous avez voulu paroître foible comme moi, & être ſujet aux mêmes révoltes intérieures que moi, afin que votre exemple m'inſtruisît & qu'il me fortifiât. Sans cela, ô mon Dieu, ſans cette régle & ce ſoutien que je trouve en vous, où en ſerois-je à certains momens, & que deviendrois-je ? Vous voyez combien je ſuis différent de moi-même d'une heure à une autre, & de quelles viciſſitudes je ſuis continuellement agité. Un jour mon ame eſt en paix, & même dans une ſainte allégreſſe ; mes devoirs me plaiſent, & je goûte le bonheur de mon état; rien ne me fait peine, & il me ſemble qu'il n'y a point de victoire que je ne ſois en diſpoſition de remporter ſur moi-même & ſur toutes les paſſions de mon cœur. Mais dès le jour ſuivant, ce n'eſt plus moi. Mes exercices me ſont à charge ; je m'en fais une fatigue, & j'y ſens une oppoſition qui me les rend non-ſeulement inſipides, mais très-pénibles. Ainſi toute ma vie n'eſt qu'un combat perpétuel, & qu'une

variation, où il semble que tour à tour deux esprits tout contraires me gouvernent.

Pourquoi, Seigneur, le permettez-vous? Vous avez en cela, comme en tout le reste, vos desseins; vous avez vos vûes, & des vûes du salut pour moi & de sanctification. Vous voulez que je sois éprouvé comme vous l'avez été. Vous voulez que je pratique dans mon état les mêmes vertus, & que j'acquiére par proportion les mêmes mérites. Vous voulez que j'endure le même martyre du cœur, & que je fasse le même sacrifice de toutes les douceurs de l'esprit & de toutes les consolations. Ainsi soit-il, ô mon Dieu, puisque c'est votre volonté. Il me seroit trop aisé & trop doux de vous suivre, si j'y sentois toujours le même attrait. Vous cependant, Seigneur, ne cessez point de me soutenir, non-seulement de votre exemple, mais de la grace qui l'accompagne. Que l'un & l'autre m'affermissent tellement dans vos voies, qu'il n'y ait ni tristesses, ni ennuis, ni craintes qui puissent m'en détourner. Que j'y marche toujours du même pas, quoique ce ne soit pas toujours avec le mê-

me goûr. Plus j'aurai à prendre ſur moi pour y avancer, plus ma perſévérance vous ſera glorieuſe, & plus vous lui préparerez de couronnes pour la récompenſer.



TROISIÉME MÉDITATION.

Des douleurs extérieures de Jesus-Christ dans sa Passion.

Isaï. c. 53. Ipse autem vulneratus est propter iniquitates nostras, attritus est propter scelera nostra.

Il a été couvert de blessures pour nos péchés, & c'est pour nos crimes qu'il a été brisé de coups.

PREMIER POINT. OUTRE que l'ame de Jesus-Christ devoit servir à l'expiation de mes péchés, & par ses peines intérieures satisfaire à la justice divine, Dieu qui lui avoit donné un corps capable de souffrir, vouloit encore que ce sacré corps fût livré aux plus cruels tourmens. C'est pour cela que le Sauveur des hommes endura une si rigoureuse passion, & qu'après avoir répandu tout son sang, il expira enfin sur la croix. Leçon bien sensible pour moi, & admirable modéle d'une des vertus les plus propres du Christianisme, & surtout de la profession religieuse, qui est la mortification des sens.

Ce que j'ai premiérement à considérer, c'est ce que mon Sauveur a souffert:

& pour m'en former quelque idée, il me suffit de prendre le crucifix ; d'attacher mes regards sur ce corps adorable, tout ensanglanté & tout couvert de plaies; de le contempler à loisir, & d'entendre au fond de mon ame les paroles que m'adresse par son Prophéte ce Dieu mourant: *O vous tous, qui passez par le chemin* de cette vie mortelle, *faites attention, & voyez si jamais il y eut des souffrances pareilles aux miennes.* Je n'ai qu'à parcourir des yeux ce visage meurtri de soufflets & tout livide, cette tête couronnée d'épines, cette bouche abbreuvée de fiel, ces mains & ces pieds percés de clouds, ce côté ouvert d'une lance, tous ces membres déchirés & disloqués. Voilà l'état où l'ont mis ses bourreaux, & où il est mort. Que puis-je répondre à cet exemple, & que me dit mon cœur à ce spectacle ? Thren. c. 1.

Quand on me parle de pénitence, & qu'on m'exhorte, selon le langage de l'Apôtre saint Paul, *à porter sur mon corps la mortification de Jesus-Christ*, s'agit-il pour moi de tout cela, & me demande-t-on tout cela ? On exige de moi une vie austère : mais à quoi se réduit cette austérité de vie ? aux observances de ma régle : car il n'y a point 2. Cor. c. 4.

par rapport à moi de plus solide mortification, & c'est là, suivant les vûes de Dieu, que toute ma pénitence est renfermée. Ne donner de nourriture à mon corps, qu'autant que la régle lui en accorde, & que celle que la régle lui accorde. Ne prendre de repos que dans le tems prescrit par la régle, & que selon la mesure du tems que la régle y a destiné. N'avoir ni pour mon vêtement, ni pour ma demeure, ni pour toutes les autres choses qui servent à mon entretien, que ce qui est conforme à la régle & à la plus étroite rigueur de la régle. Vaincre là dessus toutes les révoltes de la nature, & n'écouter aucun des prétextes dont l'amour-propre a coutume de s'autoriser. Du reste, soutenir avec courage & sans m'épargner, tout le poids de la régle, dans les exercices laborieux où elle m'applique, dans les veilles de la nuit, dans le chant du chœur, dans le travail des mains, dans les fonctions & les fatigues de mon emploi, dans tout ce qui regarde mon ministère. Vivre de la sorte, non pas pour un jour, ni pour une semaine, ni pour une année, mais sans interruption & sans relâche, jusques à la mort: voilà de ma part tout ce que Dieu attend,

& de quoi il se contente; voilà où je puis me fixer. Il est vrai que cela est mortifiant, & il est sur-tout vrai que cette continuité est bien pénible & bien pesante : mais après tout, qu'y a-t-il là qui soit comparable aux douleurs & à la passion de Jesus-Christ?

Cependant, ne suis-je pas obligé de reconnoître ici devant Dieu & à ma confusion, que ma principale étude dans la vie & mon soin le plus ordinaire, est de m'adoucir, le plus qu'il m'est possible, toutes ces mortifications de mon état? Combien en retranche-t-on, & combien de soulagemens cherche-t-on à se procurer d'ailleurs? Les raisons en apparence ne manquent pas pour cela, & l'on sçait bien s'en prévaloir. Je l'ai bien sçu moi-même jusques à présent. C'est-à-dire, pour ne me point flatter, & pour me juger de bonne foi, que j'ai bien sçu me tromper, & que je prends encore plaisir à demeurer dans mes erreurs, parce qu'elles me sont commodes & qu'elles favorisent ma lâcheté. Que je changerois bien-tôt de sentimens & de conduite, si les souffrances de Jesus-Christ étoient bien gravées dans mon cœur, & si je les avois plus fortement imprimées dans mon souvenir! Tout

me deviendroit léger; tout me deviendroit au moins soutenable. Quoi que pût dire la nature, je lui répondrois que je ne souffre rien en comparaison de mon Sauveur, & que s'il m'en coûte quelque chose, ce n'est pas, comme à lui, jusqu'à verser du sang. Je me dirois, & je dois en effet me le dire sans cesse, que si je ne puis vivre sur la croix, j'y puis mourir; & qu'il vaut mieux y mourir, que de vivre & de mourir sans pénitence.

SECOND POINT. Pourquoi Jesus-Christ a-t-il tant souffert? Autre considération non moins solide, non moins touchantes. Il a souffert, parce qu'il s'y étoit engagé pour la gloire de son Pere & pour le salut des hommes. C'étoit un engagement libre dans son principe & pleinement volontaire. Il pouvoit ne pas accepter la condition qui lui avoit été prescrite, de souffrir & de mourir, s'il vouloit sauver le monde & réparer l'injure faite à Dieu. Mais l'honneur de son Pere lui étoit trop cher; & il s'intéressoit trop à notre salut, pour ne sacrifier pas à l'un & à l'autre son sang & sa vie. Voilà de quelle maniére il avoit contracté de lui-même

une obligation si rigoureuse. En conséquence du consentement qu'il y avoit donné, cette loi à laquelle il eût pû ne se pas soumettre, étoit devenue pour lui comme un devoir indispensable, & c'est ainsi qu'*il s'est fait obéïssant jusqu'à la mort, & à la mort de la Croix.* *Philipp. c. 2.*

Quand il n'y auroit que la qualité de Chrétien dont je suis revêtu, elle suffiroit pour m'engager à vivre dans une continuelle pratique de la mortification de mes sens. En nous appellant au Christianisme, Jesus-Christ nous a dit à tous sans exception: *Quiconque veut venir après moi, qu'il se renonce soi-même, & qu'il porte sa Croix tous les jours : sans cela l'on ne peut être mon Disciple.* *Luc. c. 9.* Or si c'est là la vie d'un simple Chrétien, que doit être la vie d'un Religieux? Car outre l'engagement commun & général que nous avons tous comme Chrétiens, à une vie pénitente & mortifiée, j'en ai un particulier comme Religieux, & je n'y puis manquer, sans démentir ma profession. Mon état est essentiellement un état de pénitence; & en l'embrassant, j'ai voulu, ou j'ai dû vouloir embrasser tout ce qui s'y trouve inséparablement attaché. En prononçant mes vœux, j'ai spécialement promis de suivre Jesus-

Chriſt, & par conſéquent de marcher dans la même voie que lui, qui eſt une voie de ſouffrance & de renoncement aux aiſes de la vie. J'y marche en effet; & je ne puis plus me diſpenſer déſormais d'y marcher ou volontairement ou malgré moi. Ma parole eſt donnée; & de force ou de gré, il faut vivre comme les autres, obſerver la même régle, & pratiquer les mêmes auſtérités.

Peut-être par ma lâcheté & par la recherche de certaines commodités, puis-je non pas ſeulement ſecoüer le joug de la mortification religieuſe, mais le diminuer; c'eſt ce que je n'ai que trop fait depuis bien des années. Mais qu'eſt-il arrivé de-là? Deux choſes dont je ne ſçaurois aſſez gémir: c'eſt que j'ai perdu tout le mérite de ce qu'il y a dans ma régle de plus auſtère & de plus mortifiant; & d'ailleurs que j'en ai perdu toute la douceur. Car il y a dans la mortification même une douceur ſecrette & très-ſenſible, mais qui n'eſt que pour les ames vraîment mortifiées: or ce n'eſt pas l'être que de ſe ménager autant que je fais, au milieu même des rigueurs & des mortifications dont il n'eſt plus en mon pouvoir de m'exempter.

Heureux engagement de la Religion! Elle me fournit tous les moyens de satisfaire à Dieu pour mes péchés, de purifier mon ame devant Dieu, d'avoir part aux souffrances du Fils de Dieu. Non-seulement elle me les fournit, ces moyens si salutaires, mais elle m'y assujettit. C'est une pénitence journaliére, habituelle, toujours présente. Toute autre pénitence qui seroit purement de mon choix, me pourroit être suspecte, parce que je craindrois, ou qu'elle ne fût pas suffisante, ou qu'elle ne fût pas conforme aux desseins de Dieu: mais je ne puis me défier de celle-ci, puisque je ne l'ai prise que par la vocation divine, & que c'est Dieu même qui me l'a marquée. Qu'il en soit éternellement béni, & que j'en sçache utilement profiter!

TROISIÉME POINT. Enfin, comment Jesus-Christ a-t-il souffert? Avec une patience invincible, & avec une constance inaltérable. Sa patience en fit, selon la figure du Prophéte, comme un agneau, à qui on enléve sa toison, sans qu'il fasse nulle résistance; ou comme une brebis qu'on méne à l'Autel pour y être immolée, & qui s'y laisse conduire sans se plaindre. Quel silence

garda-t-il devant Pilate qui le condamna ? Dit-il une parole contre les Juifs qui le traînoient au milieu de Jérusalem lié & garotté ; contre les soldats qui le déchiroient de fouets dans le prétoire, ou qui lui enfonçoient une couronne d'épines dans la tête ; contre les bourreaux qui lui perçoient de clouds les pieds & les mains, & qui l'attachoient à la Croix ? On eut cru qu'il étoit insensible : mais voilà l'effet de la patience dans les maux qui affligent le corps & dans les plus violentes douleurs. Ce n'est pas qu'on ne les ressente, & même très-vivement : mais si l'on n'est pas toujours maître d'arrêter quelques plaintes que la nature arrache & qui lui sont une espéce de soulagement, du moins l'esprit de mortification & de patience en étouffe une grande partie, & modère l'autre.

Avec cet esprit de patience & de mortification, je ne ferois point tant de retour sur moi-même aux moindres infirmités qui m'arrivent, & je n'aurois point tant de compassion de moi-même. Je ne témoignerois point tant ce que je souffre, & je n'en parlerois point en des termes si vifs, ni avec tant d'exagération. Je ne m'épancherois point en

tant de murmures, ni avec tant d'aigreur dès qu'il me manque quelque chose. Je ne m'épargnerois point tant, ni ne voudrois point tant l'être. Je me soumettrois à tout, j'endurerois tout sans rien dire; ou je dirois seulement comme saint Paul, que je dois être tout revêtu de la mortification de mon Sauveur. Voilà comment je parlerois, & ce que je penserois : mais pourquoi est-ce que je parle & que je pense tout autrement ? C'est que je ne sçai guère ce que c'est que la vraie mortification, & que je ne l'ai guère dans le cœur.

Mais ce que je sçai encore moins, c'est de joindre à la patience évangélique & à la mortification religieuse une ferme & inébranlable constance. La patience du Fils de Dieu ne se démentit pas un moment jusques au dernier soupir qu'il rendit sur la Croix. C'étoit là qu'il devoit consommer son sacrifice, & il n'y avoit que la mort qui dût mettre fin à ses douleurs. On veut bien quelquefois mortifier sa chair, & l'on est disposé à souffrir; mais de persévérer dans cette sainte disposition, & soutenir sans relâche cet état, c'est de quoi il y a peu d'exemples.

Où sont maintenant ces Religieux, si

ennemis de leur corps, qu'ils portoient toujours jufques au tombeau la même haine contre lui, & qu'ils ne ceſſoient de le perſécuter qu'en ceſſant de vivre? Saint François reconnoiſſoit même en mourant qu'il avoit traité le ſien avec un excès de rigueur: hélas! ne tombe-t-on pas tous les jours dans un excès tout oppoſé? A peine ai-je fait quelque effort pour dompter mes ſens & leur ai-je une fois refuſé ce qu'ils demandoient, que je me crois en droit de les dédommager dans la ſuite, & de condeſcendre à toutes leurs foibleſſes. La plus légère incommodité me ſuffit pour m'interdire tout exercice de pénitence, & pour m'accorder des ſoulagemens dont je me paſſerois fort bien, ſi je ſçavois prendre un peu plus ſur moi, & que je ne vouluſſe point tant me flatter. Plus j'avance dans mes années, plus je me perſuade que je puis retrancher de la ſévérité de ma régle, comme ſi à tout âge l'on n'étoit pas également religieux. Il eſt vrai qu'il y a des égards à avoir & des meſures à garder, mais ces meſures ont des bornes, & ſouvent on ne leur en donne point. Ah! ne comprendrai-je jamais quel eſt le bonheur d'un Religieux, qui après avoir

vécu dans la mortification, a l'avantage d'y mourir, & expire comme Jesus Christ entre les bras de la croix !

CONCLUSION. Dieu Rédempteur du monde, Seigneur, puisque c'est par la Croix que vous m'avez sauvé, comment puis-je autrement me sauver moi-même, & quand je le pourrois, comment le voudrois-je ? En vous faisant mon Sauveur, vous vous êtes fait mon guide dans le chemin du salut, & par conséquent je ne puis prétendre à ce salut que vous m'avez mérité, qu'autant que je vous suivrai dans la voie de la Croix que vous m'avez enseignée.

Mais supposant même que je pusse prendre une autre route, y pourrois-je consentir ? Toute ma raison, toute ma Religion ne s'éléveroit-elle pas contre moi ? Quoi, Seigneur, je vois votre sacré Corps, ce Corps innocent, meurtri, déchiré de coups, & je voudrois flatter une chair aussi criminelle que la mienne, & n'avoir pour elle que de l'indulgence ! Je vous vois abbreuvé de fiel & de vinaigre, & je voudrois contenter mes appétits, je me plaindrois qu'on ne leur accordât pas ce

qu'ils désirent ! Je vous vois finir votre vie dans le plus cruel supplice, & je voudrois passer mes jours dans une vie aisée & douce !

Hé, Seigneur, le disciple, & même le serviteur & l'esclave, doit-il donc être mieux traité que le maître ? Quand après m'être bien épargné, moi Chrétien, moi Religieux, moi dévoüé à vous par tant de titres, je paroîtrai devant votre Tribunal, comment soutiendrai-je l'affreuse différence qui se trouvera entre vous & moi ? Comment la puis-je dès maintenant soutenir, & que faut-il autre chose pour me combler de confusion, qu'un regard vers vous & vers votre Croix ? Ou plutôt, Seigneur, que faut-il autre chose pour me ranimer, pour réveiller en moi l'esprit de mortification & de pénitence, pour me revêtir d'une force toute nouvelle, & pour affermir contre les plus rudes combats des sens & de la nature toute ma constance ? Non, mon Dieu je ne sçai plus rien, ni ne veux plus rien sçavoir désormais, comme votre Apôtre, que Jesus crucifié. Voilà toute ma science. Ce seroit peu de la posséder en spéculation, si je ne la réduisois en pratique.

Vous contempler ſur la croix, Seigneur, c'eſt un moyen de ſanctification : mais porter ſoi-même ſa croix, & la bien porter, c'eſt la ſanctification même & la plus ſublime perfection.



CONSIDERATION.

Sur la Lecture.

LA lecture a été de tout tems un des exercices les plus ordinaires & les plus recommandés, non-seulement aux personnes religieuses, mais en général à toutes les personnes de piété, même dans le monde. Elle a servi à la conversion d'une infinité de pécheurs, & c'est elle encore qui sert de nourriture à la vraie dévotion, & qui contribue extrêmement à l'entretenir. Mille exemples l'ont fait connoître, & voilà pourquoi dans tous les Ordres Religieux, l'on a pris soin de marquer un tems particulier pour cette pratique si salutaire. Or comme il y a de mauvais livres, qu'il y en a d'indifférens, & qu'il y en a enfin de bons, il faut de même raisonner des lectures. Il y en a de mauvaises, qui sont défendues; il y en a d'indifférentes, qui sont tolérées; & il y en a de bonnes, qui sont prescrites & ordonnées. C'est par rapport à ces trois caractères, que nous pouvons considérer tout ce qui regarde la lecture.

PREMIER POINT. Lectures mauvaises & défendues. Il y en a de deux sortes. Les unes sont mauvaises ou du moins dangereuses par rapport aux mœurs; & les autres le sont par rapport à la foi & à la vraie piété. Les premiéres, qui peuvent corrompre les ames & les porter au vice, ne sont pas communes dans les Maisons Religieuses, & c'est un article sur lequel il y a peu de réflexion à faire. Mais pour les lectures capables d'altérer la foi, & d'éloigner du droit chemin d'une solide piété, elles ne sont que trop fréquentes, & l'on ne peut user là-dessus de trop de vigilance ni de trop de précaution. Combien y a-t-il de livres qui se répandent, & qui sont évidemment remplis d'erreurs condamnées par l'Eglise? Combien y en a-t-il dont la Doctrine est au moins très-suspecte, & dont le poison est d'autant plus à craindre, qu'il est plus subtil & plus caché? Combien sont pleins de maximes, qui ne tendent qu'à décréditer d'anciennes & de bonnes pratiques, qu'à les abolir pour en substituer de nouvelles? On peut dire certainement que ce sont là de mauvaises lectures. Aussi l'Eglise en a-t-

elle très-expressément défendu quelques-unes ; & quoiqu'elle ne se soit pas si formellement expliquée sur les autres, parce qu'il en faudroit venir à de trop longues discussions, ses Ministres & ses vrais Pasteurs s'en sont assez déclarés pour elle, & ont pris soin de découvrir aux ames fidéles le venin qu'on leur présentoit.

Lectures sur-tout nuisibles aux personnes du sexe, qui n'ayant pas certaines connoissances, se laissent plus aisément préoccuper & surprendre. Et c'est une réponse bien frivole que ce qu'elles disent ordinairement pour leur défense, sçavoir, qu'elles ne remarquent rien que d'édifiant dans ces lectures qu'on voudroit leur interdire, & qu'elles n'en voient pas la contagion. Voilà comment elles raisonnent ; & c'est justement raisonner, comme si prenant une liqueur empoisonnée, elle se croyoient en sûreté, parce qu'elles n'y apperçoivent rien que d'agréable à la vûe & au goût. Il seroit à souhaiter qu'elles la vissent cette contagion : car alors elles seroient plus en état de s'en préserver. Mais ne la voyant pas, & étant néanmoins d'ailleurs averties qu'il y en a, la sagesse leur dicte-t-elle autre

chose, sinon qu'elles doivent absolument rejetter ce qui pourroit, sans qu'elles y prissent garde, les infecter & les égarer. Ce n'est point toutefois ainsi que la plûpart en usent. Dès-là que certains livres ont cours dans le monde, on veut les voir; & par un fonds de malignité qui nous est naturel, c'est assez que ce soient des livres notés & proscrits, pour piquer davantage la curiosité & pour la redoubler. En vain des Supérieurs sages & vigilans prennent des mesures pour leur fermer l'entrée dans une Communauté : on sçait les soustraire à leur vigilance & les faire venir dans ses mains. On les lit secrettement, mais assidûment, & l'on en repaît son ame comme de la nourriture la plus exquise.

Ce qu'il y a de merveilleux, c'est que tout cela se fait sans scrupule, malgré les condamnations les plus formelles & les plus rigoureuses des puissances Ecclésiastiques. Elles s'uniroient toutes, & lanceroient tous leurs anathêmes, qu'on ne reviendroit pas de ses préjugés & de son entêtement. En vérité peut-on croire alors qu'on soit conduit par l'Esprit de Dieu? Peut-on espérer que Dieu répande sa bénédiction sur de

ſemblables lectures? Peut-on s'aſſûrer qu'on n'ait rien à craindre, ni rien à ſe reprocher du côté de la conſcience? Et ſi l'on ſe le perſuade, n'eſt-ce pas une des plus groſſiéres illuſions?

Il ſeroit bien plus religieux d'obſerver les régles ſuivantes, & de s'y attacher inviolablement: 1. De ne lire aucun livre contre le gré des Supérieurs. 2. De conſulter ſur chaque livre qu'on lit, ou qu'on auroit deſſein de lire, un Directeur éclairé & d'une doctrine éprouvée. 3. De mortifier une demangeaiſon extrême qu'ont les perſonnes religieuſes, de voir tout ce qui s'écrit & qui ſe débite, ſe figurant qu'elles ſont en état d'en juger, & qu'il n'y a là-deſſus pour elles, ni peine à ſe faire, ni riſque à courir. 4. De s'abſtenir généralement de toute lecture ſuſpecte: car il ſuffit qu'elle ſoit ſuſpecte. Or peut-on ignorer que bien des ouvrages dont on eſt ſi curieux, ſont au moins des livres ſuſpects & très-ſuſpects? Si l'on avoit ſuivi ces principes en pluſieurs Communautés, la foi y ſeroit plus pure, l'eſprit des ſaints Fondateurs s'y ſeroit mieux conſervé, les partis ne s'y ſeroient point élevés, & l'union des cœurs y auroit été par-là même

beaucoup mieux cimentée & mieux entretenue : on n'auroit point lieu de déplorer les bréches qui s'y font faites à l'ancienne discipline, & à l'exacte régularité, comme à la solide piété des premiers tems.

SECOND POINT. Lectures indifférentes & tolérées. Il y a des livres qui ne sont ni mauvais, ni bons, par rapport à la foi ou aux mœurs. Ce sont des ouvrages d'esprit, dont les sujets ne regardent ni les vérités de la Religion, ni les devoirs de la piété. On les lit pour passer le tems, & par une espéce de récréation, sans y chercher aucun fruit pour l'édification de son ame, mais aussi sans y craindre aucun danger. Dans les maisons bien réguliéres & où l'observance est encore en sa premiére vigueur, on ne s'arrête guère à ces sortes de lectures. Ce sont des amusemens peu profitables, sur-tout pour des filles qui se sont dévoüées au service de Dieu, & qui n'ont nul besoin de cultiver certains talens, ni d'acquérir certaines connoissances. L'oraison, la méditation des choses saintes, le chant du Chœur, quelque lecture édifiante, quelques confé-

rences entre elles & quelques converſations ſages & utiles; du reſte le travail, ſelon les différentes fonctions où l'obéiſſance les emploie : voilà l'occupation qui leur convient, & ce qui doit remplir toute leur journée.

Auſſi la régle n'en marque-t-elle pas communément davantage. Cependant par une tolérance, qui peu à peu s'eſt introduite, & qui ne croît que trop, la plûpart des perſonnes qui conduiſent les Communautés, n'ont pas cru devoir ſe roidir contre ces lectures juſqu'à les défendre abſolument, & à les proſcrire. Ainſi le ſilence des Supérieurs, & je ne ſçai quel uſage, ſemblent les autoriſer.

Mais ſi l'on n'a pas aſſez d'empire ſur ſoi-même pour ſe refuſer ces vains délaſſemens d'eſprit, & pour s'en priver, du moins doit-on prendre garde à bien des déſordres où l'on tombe ſur cela, & à bien des abus qui s'y commettent.

1. Dès qu'une fois on y a pris goût, on y donne trop de tems. D'une lecture à laquelle quelques momens devroient ſuffire, on ſe fait un exercice journalier & habituel. Car le goût eſt toujours accompagné de quelque paſſion; & quand la paſſion de lire s'eſt

emparée d'un esprit, on ne connoît plus de bornes, & l'on ne garde plus de mesures. 2. Ce qui arrive de là, c'est qu'on s'entête tellement d'une lecture qui plaît, qu'on en néglige ses pratiques ordinaires & ses devoirs. On en retranche une partie, & l'on s'acquitte précipitamment du reste. Si pendant le jour on ne peut se ménager tout le tems qu'on souhaiteroit, on le prend sur son repos pendant la nuit; & pourvû que l'on se contente, on n'a égard ni à la régle qu'on viole, ni même à sa santé qu'on endommage. 3. Ce qu'il y a encore de très-pernicieux, c'est que par ces lectures profanes dont on se laisse vainement repaître l'imagination, & dont on se fait ou une étude, ou un divertissement, on vient à se dégoûter peu à peu des livres spirituels. On ne les lit plus que par maniére d'acquit, & que pour ne les pas abandonner tout-à-fait: mais à peine en a-t-on parcouru des yeux quelques pages, qu'on retourne incessamment aux autres, & qu'on y porte toute son attention. Les meilleurs ouvrages, & les plus remplis non-seulement de religion, mais de sens & de raison, ne paroissent rien en comparaison de ceux-ci, On ne les croit

propres que pour des commençans & pour des novices, & par un renverſement dont gémiſſent toutes les perſonnes ſages, on préfère comme diſoit l'Apôtre, de frivoles diſcours à la plus ſaine doctrine, & des fables à la vérité. 4. Encore tire-t-on de-là une eſpéce de gloire. On ſe pique d'un diſcernement plus juſte & plus fin pour reconnoître les livres bien écrits, & pour en juger. On ſe charge la mémoire de divers endroits qu'on a recueillis, & qu'on récite bien ou mal, mais toujours avec une certaine oſtentation. On acquiert ainſi le nom de fille habile, ou l'on prétend l'acquérir. On en eſt jaloux; & l'on ne ſe ſouvient pas que la plus belle ſcience d'une ame religieuſe eſt de ſçavoir s'humilier, s'avancer dans les voies de Dieu, & ſe ſanctifier. Or voilà ce qu'on n'apprend guère dans ces livres qu'on recherche avec tant de ſoin; & toute autre ſcience néanmoins ſans celle-là, n'eſt que vanité.

TROISIÉME POINT. Bonnes lectures & expreſſément ordonnées. Deux choſes contribuent à rendre une lecture utile & ſalutaire : la qualité du livre qu'on lit, & la maniére dont on le lit.

Quant à la qualité du livre, quoiqu'il y ait sans doute des livres de piété beaucoup meilleurs les uns que les autres, chacun dans le choix qu'on en doit faire, peut se consulter soi-même, & suivre là-dessus son attrait. Quelques-uns aiment mieux des livres qui les instruisent, & d'autres préfèrent les livres qui les affectionnent & qui les touchent. Ceux-là prennent plus de goût aux histoires & aux vies des Saints, qui leur mettent devant les yeux des exemples à imiter; & ceux-ci en ont plus pour les Traités spirituels, qui leur développent le fond des matiéres, & qui les convainquent par des raisonnemens. Quoi qu'il en soit, il importe peu, ce semble, à quelle sorte de livres on s'attache, pourvû que ce soient de bons livres, c'est-à-dire, des livres orthodoxes, édifians, & dont on puisse tirer du profit pour son avancement & sa perfection.

Mais il ne suffit pas de les lire, il faut les bien lire: car souvent tout dépend de la maniére, & il y a en toutes choses une méthode, qui leur donne plus d'efficace & plus de vertu. Lire à la hâte & comme en courant, c'est s'exposer à ne rien retenir d'une lecture, & à n'en recevoir nulle impression, puisqu'il n'est

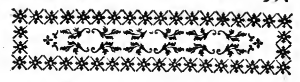
pas possible qu'on y fasse alors toute l'attention nécessaire. Les viandes prises avec trop d'avidité & trop vîte causent ordinairement à la santé plus de dommage que de bien. Lire trop chaque fois & hors de mesure, c'est se remplir l'esprit d'une infinité d'idées, qu'il ne peut plus arranger, & dont il ne lui reste qu'une vûe confuse & superficielle. L'excès de nourriture, quelque saine qu'elle soit, charge un estomac, & le met hors d'état de la digérer. Lire pour remarquer certaines sentences ou de l'Ecriture, ou des Peres, certaines pensées nouvelles & moins communes, c'est faire de sa lecture une étude : or toute étude desséche le cœur, & le distrait. Lire, & s'arrêter, en lisant, à la beauté du style, & à la pureté du langage, c'est prendre le change, & s'amuser à des fleurs, au lieu de cueillir les fruits.

De tout ceci il est aisé de conclure comment on doit faire la lecture spirituelle, & quelles régles il y faut observer. C'est, 1. De s'adresser d'abord à Dieu, & d'élever vers lui le cœur pour lui demander les lumiéres de son Esprit: car il n'y a que Dieu qui donne l'accroissement, sur-tout à sa parole, soit lûe, soit entendue. 2. De lire po-

sément, & de bien peser les choses, afin qu'elles puissent mieux s'imprimer, & qu'elles s'insinuent doucement dans l'ame, comme une rosée qui tombe goutte à goutte, & qui pénétre ainsi la terre. 3. Pour cela de lire peu chaque jour : estimant beaucoup plus une courte lecture, faite avec réflexion, qu'une autre, plus longue, mais aussi plus légère & mal digérée. 4. De demeurer à certains endroits dont on se sent plus frappé, de les repasser & de les goûter, faisant un retour sur soi-même, & se les appliquant. De cette sorte la lecture devient une espéce de méditation : & c'est un avis très-sage que donnent les Maîtres de la vie dévote aux personnes qui ne sont point encore versées dans la pratique de l'oraison, & qui veulent s'y former, de commencer par ces lectures, & de se contenter d'en tirer quelques bonnes résolutions. 5. De relire de tems en tems certains livres généralement estimés, & dont on a connu par soi-même l'utilité & la solidité. C'est une erreur dont se laissent prévenir bien des personnes, de ne vouloir jamais lire deux fois le même livre, & de se persuader qu'ayant plû dans une premiére lecture, il ennuiera dans la se-

conde. Un livre ſolide eſt comme une riche mine, où l'on trouve toujours à creuſer, & à profiter. Voilà tout ce qui regarde l'exercice de la lecture ſpirituelle. C'eſt à nous de mettre en œuvre un moyen de ſanctification auſſi efficace que celui-là, & qui nous eſt ſi aiſé & ſi préſent.





HUITIE'ME JOUR.

PREMIÉRE MÉDITATION.

De la Vie nouvelle de Jesus-Christ dans sa Résurrection.

Quomodò Christus surrexit à mortuis, ita & nos in novitate vitæ ambulemus. *Rom.* *c. 6.*

Comme Jesus-Christ est ressuscité d'entre les morts, il faut aussi que nous marchions dans une vie nouvelle.

PREMIER POINT. JESUS-CHRIST n'étoit pas descendu dans le tombeau pour y demeurer, & s'il avoit subi la loi de la mort, c'étoit pour triompher ensuite de la mort même, & pour la soumettre à son empire. Or ce qu'il y a d'abord de bien remarquable dans la Résurrection de cet Homme-Dieu, c'est que ce fut lui-même qui se ressuscita.

Le Prophéte avoit dit de lui qu'il seroit *libre entre les morts* : c'est-à-dire, *Psalm.* *87.*

qu'il mourroit quand il voudroit, & comme il voudroit; mais qu'il sçauroit aussi se dégager des liens de la mort au moment qu'il avoit marqué, & qu'il ne seroit pas moins puissant pour se ressusciter lui-même, qu'il l'auroit été pour ressusciter les autres. Voilà ce qui s'accomplit dès le troisiéme jour depuis sa Passion. Sans nul secours que cette vertu divine & toute miraculeuse qu'il avoit exercée sur tant de sujets, & fait éclater en tant d'occasions, l'heure venue & dès le grand matin, il ouvre le sépulche où son corps étoit enfermé; il le ranime, & le tire du sein de la terre; il paroît au milieu des soldats qui le gardoient, & il les saisit d'une telle épouvante, qu'aucun d'eux n'ose faire le moindre effort pour lui résister, & pour l'arrêter. *O mort, où est ta*
1. Cor. 15. *victoire? O mort, où est ton aiguillon? Je serai moi-même ta mort*, & après avoir étendu ta domination, & porté tes coups jusques sur moi, ainsi que je l'ai permis, il faut à présent que tu cédes, malgré toi, à mon souverain pouvoir. Paroles du Prophéte Osée & de l'Apôtre saint Paul, que l'Eglise applique à ce Dieu vainqueur de la mort, & qui nous font connoître par quelle vertu il opéra ce grand miracle de sa propre Résurrection.

Ce feroit dans moi la plus groffiére de toutes les erreurs, & une préfomption infoutenable, fi je prétendois être en état moi-même de me reffufciter felon l'efprit & felon Dieu. Auffi foible que je le fuis, comment oferois-je me flatter de pouvoir, fans la grace de mon Dieu, vaincre mes mauvaifes habitudes, & me défaire de toutes mes imperfections? L'exemple de Jefus-Chrift ne doit donc point en cela me fervir de régle, & là-deffus il n'y a nulle comparaifon à faire. Mais cette grace de Dieu fuppofée, comme un principe néceffaire & abfolument requis; cette grace fur laquelle je puis compter par la miféricorde du Seigneur, & qui bien loin de fe refufer à moi, vient au contraire de redoubler auprès de moi fes follicitations, & s'eft fait fentir dans ces faints jours plus fortement que jamais: il eft certain du refte, que je dois agir avec elle, que j'y dois coopérer, & qu'en ce fens c'eft de moi qu'il dépend de confommer l'ouvrage de ma réfurrection fpirituelle & de ma fanctification.

La Réfurrection de Jefus-Chrift fut pour lui une victoire: voudrois-je que la mienne n'en fût pas une pour moi? De même que le Corps du Sauveur

étoit lié dans le tombeau, j'ai mes liens qu'il faut briser : ce sont mes inclinations naturelles & mes passions. De même que ce Corps étoit couvert d'une grosse pierre, j'ai une pierre bien pesante à lever : c'est le penchant de mon cœur, & la lâcheté où j'ai si long-tems vécu, & qui m'est devenue habituelle. Autour de ce Corps il y avoit une garde ennemie, qui veilloit sans cesse pour empêcher qu'on ne l'enlevât : & outre les ennemis invisibles de mon salut & de ma perfection, qui n'ont que trop d'attention & de vigilance pour me retenir, combien d'autres ennemis ai-je encore à craindre? Certaines considérations humaines, certains exemples, certaines railleries & certains discours, certaines amitiés & certaines liaisons, certaines coutumes, certaines occasions fréquentes & engageantes, dont il m'est si difficile de me défendre, en un mot tout ce qui m'a servi jusques à présent d'obstacle, & que je n'ai pas eu la force de surmonter. Mais malgré toutes les difficultés & tous les obstacles, le Fils de Dieu ne tarda pas à exécuter la parole qu'il avoit donnée à ses Apôtres de ressusciter, & de se faire voir encore à eux : & sans aller plus loin, pendant cette retraite

que je vais finir, j'ai tant fait de promesses à Dieu, je lui ai donné tant de paroles, je lui ai tant protesté de fois que par un changement réel & véritable, je voulois vivre dans la suite comme une ame ressuscitée. Or voici le tems de lui montrer que je suis fidéle, & c'est dès ce jour qu'il faut mettre en pratique tout ce que j'ai résolu & tout ce que j'ai promis. Y suis-je bien déterminé? J'en jugerai par l'effet. Ah! Seigneur, mon courage m'abandonnera-t-il, lorsqu'il est question de le faire paroître? Vous ne me manquerez pas, mon Dieu: malheur à moi si je venois à vous manquer!

SECOND POINT. Jesus-Christ en se ressuscitant reprit une vie toute nouvelle: car ce fut désormais une vie glorieuse, & toute différente de celle qu'il avoit menée jusques-là sur la terre. Ce Dieu Sauveur, sujet auparavant à toutes les misères d'une vie obscure & pauvre, & à toutes les ignominies & toutes les douleurs de la plus cruelle passion, parut tout brillant de lumiére: tellement que la gloire de son Corps surpassa la plus vive splendeur du soleil. C'étoit dans sa premiére vie un corps foible, sensible,

capable de toutes les infirmités humaines ; mais dans cette ſeconde vie il eſt revêtu d'une force qui le met hors d'atteinte à toutes les foibleſſes de notre nature, & qui le rend invulnérable à tous les traits de ſes perſécuteurs. Sa clarté ébloüit les yeux, ſon agilité le tranſporte dans un moment d'un lieu à un autre ; & avec ce don de ſubtilité, qui en fait comme un corps ſpirituel, rien ne l'arrête. Il paſſe au travers des murailles, & il pénétre par-tout. Ainſi peut-on dire que ce myſtère fut pour Jeſus-Chriſt une eſpéce de transfiguration, mille fois encore plus éclatante que celle du Thabor.

Si je veux que ma réſurrection ſoit véritable, & auſſi parfaite qu'elle le doit être, il faut qu'elle me transforme de la même ſorte, & qu'elle produiſe en moi les mêmes changemens. Et qu'y a-t-il en effet dans toute ma vie, qui n'ait beſoin d'être réformé & renouvellé ? Saint renouvellement, ſoit intérieur, ſoit extérieur ! Renouvellement intérieur & dans l'eſprit : c'eſt ce qu'il y a de plus important & de plus difficile. Car il me ſeroit aiſé après une retraite, de garder certains dehors, & de prendre un air plus compoſé & des maniéres

en apparence plus religieuses : mais tout cela que seroit-ce, si le cœur n'y répondoit pas, & s'il demeuroit toujours le même ? Il faut donc que je régle ses désirs, que je purifie ses sentimens, que je rectifie ses vûes & ses intentions, que je rabaisse ses enflures & ses hauteurs, que je ranime ses lenteurs & ses lâchetés. Il faut que je le détrompe de tant de fausses idées & de tant d'erreurs, dont il se laisse prévenir : que je le dégage de mille petites attaches, qui, toutes innocentes qu'elles paroissent, ne sont ni de Dieu, ni selon Dieu ; que je le reprenne de cet amour-propre qui le domine, & dont il est si esclave. En un mot, il faut que j'en fasse un cœur tout nouveau.

De ce renouvellement du cœur, suivra le renouvellement extérieur. Je m'attacherai de point en point à ma régle, & je m'acquitterai avec fidélité de tous mes exercices. Autant que ma conduite a pû mal édifier la Communauté & y causer de scandale, autant y donnerai-je d'édification, lorsqu'on me verra agir avec toute une autre exactitude & toute une autre ardeur. Je me soumettrai à tout ; je passerai par-dessus tout. Que dis je ? mon Dieu, & en sera-t-il ainsi ? Hélas !

ces ſentimens coûtent peu au pied d'un oratoire, & dans une méditation où votre grace me touche : mais dans la pratique ce n'eſt pas là l'ouvrage d'une ſimple méditation, ni même d'une ſeule retraite. Du moins cette retraite en ſera le fondement ; & je ſortirai de ma ſolitude en de ſi ſaintes réſolutions. Ce ſera beaucoup de les avoir bien imprimées dans mon cœur. Je les renouvellerai de jour en jour ; & de jour en jour elles contribueront à me renouveller moi-même.

TROISIÉME POINT. La réſurrection de Jeſus-Chriſt eût été beaucoup moins parfaite, s'il n'eût pas repris, avec une vie glorieuſe & nouvelle, une vie enfin immortelle. Mais *Jeſus-Chriſt reſſuſcité ne meurt plus*. Oracle de l'Apôtre ; qui s'eſt déja vérifié depuis tant de ſiécles, & qui ſe vérifiera dans tous les ſiécles des ſiécles. Les morts qui ſortirent de leurs ſépulchres au moment que ce Dieu-Homme expira ſur la croix, ne reſſuſcitérent que pour quelque tems, & demeurérent encore ſujets à la mort : mais ce premier-né d'entre les morts, quittant une fois le tombeau, n'y devoit plus rentrer, & en effet n'y rentrera jamais.

Bienheureuse immortalité, qui me représente une des vertus les plus nécessaires, mais en même-tems les plus difficiles & les plus rares, qui est la persévérance. Il y en a bien peu qui pour quelques jours, & même pour quelques semaines, ne profitent de la retraite. On en sort tout renouvellé, & comme ressuscité. Ce qu'on a promis à Dieu, on l'observe; & sans se borner, ni à des paroles, ni à des sentimens, on en vient aux œuvres. Mais que cette résurrection, que cette conversion est sujette à de prompts retours! N'est-ce pas ce que j'ai tant de fois éprouvé? & sans juger des autres, n'en ai-je pas eu dans moi de fréquens exemples? Quel fruit ai-je retiré de tant de retraites, & quelle différence y a-t-il de ce que je suis maintenant à ce que j'étois dans les années précédentes? Peut-être même seroit-il à souhaiter, que je fusse au moins tel présentement, que j'ai été en d'autres tems de ma vie: car au lieu d'avancer & de m'élever, peut-être n'ai-je fait que décheoir d'année en année & que me relâcher davantage.

Quoi qu'il en soit, d'où vient que j'ai si peu profité d'un moyen si saint, & dont

l'usage m'a été si ordinaire ? Ce n'est pas que dans chaque retraite, je n'aie été éclairé & touché de Dieu. Combien de fois dans la sincérité de mon repentir & l'ardeur de ma priére, lui ai-je dit in-
Psalm. térieurement comme David : *C'est main-*
76. *tenant, mon Dieu, que je vais commencer.* Hélas ! je l'ai dit, & j'ai en effet commencé ; mais je n'ai pas achevé. Le poids de la nature m'a entraîné dans mes premiéres voies, & fait retomber dans la même langueur. En sera-t-il donc de même encore de cette retraite ? Il me semble que je suis actuellement en d'assez bonnes dispositions ; mais combien dureront-elles ? Quelle espérance puis-je avoir d'y être constant & de m'y maintenir ? Ou plutôt, pourquoi ne l'espérerois-je pas ? Malgré les vicissitudes de ma vie, le bras de Dieu n'est point raccourci, ni la source de ses graces n'est point épuisée. Si ma volonté est changeante, il y a des moyens pour la fixer, & c'est à quoi je dois appliquer désormais tous mes soins. Pour peu que je veuille examiner quels ont été les principes de mes rechûtes, je les découvrirai aisément : or c'est à cela qu'il faut mettre ordre. J'y trouverai des dif-

ficultés ; mais Dieu m'aidera. Si dans le passé j'avois eu plus de courage à les vaincre, je joüirois maintenant de mes travaux & du fruit de mes combats. N'est-il pas tems de me déterminer tout de bon, & de prendre un parti ferme ? Les années s'en vont, & peut-être suis-je plus près du terme que je ne pense. Est-ce trop de donner à Dieu ce qui me reste encore jusques-là ? Il n'y aura d'élûs que ceux qui auront persévéré jusques à la fin.

CONCLUSION. Mettez, Seigneur, le comble à votre victoire. Employez à tirer mon ame de l'état de tiédeur où je languis, la même puissance qui a tiré votre corps du tombeau où la mort l'avoit réduit. Ne puis-je pas dire que l'un est un aussi grand miracle que l'autre ? Votre seule vertu, sans qu'aucun y concourût avec vous, vous a ressuscité selon la chair ; mais afin que votre grace me ressuscite selon l'esprit, vous voulez qu'il m'en coûte, & que je la seconde. Il est bien juste, mon Dieu, que je fasse pour cela quelque effort, & que je contribue, autant qu'il est en moi, à une résurrection qui m'est si nécessaire & si avanta-

geuſe. Elle m'engagera à une vie toute nouvelle ; mais n'eſt-ce pas par ma faute, que ce ſera pour moi une nouvelle vie? Car combien y a-t-il d'années que je devrois m'y être accoutumé & m'en être fait une ſainte habitude!

Graces à votre miſéricorde, il eſt encore tems, Seigneur, de l'embraſſer, & la réſolution en eſt priſe. Oui, mon Dieu, il faut déformais que tout revive & que tout ſe renouvelle dans moi : mon eſprit, mon cœur, toute ma conduite. Il faut que ce ſoit une réſurrection, une réformation entiére. Point de compoſition, ni de milieu. Je n'enviſage plus l'avenir. Je n'examine plus ſi je ſerai toujours ce que je ſuis à cette heure; ſi j'aurai toujours les mêmes ſentimens, & ſi je les ſuivrai toujours. Quand j'y fais attention, ma foibleſſe naturelle m'étonne, & comment aurai-je toujours la force de la ſurmonter? Vous y pourvoirez, Seigneur, & ſi je me défie de moi-même, ce ne doit être que pour redoubler ma confiance en vous & en votre ſecours tout-puiſſant. Vous ne me le refuſerez point, dès que j'aurai recours à vous, & que je vous le demanderai. Or avec votre ſecours de quoi

ne viendrai-je point à bout? Non, ne pensons point tant à ce qui arrivera dans la suite : mais pensons bien au présent, parce que le présent me servira de préparation pour toute la suite, & qu'il me disposera à la sanctifier.



SECONDE MÉDITATION.

Du Retour de Jesus-Christ au Ciel dans son Ascension.

Colos. c. 3. Quæ sursùm sunt quærite, ubi Christus est in dexterâ Dei sedens : quæ sursùm sunt sapite, non quæ super terram.

Cherchez les choses du ciel, où Jesus-Christ est assis à la droite de Dieu ; goûtez les choses du ciel, & non point celles de la terre.

PREMIER POINT. J'AI commencé ma retraite par la méditation de la fin derniére pour laquelle j'ai été créé, & l'Ascension de Jesus-Christ me donne lieu de méditer encore aujourd'hui le même sujet. Car dans cette Ascension glorieuse, ce que le Fils de Dieu nous fait d'abord connoître, c'est le terme où nous devons aspirer, qui est le ciel. Depuis sa Résurrection il ne s'étoit fait voir à ses disciples, que de tems en tems : tantôt aux uns, tantôt aux autres. Mais en ce dernier jour, où il avoit enfin résolu de quitter la terre, il les assembla tous, & il voulut qu'ils le vissent tous sortir de ce monde & remonter

à son Pere. Que prétendoit-il leur faire entendre par-là : Sa principale vûe fut de les convaincre sensiblement de cette grande vérité, qu'après avoir passé dans cette vie mortelle un certain nombre d'années, c'est au ciel que doit se terminer notre course, & que dès le tems présent nous y devons tourner toutes nos pensées & toutes nos espérances.

Il leur avoit fait là-dessus de fréquentes leçons; mais ils n'en paroissoient néanmoins encore que foiblement persuadés. Il leur falloit donc une derniére leçon plus courte, plus persuasive que tous les discours, & ce fut de les rendre eux-mêmes témoins de son Ascension, & de s'élever en leur présence à cette demeure céleste où il les appelloit. A ce spectacle, tous leurs doutes s'évanoüirent. Tout ce qu'il leur avoit dit du Royaume de Dieu, se retraça vivement dans leur souvenir : sçavoir, que ce Royaume étoit leur véritable patrie; qu'il y avoit des places pour chacun d'eux, & qu'il les alloit préparer; qu'il devoit les précéder comme leur chef, & qu'étant ses membres, ils devoient un jour le suivre; par conséquent, qu'il ne les laissoit sur la terre que comme dans un lieu de passage, & qu'ils ne

devoient s'y regarder que comme des étrangers & des voyageurs. Toutes ces pensées se réveillérent, & les touchérent de telle sorte, qu'ils en conçurent un parfait mépris du monde, & n'eurent plus désormais de prétentions ni de vûes, que pour cette autre vie, dont ils avoient dans la personne de leur maître un gage si assûré.

Or tout cela ne m'est pas moins propre qu'à eux, & toutes les assûrances que leur donna Jesus-Christ, il me les donna dès-lors à moi-même. Il est donc vrai que le ciel doit être toute mon attente, & que je n'ai point d'autre terme à me proposer. Je le crois ; car c'est un point de foi : mais comment est-ce que je le crois ? En ai-je une certaine conviction qui se fait sentir à l'ame, qui la saisit & la posséde toute entiére ? Si je suis bien attaché à ce grand principe de Religion, & si j'en suis bien prévenu, pourquoi est-ce que j'en retire si peu de conséquences, lorsqu'il a des conséquences qui s'étendent si loin ?

Car la vérité de ce principe une fois reconnue, je ne dois plus tendre que vers le ciel ; je ne dois plus en toutes choses & par préférence à toutes choses

envisager que le ciel; je ne dois plus, aussi - bien que l'Apôtre, *avoir de conversation que dans le ciel.* Tout ce qui se fait sur la terre, & qui n'a de rapport qu'à la terre, quelque part d'ailleurs que j'y puisse avoir, me doit être indifférent, ou plutôt ne doit rien être pour moi. Et en effet, dès que la terre n'est qu'un passage, quel intérêt dois-je prendre à tout ce que j'y apperçois ? J'y vois bien des mouvemens; j'y vois des grandeurs & des pompes humaines, des fortunes & des prospérités dont l'éclat ébloüit les yeux. Dans mon état même & dans la profession religieuse, je vois des dégrés, des places, des distinctions, une diversité d'emplois, qui tout obscurs qu'ils sont selon le monde, ne laissent pas quelquefois d'exciter des sentimens tout mondains & de former divers intérêts tout naturels. Mais là-dessus qu'ai-je à dire que ce que disoit un grand Saint : *Tout cela n'est point mon Dieu*; tout cela n'est point le ciel, ni mon terme. Ainsi je dois être insensible à tout cela, je n'en dois tenir nul compte. En quelle innocence & en quel dégagement de cœur m'entretiendroit une telle disposition ! Je vivrois en vrai Religieux, parce que je vivrois en homme

Philipp. c. 3.

vraîment mort au monde, & comme ces
Hebr. c. 11. ſolitaires de l'ancienne loi, *dont le monde n'étoit pas digne.* Quelle étoit leur continuelle occupation ? de conſidérer le ciel & d'y adreſſer tous leurs vœux. Voilà ce qu'ils faiſoient dans leurs déſerts & dans leurs cavernes : qu'ai-je à faire autre choſe dans ma ſolitude & dans la maiſon de Dieu ?

SECOND POINT. Ce ne ſeroit point aſſez que le ciel fût notre terme, ſi le bonheur qui nous y eſt promis n'avoit pas de quoi combler tous nos déſirs. Mais c'eſt un bonheur parfait, puiſqu'il conſiſte dans la poſſeſſion même du ſouverain bien, qui eſt Dieu. Auſſi quel empreſſement témoigna le Sauveur du monde, & quelle ardeur de retourner dans ſon Royaume ? Quelles idées en donnoit-il à ſes Apôtres, en les diſpoſant à ſon départ, & les conſolant de la perte qu'ils alloient faire de ſa préſence viſible ? Il leur repréſentoit cette béatitude céleſte comme un repos inaltérable, où ils ſeroient exempts de tous les troubles & de tous les maux de cette vie ; comme une gloire éternelle, que nul événement, ni nul changement ne leur pourroit jamais enlever ; comme

l'assemblage de tous lesbiens, où rien ne leur manqueroit & où ils seroient pleinement rassasiés. Il y a lieu de croire que le jour même qu'il se sépara d'eux, il leur retraça toutes ces pensées & leur confirma ces grandes promesses. De sorte qu'après qu'une nuée l'eut dérobé à leur vûe, ils ne laissérent pas de rester sur la montagne, ne pouvant plus retirer du ciel leurs regards ni les abaisser vers la terre : tant ils étoient épris des beautés de ce bienheureux séjour, qu'ils ne voyoient pas encore, mais dont ils avoient néanmoins l'esprit tout rempli, & qui seul leur sembloit digne de leur attention.

C'est le même Royaume qui m'est destiné, c'est la même gloire. Je n'en puis avoir maintenant qu'une connoissance imparfaite : car nul homme en ce monde n'a vû, ni entendu, ni compris ce que Dieu prépare à ses élûs. Mais la foi m'en apprend assez. Cette seule vûe même de la foi & ces hautes espérances qu'elle me donne, ont eu déja assez de vertu sur moi, pour me faire renoncer au monde & à tous ses biens. J'ai cédé aux mondains tous les héritages temporels dans l'attente de l'héritage éternel, & en cela *j'ai choisi la meilleure part*, *Luc. c. 10.*

comme Magdelaine. Mais après un tel choix, qui m'a coûté tout ce que je possédois sur la terre ou tout ce que j'y pouvois un jour posséder, ne suis-je pas bien à plaindre, si ne m'étant réservé que le ciel, je m'occupe de quelque autre chose, & si je suis sensible à quelque autre chose?

Or voilà toutefois ce que je suis dans la pratique, & ce que je fais. Car en vérité n'ai-je pas encore l'esprit & le cœur tout terrestres? Où se portent plus communément mes réflexions, mes affections, toutes mes prétentions? Les Anges reprochérent aux Apôtres qu'ils s'arrêtoient trop à contempler le ciel; & il fallut qu'ils leur fissent une espéce de violence pour les tirer de cette profonde contemplation où ils demeuroient. Helas! j'ai bien un autre reproche à me faire, & je puis bien me dire tout au contraire : pourquoi tant d'attention à de vains objets, indignes de m'attacher, comme ils sont incapables de me contenter? Il faut à mon ame un bonheur solide & un plein repos: mais où est-il? Où l'ai-je cherché jusques à présent? L'y ai-je trouvé? Puis-je compter de l'y trouver jamais? Toute ma vie passe donc & se passera, si je n'y prends gar-

de, en de frivoles amusemens : car puis-je autrement appeller tout ce qu'on regarde, sur-tout dans la religion, comme de petites fortunes & de prétendus avantages? Encore si ce n'étoit que de simples amusemens; mais n'a-ce pas été souvent pour moi, & n'est-ce pas pour bien d'autres, par les inquiétudes & les embarras que tout cela cause, de vrais tourmens? Qu'heureuse dès ce monde est l'ame qui détachée de tout bonheur humain & présent, ne soupire qu'après le bonheur à venir, & se met ainsi en état d'en goûter par avance la divine onction & les saintes douceurs!

TROISIÉME POINT. Après nous avoir donné à connoître, & le terme où nous sommes appellés, & le bonheur qui nous y est proposé, il restoit de nous apprendre à quelle condition cette souveraine félicité nous est promise, & par quelle voie nous y pouvons parvenir. Or c'est enfin ce que nous enseigne le Fils de Dieu dans ce mystère. Il monte au ciel, & il y entre comme dans une place de conquête. Pour l'emporter, il a fallu qu'il versât son sang, & qu'il donnât sa vie. Vérité que nous déclarent bien sensiblement les cica-

trices de ſes plaies, qu'il conſerve toujours ſur ſon ſacré Corps, tout glorieux qu'il eſt, & au milieu même de ſon triomphe. En nous les montrant, il nous dit : Voilà le prix que m'a coûté le Royaume que je vais poſſéder, & voilà comment vous devez l'acheter, & à quel titre vous le devez poſſéder vous-même : car vous ne l'aurez pas autrement que moi.

Qui peut ſe plaindre d'une loi ſi raiſonnable ; & qui peut aſpirer à la même couronne que Jeſus-Chriſt, ſans vouloir la mériter comme lui ? Cependant que fais-je pour cette éternité bienheureuſe ? Ce n'eſt pas que je ne méne une vie aſſez contraire aux ſens & aſſez dure ; car toute vie religieuſe eſt par elle-même une croix. Mais ſi ce n'eſt pas purement pour Dieu ni en vûe de la récompenſe qu'il m'a préparée, que je porte cette croix, quoi que j'aie à ſouffrir, c'eſt par rapport au ciel comme ſi je ne ſouffrois rien, & quoi que je faſſe, c'eſt comme ſi je ne faiſois rien. Je ne marche point proprement après Jeſus-Chriſt, & la malédiction de ſaint Bernard tombe ſur
Bernard. moi : *Malheur à l'ame qui porte la croix de Jeſus-Chriſt, & qui néanmoins ne ſuit pas Jeſus-Chriſt !* Or dans tous mes de-

voirs & dans les exercices de mon état, quel esprit me fait agir? Est-ce un vrai dessein d'accomplir les volontés de Dieu, & d'obtenir sa gloire? Sans cela il seroit bien à craindre que la vie religieuse ne fût point pour moi la voie du ciel.

Mais pour qui l'est-elle? pour une ame fervente, plus religieuse encore d'esprit & de cœur que d'habit & de nom. C'est pour la vie éternelle qu'elle a embrassé la pauvreté de Jesus-Christ, son obéissance, ses humiliations, sa mortification; & cette espérance qu'elle n'oublie jamais, lui fait soutenir avec constance toute l'austérité & toute la sainteté de sa profession. Et est-il en effet une pensée plus touchante & plus capable de l'animer, que celle-ci: Je tiens la même route que Jesus-Christ, pour arriver au même terme. Autant d'observances que je pratique religieusement & constamment, ce sont autant de pas pour m'avancer vers ce saint héritage, & autant de dégrés pour m'y élever. Dans cette vûe à quoi ne se résout-on pas, & que trouve-t-on dans la religion de trop rigoureux & de trop pénible? Quelle estime conçoit-on pour un état qu'on regarde comme la porte du Royaume de

Dieu ! Serois-je moi-même si tiéde & si négligent, si j'avois toujours cette réflexion bien imprimée dans le souvenir ? O quel comble de consolation pour un Religieux, quand après s'être revêtu des livrées de son Sauveur pauvre & souffrant, il entrera en partage de la même béatitude & de la même immortalité que son Sauveur glorieux & triomphant !

CONCLUSION. Qu'est-ce que l'homme, Seigneur, & qui suis-je pour avoir part à votre gloire, & pour regner éternellement avec vous dans l'assemblée de vos Elûs ? Vous êtes un Dieu vraîment magnifique dans vos dons, & non moins fidéle dans toutes vos paroles. Ce n'est pas seulement pour vous-même que vous êtes rentré dans le sein de votre Pere ; c'est pour moi, & pour m'y recevoir au tems & au jour marqué par votre providence. Vous me l'avez ainsi annoncé, & c'est sur votre promesse si authentique & si infaillible, que j'attends ce suprême bonheur. Mais dans une telle attente, comment puis-je, Seigneur, rester sur la terre ? Qu'y a-t-il dans le monde qui puisse me retenir ? Ou si, jusques à la fin de ma course, je demeure encore nécessairement selon le corps dans cette vie mor-

telle, tout mon cœur n'eſt-il pas déja avec vous dans le ciel, & n'y doit-il pas être ?

Ah! mon Dieu, voilà ma confuſion & ma condamnation. Malgré les divines eſpérances que vous me donnez, mon cœur eſt encore tout humain. Car ce n'eſt pas ſeulement aux gens du monde diſſipés par le bruit du monde & enivrés de ſes douceurs, mais c'eſt à moi-même, que convient le reproche de votre Prophéte, lorſqu'en votre nom & inſpiré de votre Eſprit, il s'écrioit : *Enfans des hommes, juſques à quand votre cœur ſera-t-il dans un ſi profond appeſantiſſement ? Juſques à quand vous attacherez-vous à la vanité qui paſſe, & au menſonge qui vous ſéduit ?* Je ne puis trop le reconnoître, ni trop m'en humilier : l'état religieux, quoique ſaint d'ailleurs, & très-ſaint, n'eſt pas néanmoins exempt de vanités & d'illuſions à quoi on ſe laiſſe ſurprendre. Vous m'en détromperez, Seigneur, & vous m'en détacherez : je vous le demande. Vous me ferez comprendre ces trois points eſſentiels, qui ne doivent jamais partir de mon eſprit. L'un, qu'il n'y a que le bonheur du ciel, que je puiſſe compter pour un bonheur véritable. L'autre, que ce bonheur ne

Pſalm. 4.

doit point être ſeulement un don de votre miſéricorde, mais la récompenſe de mes œuvres. Enfin, que ce n'eſt point préciſément le mériter, que d'être Religieux, mais d'agir en Religieux. Suivant ces maximes je réglerai toute ma conduite, & je trouverai bien à y changer.



TROISIÉME MÉDITATION.

De la descente du Saint-Esprit, ou de l'amour de Dieu.

Charitas Dei diffusa est in cordibus nostris per Spiritum Sanctum, qui datus est nobis. Rom. c. 5.

La charité de Dieu s'est répandue dans nos cœurs par le Saint-Esprit, qui nous a été donné.

PREMIER POINT. TOUTES les créatures nous annonçoient les perfections de Dieu; & toutes les créatures étoient à notre égard autant de bienfaits de Dieu, dont nous étions, comme nous le sommes encore, redevables à sa providence, & dont il ne cessoit point de nous combler. Ainsi elles nous excitoient toutes à l'amour de Dieu. Mais après tout, cette voix des créatures ne touchoit point encore assez nos cœurs, & rien, à ce qu'il semble, n'étoit capable de les émouvoir & de les engager. Quel est donc le moyen le plus excellent que Dieu a pris pour inspirer aux hommes son amour? ça été de nous envoyer le Saint-Esprit, qui est lui-même personnellement & substantiellement l'amour

de Dieu. Auſſi, comment eſt-ce que deſcendit ce divin Eſprit? en forme de feu: pour nous donner à connoître qu'il étoit tout amour par ſon ardeur, & qu'il venoit embraſer de cette même ardeur toutes les ames.

Or ce n'eſt pas pour cette fois ſeulement qu'il s'eſt communiqué ſur la terre. Il s'y communique tous les jours, & il y a même des tems particuliers où il ſe fait ſentir, & où ce feu céleſte agit dans une ame avec plus de force. Tel eſt le tems de la retraite. Ce fut à la fin de la retraite que firent les Apôtres dans le Cénacle, que cet eſprit d'amour leur fut envoyé; & ſi je me ſuis bien acquitté de celle que je viens de faire, j'ai lieu de penſer que je l'ai reçu tout de nouveau. Mais en veux-je un témoignage ſolide? je le connoîtrai par mon amour pour Dieu: car recevoir le Saint-Eſprit & aimer Dieu, c'eſt une même choſe; & il faut que j'aime Dieu à meſure que j'aurai reçu l'Eſprit de Dieu.

Que dis-je, & pourquoi parler de meſure où il n'y en doit point avoir? c'eſt ſans meſure que Dieu nous donne ſon Eſprit: c'eſt donc ſans meſure que nous devons aimer Dieu. Non, mon Dieu, point de bornes dans mon amour

pour

pour vous, puiſqu'il n'y en a point dans tout ce qui vous rend ſi aimable pour moi. Vous êtes un Dieu infini: ma charité doit donc être en ſa maniére une charité infinie. Quelque étendue qu'elle puiſſe avoir, elle n'ira jamais au-delà de ce que vous méritez, & c'eſt ce que votre Eſprit, ſi j'en ſuis animé, me repréſente continuellement au fond de mon ame. Il me retrace toutes vos grandeurs, toutes vos vertus, toutes vos perfections; & de-là il me fait bientôt conclure, qu'à quelque dégré d'amour que je me porte, je ne puis excéder en vous aimant. Dans tout le reſte il peut y avoir de l'excès. Je puis uſer dans les rencontres de trop de circonſpection & de prudence, je puis prendre garde aux choſes avec trop d'attention & trop de vigilance, je puis même aller trop loin dans la pratique de la mortification & de la pénitence: mais je ne puis trop, Seigneur, vous aimer. Sur ce point, l'Eſprit de charité eſt inſatiable, & ne dit jamais, c'eſt aſſez.

Hélas! je ne le dis moi, que trop & qu'en trop d'occaſions. Au moindre acte d'amour que je forme, ou que je crois former pour Dieu dans un bon moment, où le Saint-Eſprit me fait goûter l'attrait de ſa grace & la douceur de ſa di-

vine onction, je m'imagine déja être ravi au troisiéme ciel, & avoir marqué à Dieu l'attachement le plus parfait. Mais cette étincelle n'est pas long-tems à s'éteindre. Ah! un cœur perd-il si aisément le souvenir de ce qu'il aime, & y pense-t-il si rarement? Tout homme sur cela est inexcusable; mais entre tous les autres hommes, un Religieux est sur cela même encore plus coupable. Car dans la Religion, il y a beaucoup moins d'objets qui me détournent de Dieu; & m'étant séparé du monde, que me reste-t-il autre chose que Dieu? Heureux partage! que je ne puis assez estimer. Si je n'en suis pas content, que faut-il pour me satisfaire, & que trouverai-je qui puisse me contenter! *Bien avare est une ame, à qui Dieu ne suffit pas!* Mais en même tems bien malheureuse & bien criminelle est cette ame, qui n'a que Dieu & qui ne s'attache pas à Dieu!

August.

SECOND POINT. C'est dans le cœur que l'Esprit d'amour vient d'abord se répandre. C'est là qu'il établit sa demeure, & là même aussi qu'il commence à faire sentir ses plus merveilleuses opérations. Car l'amour, avant toutes choses, consiste dans l'affection. Que n'inspire-

t-il point à l'ame? De quoi ne la dégage-t il point? A quoi ne l'éléve-t-il point? On le vit dans les Apôtres. Le premier effet de la descente du Saint-Esprit sur eux, fut de purifier leurs cœurs; de sorte qu'il n'y resta plus la moindre attache, qui ne vînt immédiatement de Dieu, & qui ne les portât directement & uniquement à Dieu. Car ils comprirent dès-lors ce qu'a dit depuis un grand Saint: *Qu'un cœur aime d'autant moins Dieu, qu'il aime quelque chose avec Dieu, s'il ne l'aime pas pour Dieu.* *August.*

De là s'ensuivit le second effet de la présence de ce même Esprit d'amour dont les Apôtres furent remplis. Plus un cœur est pur & libre de tout attachement aux objets visibles, plus le divin amour le touche intérieurement, l'excite, l'embrase. Dès qu'un feu n'a plus d'obstacle qui l'arrête, quel incendie ne cause-t-il pas? Et comment aussi les Apôtres sortirent-ils du Cénacle? comme des hommes transportés : jusques-là, qu'on les croyoit pris de vin; tant ils parurent animés & hors d'eux-mêmes. Voilà ce qu'ont éprouvé tant de Saints. Tout ce que l'amour prophane a de plus vif & de plus pénétrant, n'est point comparable aux mouvemens affectueux qui les

ravissoient. Ils en tomboient en de saintes défaillances, & ils en perdoient jusqu'à l'usage de leurs sens. *Si vous rencontrez mon bien-aimé*, disoit cette fidéle épouse des Cantiques, *faites-lui connoître l'état où je suis, & la langueur où me réduit mon amour.*

Cant. c. 5.

C'est ainsi qu'ils étoient disposés. Or n'ai je pas comme eux un cœur capable d'aimer Dieu? D'où vient donc que ce cœur qu'il n'a fait que pour lui, est néanmoins toujours à son égard si froid & si peu sensible? De tout ce qui a rapport à Dieu, rien ne l'affectionne, rien ne l'émeut: ni oraison, ni offices divins, ni sacremens, ni entretiens spirituels, ni lectures de piété. On a beau me dire que dans l'amour de Dieu la sensibilité n'est point nécessaire: cela est vrai; mais il n'est pas moins vrai, que si mon cœur étoit bien vuide des choses humaines & bien solidement à Dieu, je me trouverois en de tout autres dispositions, & j'aurois de tout autres sentimens. Ah! j'ai tant de vivacité, & quelquefois je me laisse si aisément attendrir sur de vains sujets, n'y aura-t-il que Dieu, pour qui je ferai tout de glace? Ne lui suis-je pas assez redevable? Ne m'a-t-il pas fait assez de graces, & ne m'en fait-il pas assez

chaque jour? N'a-t-il pas pour moi des caractères assez touchans? Ces titres qu'il porte de Pere, de Créateur, de Conservateur, de Rédempteur, mille autres, sont-ils trop peu engageans pour m'attirer? Toutes ces idées ne me sont-elles pas assez présentes, & que vois-je autour de moi qui ne m'annonce incessamment les miséricordes infinies de mon Dieu? Elles sont incompréhensibles: mais, Seigneur, plus elles sont au-dessus de tout ce que j'en puis penser, plus l'indifférence de mon cœur me devient par-là même inconcevable, & plus je dois me la reprocher devant vous & m'en confondre.

TROISIÉME POINT. Mais encore qu'est-ce qu'aimer Dieu, & tout mon amour doit-il se borner à des affections & à des sentimens? Afin de m'instruire là-dessus, il me suffit de considérer ce que Dieu fait pour nous dans ce mystère. Il nous aime, & pour nous témoigner son amour, il ne se contente pas de nous avoir donné son Fils, il fait encore descendre sur nous son Esprit. Il nous le donne, & en nous le donnant, il se donne lui-même à nous. Voilà le caractère de l'amour de mon Dieu pour une aussi vile créature que je le suis. Rien ne lui

coûte dès qu'il s'agit de mes intérêts, & il n'a rien de si grand & de si divin, dont il ne me fasse part.

Faut-il bien des raisonnemens pour apprendre de quel retour je dois user envers lui, & comment je le dois aimer. Il ne m'a pas seulement aimé de cœur, mais en œuvres : ou plutôt, parce qu'il m'a aimé véritablement & de cœur, son amour n'a point été oisif, mais il s'est fait connoître par les effets les plus merveilleux & les plus éclatans. Si donc je l'aime, y a-t-il rien que je lui puisse refuser; rien, dès qu'il est question de le servir & de lui plaire, que je doive épargner ? Car sans cela, sans cette pleine fidélité à suivre ses divines volontés & à pratiquer généralement & ponctuellement tout ce qu'il demande de moi, comme il le demande de moi, autant qu'il le demande de moi, en vain je dis que je l'aime : ce ne sont que des paroles, & rien de plus.

Aussi l'amour de Dieu est-il *l'accomplissement de toute la loi.* Accomplissement de toute la loi, parce qu'il n'y a pas un point de la loi, ni si petit que l'amour de Dieu nous laisse négliger, ni si relevé dont l'amour de Dieu ne nous fasse soutenir la pratique. Que n'ai-je bien com-

mencé à aimer Dieu ! Dès-là toutes les difficultés qui m'arrêtent depuis long-tems & tous les obstacles seroient tout à coup levés. Je m'étonne de ce que les Saints ont entrepris pour Dieu, & de ce qu'ils ont soutenu jusques au dernier jour de leur vie. Mais il n'y a rien là qui me doive surprendre, quand je pense qu'ils aimoient Dieu. Je vois encore dans le même ordre & sous la même régle que moi, de saintes ames vivre dans une régularité, & agir en tout avec un zéle & une persévérance, que j'aurois peine à croire, si je n'en étois témoin. D'où leur vient cette ferveur sans relâche & cette fermeté inébranlable ? de l'amour de Dieu. Au lieu de la surprise où je suis en leur voyant faire ce qu'ils font, je devrois bien plus m'étonner qu'ils aimassent Dieu & qu'ils ne fissent pas tout cela. De-là même je dois voir si j'ai lieu de me flatter en quelque sorte d'avoir jusques à présent aimé Dieu. Peut-être lui ai-je assez de fois protesté que je l'aimois : mais à juger de mes paroles par mes œuvres, puis-je compter sur toutes mes protestations ? Réflexion bien humiliante & bien terrible ! Car je ne puis être aimé de Dieu, si je ne l'aime. Ah ! mon Dieu, que ce soit du moins aujourd'hui & pour jamais,

que ce ſaint amour s'allume dans mon cœur!

CONCLUSION. Divin Eſprit, charité eſſentielle & toujours ſubſiſtante, ſource intariſſable de ce ſacré feu qui brûle les Anges bienheureux & tous les Elûs de Dieu, deſcendez, ouvrez mon ame, & venez vous-même l'embraſer. Si elle ſe tient encore fermée, faites-lui une ſalutaire violence. Vous pénétrez par-tout, & il ne vous faut qu'un trait pour enflammer tout un cœur, & le conſumer. C'eſt donc pour vous que je puis ſortir de ma retraite, comme les Apôtres ſortirent du Cénacle, avec le même amour, & par conſéquent avec la même réſolution, la même activité, la même force. Dans toute la ſuite de leurs années, rien déſormais ne les put ſéparer de la charité de Jeſus-Chriſt & de la charité de Dieu. Qui m'en ſéparera moi-même? Car c'eſt maintenant, ô Eſprit d'amour, que je me livre tout entier à vous, pour m'attacher à mon Dieu d'un lien indiſſoluble & d'un amour éternel. Que voudrois-je encore lui dérober de ma vie? & ce que je lui déroberois, à qui le donnerois-je?

Hélas! Seigneur, je n'ai juſques à préſent que trop partagé mon cœur entre

vous & d'autres objets : mais n'étant pas à vous uniquement, il n'y étoit point du tout. Car vous êtes un Dieu jaloux, & vous voulez un amour ſans réſerve. Vous le méritez bien, ô mon Dieu ; & je ſuis bien indigne de vos graces, ſi tant de graces que j'ai reçûes de votre main libérale & paternelle, ne ſuffiſent pas pour m'apprendre à vous aimer. Hé, Seigneur, l'ai-je ſçû juſques à ce jour ? Mais que devois-je néanmoins ſçavoir autre choſe ? Avec cela ſeul, j'aurois ſçû tout le reſte : c'eſt-à-dire, que j'aurois ſçû remplir tous les devoirs de mon état, & en pratiquer toutes les vertus. C'eſt ce que votre Eſprit m'enſeignera. Plaiſe au ciel qu'il m'inſpire toujours ; & plaiſe ſur-tout au ciel que j'en ſuive toujours les divines inſpirations, & que jamais je n'en éteigne dans mon ame les ſaintes ardeurs !



CONSIDERATION.

Sur l'Usage & la Fréquentation des Sacremens.

PREMIER POINT. ENTRE les Sacremens il y en a deux dont l'usage nous peut être plus fréquent & plus commun : sçavoir, celui de la pénitence par la confession, & celui de la divine Eucharistie par la Communion. Aussi est-ce de l'un & de l'autre qu'on entend parler, quand on exhorte les ames chrétiennes & religieuses à la fréquentation des Sacremens. Jesus-Christ les a établis dans son Eglise, comme deux sources abondantes de toutes les graces ; & c'est à nous d'en tirer tout le fruit qu'il s'est proposé en les instituant pour notre sanctification.

Ils ont chacun leur vertu propre. Le Sacrement de pénitence est comme un baptême, qui nous purifie & nous lave de toutes les taches de nos péchés. Le Sacrement de l'Eucharistie est comme une manne & un pain, qui nourrit notre ame ; qui l'engraisse, selon le ter-

me de l'Ecriture; qui la fait croître & l'entretient dans une étroite union avec Dieu. Or le Saint-Esprit nous témoigne que le Juste même tombe, & péche jusques à sept fois le jour: d'où il s'ensuit que nous avons donc sans cesse besoin d'être purifiés, & par conséquent que nous devons souvent recourir à la Pénitence & à son Sacrement. De plus, nous ne pouvons ignorer quelle est toujours notre foiblesse, malgré toutes les résolutions que nous avons formées au saint Tribunal & dans le Sacrement de Pénitence. D'où suit encore cette autre maxime, qu'il nous faut un aliment solide, pour nous soutenir dans le chemin de la perfection, & pour nous aider à y faire continuellement de nouveaux progrès. Cet aliment c'est l'adorable Eucharistie, & de-là nous devons juger combien il nous importe de ne nous en tenir pas long-tems éloignés, mais d'en approcher, autant qu'il nous est permis, & d'y participer.

Voilà pourquoi les Maîtres de la vie spirituelle ont tant recommandé la fréquente confession & la fréquente communion. Ils recommandent l'une & l'autre aux Fidéles en général; mais en particulier, & à bien plus forte raison aux

personnes religieuses. La fréquente confession est un moyen très-efficace, non-seulement pour obtenir la rémission des fautes actuelles dont nous nous rendons coupables, & pour nous maintenir par-là dans l'innocence & la pureté du cœur; mais pour nous faire acquérir la connoissance de nous-mêmes; pour nous faire prévoir les occasions dangereuses & personnelles que nous avons à éviter, & pour nous apprendre à les prévenir; pour empêcher que nos imperfections, par une malheureuse prescription, ne se tournent en habitude, & qu'elles ne s'enracinent. Car tout cela & bien d'autres avantages, c'est ce que produit la grace du Sacrement dans les ames qui y sont plus assidues; sur-tout quand la fréquente communion s'y trouve jointe. Par cet usage ordinaire & fréquent de l'Eucharistie, l'ame est comme transformée en Jesus-Christ. A chaque communion, elle reçoit de nouvelles lumiéres, pour connoître ses devoirs; elle sent de nouvelles pointes, qui sont autant de remords de ses relâchemens & de ses infidélités; & elle prend de nouvelles forces, pour se relever, & pour redoubler le pas dans la voie sainte où Dieu l'appelle.

De tout ceci je dois tirer par rapport

à moi une conséquence particuliére, & qui m'est d'une grande importance. C'est que le fréquent usage de la confession & de la communion est un des plus sûrs préservatifs contre les attiédissemens & les rechûtes, où ma fragilité, qui est extrême, m'a si souvent entraîné, & où j'ai infiniment à craindre qu'elle ne m'entraîne encore après cette retraite. Tant que je conserverai un certain zéle pour fréquenter les Sacremens, & que j'y aurai un certain attrait, ce sera un des meilleurs signes à quoi je pourrai voir la bonne disposition de mon ame, de même qu'un bon appétit est communément une des marques les plus certaines de la bonne santé du corps. Si quelquefois la tentation me presse avec plus de péril, & que je me sente moins ferme que je n'étois, cette fréquentation des Sacremens sera un frein pour me retenir. Ou s'il m'arrive enfin de décheoir en quelque chose & de m'échapper, ce sera une prompte ressource pour me ramener de mon égarement, & pour me remettre dans l'ordre.

Mais tout au contraire, dès que je viendrai à négliger les Sacremens, & que je les fréquenterai moins, peu à peu je dégénérerai, & je m'éloignerai de

Dieu. Car c'eſt par là dans la Religion, comme dans le monde, que l'on commence à ſe déranger. Une perſonne, outre ſes confeſſions ordinaires, faiſoit de tems en tems des revûes. Elle avoit dans le mois, dans la ſemaine, certain nombre de communion réglées par un ſage conſeil. Mais dans la ſuite elle ſe relâche. De manquer une confeſſion, une communion, ce n'eſt plus pour elle une peine. Elle ſe fait même de ſon relâchement un prétexte, pour ſe tenir plus éloignée des ſaints Myſtères. Sa piété ſe refroidit, & dans peu ſon état eſt tel qu'il étoit avant ſa retraite, & même plus mauvais. Dieu veuille que je ne l'éprouve pas moi-même tout de nouveau, après l'avoir déja peut-être tant de fois éprouvé.

SECOND POINT. L'uſage des Sacremens ne peut être utile qu'autant qu'il eſt ſaint; & il n'eſt ſaint qu'autant qu'on y apporte les diſpoſitions convenables. On les connoît aſſez, ſur-tout parmi les perſonnes religieuſes. Mais on n'y eſt pas toujours auſſi attentif qu'on le devroit; & pour deſcendre à quelques points particuliers, il y a dans l'uſage du Sacrement de Pénitence deux extrémités à éviter.

L'une eſt une timidité trop ſcrupuleuſe & une crainte exceſſive d'y venir ſans la préparation abſolument requiſe. Car il faut convenir qu'il y a quelques ames timorées qui portent là-deſſus trop loin la vigilance & la précaution. Elles ne peuvent preſque jamais ſe perſuader qu'elles ſoient ſuffiſamment diſpoſées, ſoit à l'égard de l'examen qu'elles doivent faire de leurs fautes, ſoit à l'égard de la douleur qu'elles en doivent concevoir. D'où il arrive que pour une confeſſion de peu de jours, elles conſument un tems infini à rechercher tous les ſujets d'accuſation qu'elles s'imaginent avoir, & à les arranger dans leur mémoire. En ſont-elles venues à bout? Il faut enſuite former l'acte de contrition, & c'eſt pour elles un autre embarras. Elles la veulent ſentir cette contrition, & pour cela elles mettent leur eſprit à la torture, & ſe deſſéchent la tête. Enfin, après bien des efforts & bien des tourmens, croient-elles pouvoir procéder à la déclaration de leurs péchés? nouvelle peine. Dès qu'il eſt queſtion de parler, le trouble les ſaiſit, & elles ne ſçavent plus guère ce qu'elles diſent. Longs diſcours ſur des points où un mot ſuffiroit, répétitions perpétuelles,

circonſtances inutiles. Encore après être ſorties du Tribunal, y reviennent-elles bientôt, parce qu'elles ont peur de ne s'être pas aſſez expliquées, & d'avoir omis pluſieurs choſes. De ſorte que la confeſſion leur devient un fardeau des plus peſans, & un travail qui les fatigue, qui les dégoûte, & leur ôte toute dévotion. Le reméde ſeroit de leur faire comprendre que la prudence chrétienne & les ſoins raiſonnables qu'exige de nous l'Egliſe, ne vont point juſqu'à de pareilles inquiétudes: mais parce que ſouvent elles ne ſont pas même en état d'entendre là-deſſus raiſon, le plus court & le meilleur conſeil qu'elles aient à ſuivre, eſt de s'en rapporter au Directeur en qui elles ont mis leur confiance, & de faire ponctuellement ce qu'il leur preſcrit.

Outre cet excès d'une préparation trop ſcrupuleuſe, il y en a un autre tout oppoſé & beaucoup plus dangereux: c'eſt celui d'une préparation trop ſuperficielle & trop légère. Car il eſt vrai que les perſonnes même religieuſes, qui approchent ſouvent du Sacrement de Pénitence, doivent prendre extrêmement garde à ne s'y pas tellement habituer, qu'elles ne donnent pas à chaque con-

fession tout le tems & toute l'attention néceſſaire. Il n'y va pas moins que d'un ſacrilége : & ce ſeroit un étrange renverſement, que bien loin de ſe purifier au ſaint Tribunal, elles s'expoſaſſent à en ſortir plus criminelles devant Dieu, qu'elles n'y étoient venues. Les fautes qu'elles viennent confeſſer peuvent n'être que vénielles; & par la miſéricorde de Dieu, ce ne ſont point en effet communément de fautes griéves : mais du reſte, toutes vénielles que ſont ces fautes, il y a une obligation étroite & ſous peine de péché mortel, en les confeſſant, d'en avoir une vraie douleur, & d'être dans une vraie réſolution de les éviter. Sans cela, confeſſion nulle, & abus du Sacrement. Déſordre où l'on peut dire dans un ſens, qu'une ame religieuſe peut plus aiſément tomber que les plus grands pécheurs. Car ces fautes par leur légéreté n'étant pas ordinairement d'une nature à faire beaucoup d'impreſſion ſur l'eſprit & ſur le cœur, elle a plus de ſujet en quelque ſorte de ſe défier de ſes ſentimens & de ſes diſpoſitions. C'eſt pourquoi pluſieurs perſonnes vertueuſes ont cette coutume très-ſage & très-ſolidement fondée, de joindre toujours,

ou en général, ou en particulier, aux fautes présentes dont elles s'accusent, quelques-uns des péchés passés, qui peuvent exciter davantage leur repentir & l'assûrer. Quoi qu'il en soit de cette pratique, qui n'est après-tout que de surérogation & de conseil, il est certain que la fréquente confession, si loüable d'ailleurs & si avantageuse, a néanmoins ses dangers, & qu'il s'y peut quelquefois glisser des défauts très-essentiels. C'est à moi de voir quelle conduite sur cela j'ai tenue jusques à présent, & d'y remédier, si j'ai lieu de craindre qu'elle n'ait pas été telle qu'il convient.

TROISIÉME POINT. La bonne Confession dispose à la bonne Communion; & je n'ignore pas quelles sont, outre cette premiére préparation, les autres dispositions requises pour paroître dignement à la table de Jesus-Christ. Ce que j'ai donc sur-tout à examiner, c'est la maniére dont je m'acquitte d'une action si importante; & de quoi je dois rougir en la présence de Dieu, c'est d'avancer si peu, quoique je mange si souvent le pain des Anges & une viande toute divine. Une Communion bien

faite eſt plus que ſuffiſante pour ſanctifier une ame ; & cependant après tant de Communions je ne remarque en moi nul progrès , & je n'y vois au contraire qu'imperfections & qu'infidélités. D'où vient cela ? ce ne peut être que de ma négligence & de ma tiédeur. Car il faut convenir, non pas à la honte de l'état religieux, lequel condamne toutes mes lâchetés, mais à ma propre confuſion & à celle de bien d'autres comme moi, que dans la Religion même il n'y a que trop de Communions très-imparfaites & dès-là très-infructueuſes.

Je communie , mais combien de fois l'ai-je fait peut-être par un reſpect tout humain : ne voulant pas me ſéparer du reſte de la Communauté, ni par-là me diſtinguer ; regardant la Communion comme une gêne , & n'y allant que par une eſpéce de contrainte ?

Je communie , mais avec quelle réflexion, ſoit avant la Communion , ſoit dans la Communion même , ſoit dans l'action de graces qui la doit ſuivre ? La cloche m'appelle , & je marche, ſans avoir peut-être un moment penſé où je vais. Au milieu de la Communauté aſſemblée, j'aſſiſte au Sacrifice de la Meſſe, avec un eſprit diſtrait & ſans dévotion.

L'heure vient de se présenter à la sainte table : je m'y range à mon tour, après avoir précipitamment & confusément formé quelques actes. Enfin je reviens à ma place, & là je retombe tout-à-coup dans ma premiére indifférence, ne disant rien ou presque rien à Dieu. Le tems ordinaire est-il passé, je ne tarde guère à sortir, & de toute la journée je ne fais nulle attention à l'avantage que j'ai eu de participer au sacré mystère.

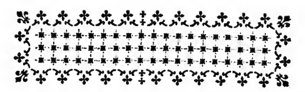
Je communie, mais avec quelle vûe particuliére & quel dessein ? Au lieu de me proposer dans chaque Communion une fin, selon l'avis qu'en donnent les plus habiles Directeurs : par exemple, au lieu de me proposer dans ma Communion & par ma Communion, d'obtenir de Dieu la grace, tantôt de mieux pratiquer telle vertu, tantôt de mieux supporter telle peine, tantôt de me corriger de telle habitude, tantôt de me fortifier contre telle foiblesse, tantôt de me ranimer dans l'exercice de la priére, tantôt de m'entretenir ou dans une régularité plus fervente, ou dans un esprit plus intérieur, ou dans une union plus intime avec Jesus-Christ, ainsi du reste : au lieu, dis je, de tout cela, je n'ai dans

toutes mes Communions qu'une idée vague & sans terme ; & ne les rapportant à rien, il arrive aussi que je n'en remporte rien.

La source du mal, c'est que je ne sçais pas faire du don de Dieu toute l'estime qui lui est dûe ; & c'est d'ailleurs que je m'intéresse bien peu à mon avancement spirituel, & que j'ai bien peu de zéle pour la perfection de mon ame. Car si je m'appliquois sérieusement à considérer la souveraine grandeur du maître qui vient en moi, sa bonté ineffable qui l'engage à se donner lui-même à moi, les richesses inépuisables qu'il apporte avec lui & qu'il veut répandre sur moi, comment irois-je le recevoir? Avec quel respect & quelle sainte frayeur? Avec quel bas sentiment de moi-même & quelle humilité? Avec quelle reconnoissance? Avec quel amour? Et si j'avois un vrai désir de me perfectionner & de m'élever, qu'oublierois-je de tout ce qui me peut rendre plus profitable un si riche trésor de graces & un Sacrement si salutaire? Voilà sur quoi j'ai à me réformer; & en me réformant là-dessus, je prendrai l'un des plus puissans moyens de me réformer sur tout le reste de ma

vie. Car ce ſont deux choſes incompatibles, que de bien communier, & de ne pas bien vivre ſelon toute ma régle & tout l'eſprit de ma vocation.





TABLE

DES

MÉDITATIONS

ET

DES CONSIDERATIONS

CONTENUES

DANS CETTE RETRAITE.

MÉDITATION.

PREMIER JOUR.

PREMIÉRE MÉDITATION.

SECONDE MÉDITATION.

TROISIE'ME ME'DITATION.

De la Fin du Religieux, page 30.

CONSIDE'RATION.

Sur la perfection de nos actions ordinaires, page 42.

SECOND JOUR.

PREMIE'RE ME'DITATION.

Du Péché mortel, page 51.

SECONDE ME'DITATION.

Du Péché véniel, page 61.



TROISIÉME ME'DITATION.

CONSIDÉRATION.



TROISIE'ME JOUR.

PREMIÉRE MÉDITATION.

SECONDE MÉDITATION.

TROISIÉME MÉDITATION.

CONSIDE'RATION.

QUATRIE'ME JOUR.

PREMIE'RE ME'DITATION.

SECONDE ME'DITATION.

Du Jugement de Dieu, page 149.

TROISIE'ME ME'DITATION.

De l'Enfer, page 165.

CONSIDE'RATION.

CINQUIE'ME JOUR.

PREMIE'RE ME'DITATION.

SECONDE ME'DITATION.

Du regne de Jesus-Christ dans l'ame Religieuse, page 209.

TROISIE'ME ME'DITATION.

De l'humilité de Jesus-Christ dans l'Incarnation, page 223.

CONSIDE'RATION.

SIXIE'ME JOUR.

PREMIE'RE ME'DITATION.

SECONDE ME'DITATION.

TROISIE'ME ME'DITATION.

CONSIDE'RATION.

SEPTIE'ME JOUR.

PREMIERE MÉDITATION.

SECONDE ME'DITATION.

TROISIE'ME ME'DITATION.

CONSIDE'RATION.

HUITIE'ME JOUR.

PREMIE'RE ME'DITATION.

SECONDE MÉDITATION.

TROISIÉME MÉDITATION.

CONSIDÉRATION.

FIN.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra : SALUT. Notre bien-amé Jean-Baptiste Coignard fils, l'un de nos Imprimeurs ordinaires & de notre Académie Françoise, Libraire à Paris, Nous a fait exposer qu'il est sur le point d'entreprendre l'impression d'une Collection des Historiens de France depuis l'origine de la Nation : Et comme cet Ouvrage, autant utile à la République des Lettres, que glorieux à notre Royaume, engagera l'Exposant dans des dépenses considérables, il nous a très-humblement fait supplier de vouloir bien, pour l'aider à supporter les frais d'une si grande entreprise, lui accorder nos Lettres de Privilége, tant pour l'Impression dudit Livre, que pour la réimpression de plusieurs autres dont les Priviléges sont expirés ou prêts à expirer; offrant pour cet effet de les imprimer ou faire réimprimer en bon papier & beaux caractères, suivant la Feuille imprimée & attachée pour modéle sous le contre-scel des Présentes. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter ledit Coignard, & encourager par son exemple les autres Libraires & Imprimeurs à entreprendre des éditions utiles pour l'honneur de la France & le progrès des Sciences ; Nous avons permis & accordé, permettons & accordons par ces Présentes, d'imprimer ladite *Collection des Historiens de France, depuis l'origine de la Nation ;* & de faire réimprimer les Livres intitulés, *Mont-*

faucon Palæographia Græca, *& Origenis Hexapla*; *Sermons de Bourdaloue & de la Rue*, en tels volumes, forme, marge, caractère, conjointement ou séparément, & autant de fois que bon lui semblera, & de les vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de vingt années entiéres & consécutives, à compter de la date des Présentes, & de l'expiration des précédens Priviléges; Faisons défenses à toutes sortes de personnes de quelque qualité & condition qu'elle soient, d'en introduire d'impression étrangère dans aucun lieu de notre obéissance: comme aussi à tous Imprimeurs, Libraires & autres, d'imprimer, ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire lesdits Livres ci-dessus spécifiés en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns Extraits sous quelque prétexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement de titre, même de traduction en Langue Latine, Langue Grecque, & en quelque sorte de Langue que ce puisse être, en général ou en particulier, ou autrement, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui; à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des Contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposant; & de tous dépens, dommages & intérêts. A la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression de ces Livres sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs; & que l'Impétrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie; & notamment à celui du 10 Avril 1725. & qu'avant de les exposer en vente, les Manuscrits ou Im-

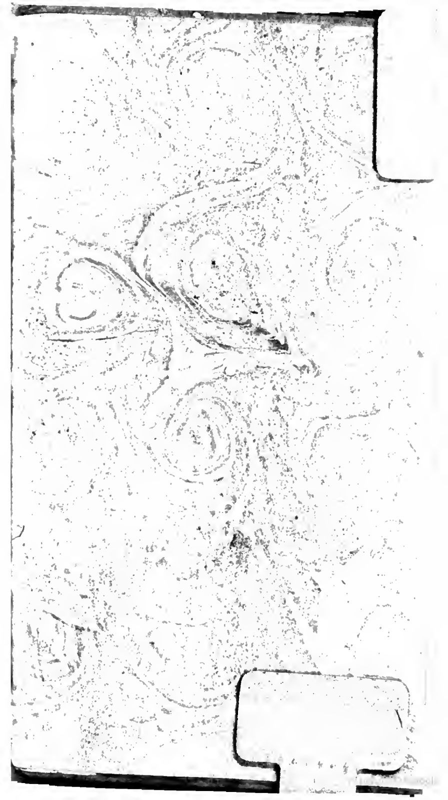
primés qui auront servi de copie à l'impression desdits Livres, seront remis dans le même état où les Approbations y auront été données, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France, le Sieur CHAUVELIN ; & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires de chacun dans notre Bibliothéque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notredit très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France le sieur Chauvelin ; le tout à peine de nullité des Présentes. Du contenu desquelles Vous mandons & enjoignons de faire joüir l'Exposant, ou ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la Copie desdites Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin desdits Livres, soit tenue pour dûment signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & feaux Conseillers & Secrétaires, foi soit ajoûtée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent, de faire pour l'exécution d'icelles, tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant Clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires. CAR tel est notre plaisir. DONNE' à Paris, le cinquiéme jour du mois de Mars, l'an de grace mil sept cent trente-trois, & de notre Regne le dix-huitiéme. *Signé*, Par le Roi en son Conseil. SAINSON, avec grille & paraphe.

Registré sur le Registre VIII. de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N. 538. Fol. 532. conformément aux anciens Reglemens confirmés par celui du 28. Février 1723. A Paris le 3. Juin 1733.

Signé, G. MARTIN, *Syndic*.

590536







Digitized by Google